

7367
135

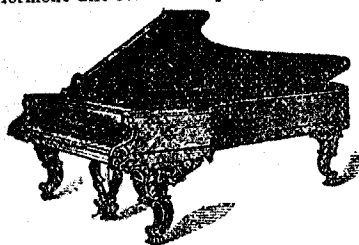
NOS HOMMES FORTS

34125

BERNARD & ALLAIRE

6, rue de la Fabrique, - - QUEBEC

MM. F. X. BERNARD et FRANÇOIS ALLAIRE, de concert, forment une société des plus prospères, basée sur l'harmonie.



Ils ont débuté en 1877, avec un fonds d'instruments de musique, et leur affaire a marché depuis, comme sur Papier de Musique.

Orgues d'église, pianos, harmoniums de salon, orguinettes, autophones, cuivres de toutes variétés, instruments à cordes,

ouvrages des auteurs les mieux accrédités dans l'enseignement de l'art musical, morceaux de musique choisis, vous trouvez de tout cela, à souhait

Chez Bernard & Allaire

Vous pouvez y commander un orgue, et vous serez satisfait de l'article, tout autant que l'ont été déjà les paroisses de la Baie Saint-Paul, Saint-Anselme, Saint-Raphaël et autres. Les pianos et harmoniums sont de fabrique Américaine et Canadienne, des meilleurs noms. Les instruments de cuivre sont achetés à Paris, les instruments à cordes viennent d'Allemagne.

MM. BERNARD ET ALLAIRE sont, de plus :

Editeurs de Musique.

Agents de Machines à Coudre des meilleures fabriques, Canadiennes et Américaines, de machines à tricots, laveuses, tordeuses et à flasquer ou repasser.

Voulez-vous des objets d'art, orner votre salon : voulez-vous des tableaux d'église, des copies de Maîtres, des crayons de forte touche, des chromos, délicieuses fantaisies Françaises ou Allemandes, vous trouverez cela à plaisir chez

* BERNARD & ALLAIRE *

S'il vous faut des articles de modes, ils vous fourniront les dernières façons de Paris, de Londres et de New-York avec les patrons d'accompagnement. Avec cela vous vous habillerez, chez n'importe quel tailleur ou tailleur, dans le meilleur genre, celui qui vous plaira.

A. N. MONTPETIT

NOS HOMMES FORTS

NAPOLEON MATHURIN

L'HÉROIQUE NAUFRAGÉ

Recit navrant du naufrage du SS. "Bahama" sur
l'Atlantique.

TOME I

EDITION SPECIALE

QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU

1884

Traduction et reproduction interdites.

Enregistré conformément à l'acte de parlement du Canada,
en l'année 1884, par HUBERT HÉBERT, au bureau du ministre de
l'Agriculture.



Horace Boisseau

NOS HOMMES FORTS

HORACE BOISSEAU

LE ROI DE LA CAVALCADE

NOTRE LOUIS IX

La Reine du commerce canadien, la belle ville de Montréal a un Roi, et qui plus est, un Roi de son choix, un vrai Roi de cœur pour elle. Soixante-neuf mille voix ont acclamé son avènement : cent vingt-huit mille bras l'ont porté sur le pavois. Allez dire après cela que Montréal a des faiblesses pour les Etats-Unis, qu'il est un foyer toujours ardent d'idées républicaines !

Eh oui ! Boisseau 1er a été élu Roi par 69,000 voix non achetées, qui, au contraire, ont payé pour contribuer de leur suffrage à son élection. C'est

incroyable, c'est presque fabuleux dans notre temps et sous notre régime !

La Reine d'Angleterre ne paraît pas s'être alarmée de l'évènement.

Je ne sache pas, non plus, que les sociétés secrètes, les Nihilistes et les Dynamiteux, qui ne rêvent qu'assassinats de princes, renversements de trônes en aient pris autrement de l'ombrage.

Si quelqu'un en est jaloux, ce doit être Sir John A. MacDonald, pour ce qu'il a tenté, vainement depuis deux ans d'octroyer le suffrage électoral aux femmes, et que Boisseau a réussi d'emblée à l'imposer. Car, il faut bien savoir, que plus d'un bulletin recueilli dans l'urne exhalait un parfum délicat *sui generis*. Que de charmans petits doigts, que de soupirs partis du cœur, que de baisers peut-être ont effleuré ces papiers pliés et repliés, froissés en tous sens, ayant l'air de rien, et qui réunis représentent pourtant le Trône, le Sceptre, la Couronne de l'Empire de la galanterie, de l'affection et de l'estime de notre ville !

Pour qui connaît M. Boisseau, le succès s'explique et va de soi. On n'est pas plus galant ! ni mieux fait pour plaire, ni plus digne. S'il appa-

raît ici en tête de *Nos Hommes Forts*, c'est qu'il a mérité cette place par une valeur réelle.

Jeune homme encore, célibataire, presque arrivant dans le monde des affaires, déjà, il a su forcer la main à la Fortune qui lui prodigue ses faveurs, sans pour cela réussir à le gâter. Aussi, doit-il figurer dans plus d'un rêve de jeune fille.

Ce n'était pas assez du suffrage universel, on a vu la Justice, personnifiée par l'Hon. Juge Loranger, poser de ses mains la Couronne sur le front de l'Élu du peuple, dans le salon d'un Prince de l'Industrie canadienne, notre ami G. Boivin.

Roi d'occasion, Roi de représentation si l'on veut, n'empêche que cette dignité est un honneur enviable, qui prouve d'elle-même le mérite de celui qui en est revêtu par un vote spontané de ses compatriotes.

Dans la représentation de pièces de théâtre, les premiers rôles sont toujours remplis par des acteurs de renom : — il n'en doit pas être autrement dans cette grande manifestation nationale de la St. Jean-Baptiste. C'est l'intelligence, le travail, l'énergie, le cœur, le vrai mérite en un mot, que nous avons couronnés en la personne de M. Boisseau.

Du travail, de l'énergie ! il lui en a fallu plus qu'à bien d'autres, pour réussir comme il a réussi. Resté orphelin à dix ans, il a à peine entrevu le sourire de sa mère. Son cœur est tombé dans la vie réelle écrasé sous le poids de cette perte. Mais les larmes qu'elle lui a coûtées semblent avoir fécondé son âme et son esprit de sentiments généreux et d'idées vraies et élevées.

“ Est-il plus grand malheur que de perdre sa mère
A n'importe quel âge ? Une douleur amère
En reste au fond du cœur et ne s'efface pas ;
Mais la perdre à dix ans, quand de nos premiers pas
Elle ne fait encor que d'assurer la trace :
Quand notre œil dans ses yeux mesure tout l'espace,
Quand nous pendons encore aux fibres de son cœur
Comme un fruit à la branche, et quand tout son bonheur
Est dans notre sourire ou dans notre prière,
C'est la perdre deux fois : Perdre deux fois sa mère,
C'est vivre pour souffrir et c'est mourir cent fois !
L'orphelin n'a qu'au Ciel un écho pour sa voix,
Et son Ange Gardien seul recueille ses larmes.
— Pauvres petits enfants que vous trouvez de charmes
Aux mères dont la mort vient de vous séparer,
Que vous cherchez en vain, qui vous font tant pleurer !

M. Horace Boisseau est né à Saint Césaire, comté de Rouville, le 13 juillet 1855. =

Resté orphelin, à l'âge de 10 ans, il fut recueilli

avec son frère, par le Révd. M. Provençal, curé de l'endroit, qui leur servit de tuteur et dirigea leurs premiers pas dans la voie pénible et solitaire qui s'ouvrait devant eux.

Messire Provençal, âgé aujourd'hui de 65 ans, est curé de Saint-Césaire, depuis 34 ans. Sa bonté n'est égalée que par sa charité. Il a les mains et le cœur ouverts, pour aimer, pardonner, bénir et donner. Il a fondé, à ses propres frais, le Collège St. André et le Couvent de la Présentation, à Saint-Césaire. Ses paroissiens le chérissent et l'honorent de leur vénération : les frères Boisseau entre tous lui ont voué une reconnaissance que rien ne saurait faire démentir.

Horace Boisseau quittait son village natal, à l'âge de 13 ans, pour entrer au service de MM. Franceur et Giroux, anciens marchands de nouveautés bien connus et fort estimés, de la rue St-Laurent, à Montréal, et commença, au bas de l'échelle, c'est-à-dire par faire les messages.

Après un apprentissage de deux ans, il occupa successivement, des positions supérieures, jusqu'à celle de premier commis qu'il remplit dans divers établissements. A 21 ans, il ouvrit avec son frère M. L. H. Boisseau, le magasin qui est devenu

l'important établissement de nouveautés " Boisseau Frère " de la rue St Laurent, qu'ils dirigent avec autant d'habilité que de succès.

En 1879, une maladie très grave mit le jeune Boisseau à deux doigts de la tombe : ses médecins en désespéraient. Ayant repris un peu de mieux il se rendit à Nice où il passa l'hiver de 1879-1880. Il en revint guéri.

Il profita de son passage en France et en Angleterre pour y établir des relations commerciales qui durent encore. De cette époque datent leurs importations directes d'Europe où ils font deux voyages chaque année.

C'est aussi en 1880 qu'ils commencèrent à exposer leurs chapeaux pour Darnas, à l'Exposition de Montréal où ils obtinrent un Diplôme d'honneur et Trois Premiers Prix. A partir de là, ils quintuplèrent le chiffre de leurs affaires. Aux Expositions de 1881 et 1882 ils obtinrent également pour leurs chapeaux, une Médaille d'or, deux Diplômes d'honneur et sept Premiers Prix,

Quelqu'un a dit : que le premier Roi fut un soldat heureux. Ce Roi là n'a pas laissé de nom dans l'histoire, mais nous saurons, dans la Province de Québec, que notre premier Roi National

aura été *Horace Boisseau*, non pas un soldat mais un *marchand chanceux*.

Lorsqu'il trône au *comptoir*, on peut s'attendre que de son sceptre (*le mètre*) on aura toujours de *bonnes mesures*. Sous les lambris de son vaste magasin vous serez traités avec justice, tout aussi bien que les sujets de Louis IX siégeant sous le chêne de Vincennes. Allez Mesdames, allez lui rendre vos hommages, lorsqu'il préside à son étalage de chapeaux et de coiffures façonnées dans le dernier genre, et je suis sûr, connaissant votre bon goût, que vous en reviendrez *coiffées*.

Un mot, en terminant, sur le Roi Louis IX, que M. Boisseau représente dans la cavalcade historique, pour la circonstance de la célébration de notre fête nationale.

Louis IX ou Saint-Louis naquit le 25 avril 1215, du mariage de Louis VIII, roi de France, et de Blanche de Castille, qui eurent *onze enfants*; *presqu'une famille canadienne ordinaire*.

Louis VIII était un *homme fort*; on l'a surnommé *Cœur-de-Lion*; et *Blanche de Castille* était, elle aussi, une *femme forte*, dans toute l'accep-

tion du terme de l'Evangile. Leur fils devait tenir d'eux, de son père, par la vaillance, la noblesse, la valeur héroïque, de sa mère, par la sagesse et la piété. Il a fait, comme Roi, des œuvres durables qui lui ont valu la gloire sur la terre, et comme chrétien, des œuvres, qui lui ont mérité une couronne impérissable, au Ciel.

Louis IX n'avait pas encore 12 ans quand il succéda à son père, sous la régence de Blanche, en 1226. Il épousa Marguerite de Provence, en 1234 et fut déclaré majeur en 1236. Après avoir réprimé divers soulèvements dans son royaume, il s'embarqua, à Aigues-Mortes, le 28 août 1248, et il arriva l'année suivante devant Damiette, dont il s'empara, mais qu'il dû rendre ensuite, comme prix de sa rançon, après qu'il eut été fait prisonnier.

Louis IX ne quitta la Palestine qu'en apprenant la mort de sa mère, en 1252.

En 1270, il reprend la Croix, se dirige vers Tunis, et atteint de la peste, il expire, sur les ruines de l'antique Carthage, à l'âge de 56 ans, après en avoir régné quarante-quatre sur le Royaume de France.

Charles d'Anjou, son frère, fit porter, comme reliques, ses entrailles dans l'abbaye de *Montréal*, en Sicile : les ossements furent transportés à St

Denis. Il a été canonisé, vingt-sept-ans après sa mort, en 1297.

La Sainteté de Louis IX ne l'a pas empêché d'être un grand Roi et un grand homme, suivant le siècle.

Voici ce qu'en a écrit Voltaire :

“ Louis IX paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être : il a rendu la France triomphante et policée et il a été en tout le modèle des hommes. Sa piété qui était celle d'un anachorète ne lui ôta point les vertus royales ; sa libéralité ne déroba rien à une sage économie ; il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte, et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange. Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats, sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux, il n'est guère donné à l'homme de pousser la vertu plus loin.”

Henri Martin, dont le jugement ne saurait être suspect, apprécie St. Louis, comme suit :

“ La gloire de Louis IX a survécu à toutes les vicissitudes de l'opinion, à toutes les révolutions politiques et religieuses ; les ennemis les plus implacables du passé ont rendu hommage à cette

grande figure dans laquelle se résume tout ce qu'il y eut de pur et d'élevé dans le catholicisme du moyen-âge ; le nom de Saint Louis a protégé ses descendants durant des siècles et c'est dans son souvenir qu'on doit surtout chercher l'origine de cette religion de la royauté qui a subsisté si longtemps en France."

A. N. MONTPETIT.

Québec, ce 24 juin 1884.





Napoleon Mathurin

NOS HOMMES FORTS

NAPOLÉON MATHURIN

De la Presse Américaine

Le 22 février 1882, on lisait, en tête de la première colonne de la première page du premier journal, le *Herald*, de la première ville, New York, de la première république, par l'importance, de tout le continent d'Amérique, les mots suivants :

Six days on a raft

*A seaman found on a piece of the wreck of
the SS. Bahama.*

Starving in mid ocean.

*Napoleon Mathurin's Thrilling Description
of his escape.*

Ce qui se traduit comme suit :

Six jours sur une épave.

*Un marin recueilli sur un débris flottant du
naufnage du Bahama.*

Sans pain et sans eau, en pleine mer.

*Description saisissante du sauvetage de
Napoléon Mathurin.*

Il n'y a pas à dire, le *Herald*, de New York, est le journal le plus répandu aux Etats-Unis, et l'un des mieux accrédités, dans le monde entier. On jure par lui comme en Turquie par le prophète. Il donne le mot d'ordre au mouvement politique : sa voix fait frémir le Globe sur les épaules d'Atlas. Faut-il retrouver un monde perdu, les sources du Nil ? il envoie, à ses frais, Stanley, au centre de l'Afrique. Faut-il aller relever le pôle Nord ? il équipe la *Jeannette* et en donne le commandement à l'héroïque De Long. Il lui en coûte des centaines de mille piastres ! Qu'est-ce que cela pour faire avancer la science d'un pas, pour ouvrir une fenêtre au soleil de la civilisation, sur des régions plongées dans les ténèbres ? Grâce à lui, l'épais rideau qui cachait le centre de l'Afrique est déchiré, et le regard de l'homme, plus glorieux

que celui des quarante siècles, du haut des pyramides, peut relever à l'aise, des royaumes, des villes, des peuples, plongés jusque là dans la nuit de l'oubli.—D'immenses richesses sont ainsi livrées à la spéculation. Les efforts des Rois, des Parlements, des sociétés scientifiques ou humanitaires sont dépassés par ceux du *Herald*.

Il tient dans sa main le réseau des fils télégraphiques de l'Univers : rien ne remue, ni ne s'agite, d'un pôle à l'autre, qu'il n'en soit informé le premier : on le prendrait volontiers pour le Secrétaire de la Providence. Les millionnaires, les princes de la Bourse sont ses courtisans de tous les jours. Quelle entreprise pourrait être tentée s'il n'en est pas ? Banquiers, agioteurs de Wall street, constructeurs de chemins de fer, de lignes télégraphiques, de canaux, fondateurs de villes, politiciens, meneurs de peuples suivent inquiets le mouvement de sa prunelle olympienne. Ses rédacteurs sont respectés, honorés, recherchés, adulés, à l'instar des gardiens *et dépositaires* du feu sacré. Tout un chacun le lit au déjeuner :—le Président de la République, dans la Maison Blanche, et le régrattier, sur les gradins de la halle ; vous le trouvez sur la table de travail de Bismark comme dans la cabane du colon, au milieu des bois ; le Chinois et le Ja-

ponnais apprennent l'Anglais, principalement pour le lire. La trompette de ce *Héraut* de la civilisation étonne leurs oreilles, ébranle leurs préjugés séculaires et convie ces nations à une vie nouvelle, une vie de régénération.

D'où vient l'influence prodigieuse du *Herald*, sur les couches sociales, en surface comme en profondeur ? Elle vient de ce que M. Bennett en est à la fois le propriétaire et l'âme. Comme propriétaire, il sait y trouver son affaire avec intelligence, avec génie même. Son journal représente, en tant que papier-nouvelles seulement, une valeur réalisable de plusieurs millions de dollars. L'administration en est réglée, autrement bien qu'un papier de musique contemporaine : — ce qui permet à M. Bennett d'avoir à lui, des vaisseaux, sur mer, des chemins de fer, sur terre, des châteaux, dans son pays, et pas une masure en Espagne. Il sait réaliser, il saisit le rêve et le fait vérité : la poussière de la route devient dans sa main, de l'or ; il ramasse de la boue, souffle dessus et elle s'échappe en perles. Homme de sport, gentleman de création spontanée, il éblouit l'Europe de ses hardiesses. Il se jette, un jour, dans une frêle nacelle, une coque de noix, son yacht, et dit à son matelot hésitant : "*Quid times ?*" le mot de foi de César. A quel-

ques jours de là, il débarque sur les côtes d'Irlande. L'été suivant, on le voit arriver à Québec, au Russell-House, en costume de marin, sale et dépenné. Il demande une chambre; le *manager*, notre ami Bergeron, hésite en le voyant si mal accoutré. M. Russell tient à recevoir des gens qui paient au moins de mine s'ils ne peuvent payer autrement. Je ne saurais l'en blâmer, car le décorum d'un hôtel de première classe le veut ainsi. Bennett, dissimulant un sourire, fouille alors dans sa poche, en retire un vieux sou, quelque relique curieuse probablement, deux ou trois boutons, autant de fleurs fanées, assez significatives, pour un jeune homme beau et bien fait.

Bergeron le regarde faire sans mot dire.

Bennett cherche dans une autre poche, dans les goussets de sa chemise de marin. Il trouve un pli de couleur rose, qu'il baise au passage — rien de plus; il prend un air consterné.

— C'est une espèce de braque! pense Bergeron — un tramp peut-être?

— Oh! j'y suis, dit Bennett, en passant la main sous sa chemise, et en en retirant une ceinture, un vrai boudin de pièces d'or.

Cette fois, Bergeron n'hésita plus: — la mar-

chandise couvrait le pavillon "Signez votre nom dans le livre, dit-il, et je vous donnerai une chambre.

Et lorsque les lettres rutilantes, flamboyantes, qui forment le nom de "*J. Gordon Bennett*" apparurent sur le livre, le propriétaire du *Herald* n'eût plus qu'à se rendre à sa chambre, la meilleure de l'hôtel, retenue depuis plusieurs jours, et où se trouvaient ses bagages.

Seul, dans un petit canot, Bennett avait remonté l'Hudson, suivi les canaux qui le conduisirent au Richelieu, descendu cette rivière jusqu'à Sorel et le fleuve Saint-Laurent, jusqu'à Québec, pour un pari de vingt-cinq ou cinquante mille piastres, une fortune pour le vulgaire, mais un denier pour le sportsman, qui le réserve à la charité.

Si Bennett sait amasser, il sait aussi distribuer : il donne comme il reçoit ; après avoir récolté il sème. — Dans ses mains, la fortune germe des bienfaits. Si, par moments, il est le Secrétaire de la Providence, à d'autres moments, il en devient le caissier. — Tous les malheurs le touchent sans l'atteindre. — Il bâtit des châteaux, des villes, construit des chemins de fer au cœur du désert, galvanise des peuples endormis, mais en même temps, il ouvre des asiles à la souffrance, à l'indigence, à

la faiblesse ; il encourage les arts, les lettres, les sciences, féconde le génie humain de sa libéralité. Il se tient debout sous le portique du temple, et y distribue des aumônes. — Un jour, il donne cent mille piastres à un pauvre : mais ce pauvre c'était l'Irlande en pleurs.

Administrateur habile d'une grande fortune, Bennett se distingue encore davantage dans la direction de son journal, dans l'exercice de son immense influence. Avant tout, il a l'esprit et le cœur droit et bien fait. Il est riche, mais surtout bon riche. — Il est grand dans ses voies, plus encore que dans ses talents et ses richesses. A le voir agir, on comprend qu'il n'est ici qu'en passant, qu'il se repose en route, que ses ailes ont de l'envergure pour d'autres horizons plus vastes, qu'avec l'amour de l'humanité, il nourrit la foi en un Dieu de justice. C'est ce qui rend son journal digne de tant de créance, qui lui donne accès au conseil des Rois, comme chez la fruitière du coin, qui fait qu'on le croit lorsqu'il parle. Nul n'est mieux renseigné que lui, et son honneur, sa gloire, voire même son profit, est de mettre la vérité dans tout son jour.

Il fait bon n'est-ce pas d'apprendre qu'il existe de par le monde, des journaux et des journalistes

de cet acabit. Pour moi, j'avoue que j'y songe avec complaisance, que je me délecte à le faire savoir. Il me vient alors, comme une bouffée d'air frais dans une atmosphère de chaleur étouffante.

Mais d'où vient cet éloge d'un journal étranger, lorsqu'il s'agit de raconter le naufrage d'un navire, et le plongeon et les cabrioles sur mer d'un simple marin, d'un enfant, sans avoir ni savoir, qui gagne aujourd'hui péniblement sa vie, à la pelle ou au pic, quelque part sur le chemin de fer du Pacifique ?

Si je vante ainsi le grand journal Américain, qui peut se passer de mes louanges, qui probablement n'en saura jamais un mot, c'est que j'y trouve une leçon pour nous, et je souhaite qu'elle soit profitable.

Je me suis dit : Voilà un journal étranger, qui n'a pas plus de tendresse qu'il n'en faut pour notre race, qui, cependant, consacre une colonne entière au récit des aventures d'un jeune canadien, d'un enfant de notre peuple, et nous, ses compatriotes, nous resterions indifférents à ses mérites ? Nos grands hommes, nos ministres seraient fiers d'une telle faveur ? Pourquoi ne pas la faire valoir, lorsqu'elle s'adresse à un petit d'entre nous il est vrai, mais à un canadien du meilleur sang ? Se-

rions-nous envieux de notre propre gloire ? — De l'Atlantique au Pacifique, la trompette du *Herald* a sonné le nom de Mathurin à tous les échos : seuls, nous paraîtrions l'ignorer ? Avons-nous tant d'hommes forts, tant de vaillants, que nous ayons le droit de dédaigner leurs mérites ?

Sachons montrer un peu plus de cœur et de sentiment national. — Rendons-nous justice les uns aux autres, et félicitons-nous ensemble des applaudissements que l'un de nous a pu mériter de l'étranger. — Pour ma part, j'avouerai que j'ai été pris d'un vif intérêt, en voyant le nom d'un de mes jeunes compatriotes devenu soudainement l'objet de la curiosité de cinquante millions d'Américains, qui n'admettent d'ordinaire notre valeur qu'à leur corps défendant et lorsqu'elle s'impose. Et croyez bien que la population, celle de New-York entr'autres, ne lui a pas ménagé son admiration. Ils n'avaient pas assez d'enthousiasme pour célébrer son énergie autant que sa force physique. — Les marins du *Pearl* entre tous, qui l'avaient recueilli en mer, le suivaient d'un lieu à un autre, pour l'aider à raconter les circonstances de son sauvetage. Ils avaient l'air de redouter sa modestie : ils craignaient, que, par fatigue ou insouciance, leur protégé pût négliger de se faire valoir,

et ils avaient à cœur qu'il ne perdît rien de ses mérites aux yeux de ses nombreux auditeurs. Pour eux, Mathurin, après avoir passé sept jours sur une épave, jouet de la tempête, sans boire ni manger, était un prodige de force et de volonté, qu'ils tenaient à honneur de présenter comme un modèle, un type unique aux marins du monde entier. Chacun d'eux eût été fier d'être canadien ; à tel point qu'il leur échappait de dire, en à part, loin des oreilles de Mathurin, que son père était canadien français, mais que sa mère était d'origine anglaise ou américaine. Un journal très répandu, de New-York, *le World*, s'est fait l'écho de cette fausse rumeur. Non ! Mathurin est bien et dûment de pur sang français par son père et sa mère,—qui sont encore vivants à Montmagny pour l'attester de leur personne et de leur cœur.

Dans la littérature, les professions libérales, la finance, et surtout la politique, on trouve toujours quelqu'un, non seulement pour illustrer mais encore pour exagérer les vertus, les talents de ceux qui marquent dans ces diverses carrières que nos mœurs ont mises en vue. Il y a presque toujours un peu d'argent ou d'espérance de faveurs, de protection, que sais-je ? au fond de l'encrier des panégyristes de personnages haut placés.

A nous de trouver une affaire de cœur et de revendication, là où leur vénalité ne cherche qu'un métier à exercer. — Que les riches et les prétendus grands se fassent faire des éloges, comme ils se commandent un habit, je le veux bien : mais je veux, avant tout, que les petits ne perdent pas la chance de se montrer comme ils sont, forts, vaillants, intrépides, généreux, vertus de race qu'ils n'ont pas droit de négliger et sur lesquelles nous devons déchirer le voile de l'humilité personnelle, au nom de l'orgueil national.

Assez de misérables sont disposés à nous dénigrer par la parole ou la plume, pour que ceux qui ont l'esprit tourné à l'éloge plutôt qu'à la calomnie, hésitent dans l'accomplissement de ce que j'appelle leur mission. Heureux, ne sont-ils pas, par cela seul que cette mission peut être appelée généreuse ? N'a pas le cœur large qui veut. C'est Dieu lui-même qui en donne la mesure ; — mieux vaut avoir un grand cœur que d'avoir une grosse bourse. Savoir aimer est le secret du bonheur, qui se complète ensuite par la charité.

Je n'ai que ma plume ou ma parole à donner, mais je les donne sans calcul, sans arrière pensée, aux pauvres, aux petits, de préférence aux riches et aux grands. — Je ne suis pas *doreur* de mon

métier. Certes ! il est des riches et des grands que j'honore ; mais toujours faut-il que la vertu prime la richesse et le talent. J'ai cet orgueil de mon état d'écrivain, de déclarer, que la fortune sans la vertu n'a jamais mérité une plume de mon encre.

Habitant Montmagny, depuis plusieurs années je connais la famille Mathurin, qui jouit ici de l'estime universelle. J'ai rencontré Napoléon Mathurin lui-même, depuis son naufrage, au retour d'un pèlerinage qu'il fit à la bonne Ste Anne, la patronne des naufragés.

C'est un jeune homme de 21 ans, à l'œil bleu, au front large, à la lèvre souriante, d'un sang riche : hauteur, cinq pieds et sept pouces, large des épaules, puissamment musclé, d'une chair à tissu serré, massée par l'exercice et le travail au grand air. L'ensemble de sa figure annonce la douceur ; sa parole lente, mesurée, sans verbiage, reste ferme dans les bornes du bon sens et de la vérité. De physionomie et de prestance il paraît être et il est un beau et brave gars.

II

UN MOT DU TEMPS PASSÉ.

La force physique, pour laquelle le Canadien des premiers temps de la Colonie avait une admiration si grande, perd sensiblement de son prestige. Les luttes de hustings ont remplacé le pugilat, les coups de poing le cèdent aux coups de langue : y avons-nous gagné ? Autrefois, les champions se donnaient la main avant d'engager le combat, pour faire voir à tous que la lutte devait être loyale ; aujourd'hui, on sème le champ clos de mensonges, de calomnies, d'injures, on fait arme de tout, et toutes les armes sont bonnes. Serions-nous plus civilisés pour cela ?

En pressant la main de Mathurin, je songeais involontairement aux premiers habitants du pays, aux trappeurs, aux aventuriers canadiens français, qui étonnaient les sauvages mêmes par leur résis-

tance aux fatigues, aux privations du désert, par leur persévérance, leur patience, leur énergie, autant et plus encore que par leur finesse et leur subtilité. Les compagnons de St. Simon, de Ste. Hélène, des Lemoyne, de d'Iberville, de Daulac devaient être faits ainsi. Fortement bâtis, durcis à l'épreuve, avec des muscles tordus sur le genou du travail, la poitrine pleine de souffle, portant un poids de cent livres sur les épaules, ils escaladaient des montagnes, traversaient des forêts vierges, sans songer à se reposer. Cent livres pour nous seraient un fardeau écrasant; eux appelaient cela tout simplement *leur paquet* — Fenimore Cooper, Gustave Aimard et d'autres romanciers d'Europe et d'Amérique en ont fait des héros de fantaisie; mais nous qui les avons connus, aimés, admirés, nous pouvons autrement leur rendre justice. — Chez eux comme chez Mathurin, le secret de leur force était dans l'âme, dans la foi. — Lorsque leur chemise s'ouvrait au vent du désert, on en voyait sortir, soit une médaille, soit un scapulaire: c'était leur talisman! Avec cela, ils étaient fiers de leur sang français et ils abommaient l'Anglais.

Toutefois, dans certaines familles canadiennes, la force physique était héréditaire. Les LeMoyne, les Duchesnay, les de Salaberry, les Tallicr, les

Letendre, les Duhesme, les Giroux, les Gagnon, les Grenache, les Ouellet, les Vignault, les Leduc, les Poitevin, les Masson et d'autres étaient et sont restés, pour la plupart, des types d'hommes d'une vigueur plus que commune. Au temps dont je parle, ceux là étaient presque tous des chefs de bande, mais dans leur suite se trouvaient nombre de compagnons tout aussi vigoureux que les chefs.

Si d'Iberville part d'ici, pour se rendre à la Baie d'Hudson, au cœur de l'hiver, c'est qu'il a compté et choisi d'avance, quarante hommes dont il était sûr, quarante hommes de force à parcourir trois cents lieues en raquettes, et au bout de ce trajet, à enlever trois vaisseaux anglais, qu'il savait réfugiés là, sur des côtes françaises. Ces insectes lui chatouillaient l'épiderme, à lui, qu'on a surnommé l'Achille français.

On ne saurait douter, qu'à chacun des bravi qui le suivirent en cette expédition, il fallait une force physique égale sinon supérieure à celle du commandant, car après tout, la besogne ardue leur était réservée.

Certes ! il ne faut pas disputer à d'Iberville le mérite de la conception de l'entreprise, non plus que celui de l'avoir menée à bonne fin ; mais

allons-nous pour cela laisser dans l'oubli les vaillants qui l'ont suivi et lui ont valu incontestablement la grosse part de ses succès ? A lui l'éclat, le renom, nous le voulons bien ; mais aux autres, au moins, nos souvenirs, notre admiration, notre reconnaissance. Car, cette masse obscure, sans nom, accomplissait une œuvre providentielle : elle protégeait de son sang notre berceau, notre nationalité, notre foi.

D'Iberville, de retour en France, après avoir enlevé ces trois vaisseaux anglais, d'un coup de main, a pu écrire le récit de son haut fait d'armes. Ses compagnons sont ignorés, mais ils sont restés et sont morts ici, sur notre sol canadien. Séparément, un à un, ils étaient nos frères dans la patrie. Leur gloire collective repose dans l'amour que nous saurons garder à notre foi et à cette patrie qu'ils ont tant aimée.

De plus français qu'eux, il n'y en eût jamais : Encore plus français que catholiques, ils avaient le fanatisme du drapeau, et une haine envenimée contre l'Anglais.

Forts et braves, avec du cœur plein le corps, ils bravaient le froid, le chaud, la tempête, la faim, la soif. En fait de misère, rien ne les étonnait : ils connaissaient, de bas âge, le fond de son sac.

Un chef aimé se levait-il pour leur proposer une entreprise ? vite ! ils accouraient de toutes parts. Les chefs alors méritaient confiance, car ils ne mentaient jamais. Ils représentaient la situation telle qu'elle était, sans déguisement aucun. — Ils proposaient carrément, comme le fit d'Iberville, vingt-cinq ou trente jours de fatigues incroyables, des montagnes à gravir, des lacs, des marais à traverser, des privations à endurer jusqu'à se serrer le ventre au dernier trou de la sangle ; des deux ou trois cents lieues à parcourir, à pied ou en canot, et au bout de cela, des coups à donner, c'est vrai ! mais avec toutes chances d'en recevoir autant qu'ils en pourraient porter.

— Haut les cœurs ! criait le chef.

— Sur qui allons-nous taper ? demandait la foule émue ?

— Sur l'Anglais.

— Combien vous faut-il d'hommes ?

— Il me faut quatre-vingts hommes !

— Vous avez donc une armée à combattre ?

— Pas tout-à-fait, mais probablement quatre cents hommes !

— Commandant ! nous ne pouvons vous suivre.

—Et pourquoi ? les amis !

—Parceque vous ne nous connaissez plus.

—Comment cela ?

—Parceque quatre-vingts contre quatre cents ne représentent qu'un contre cinq.. De tout temps, nous nous sommes mesurés avec l'Anglais un contre dix. Aurions-nous démerité à vos yeux ? Dites quarante contre quatre cents et nous sommes à vous, mais un de plus, vicille Mère ! nous refusons.

Eh oui ! nos Pères haïssaient ainsi profondément l'Anglais. A dire vrai, de part et d'autre ils s'étaient portés des coups qui pouvaient attendrir les chairs mais non les sentiments. Depuis, les choses ont bien changé. On dirait vraiment, à entendre les déclarations d'amour de nos hommes publics à la Reine d'Angleterre, les protestations d'attachement et de loyauté envers la Couronne, que nous voulons faire acte de réparation pour nos pères. Nous aimons l'Angleterre autant et plus peut-être que jamais ils n'ont pu la haïr. En cela, nous avons raison et eux n'avaient pas tort. La mort les a ensevelis dans cette haine qui leur a valu beaucoup de gloire : respectons-la, — sans pour

cela rougir de l'affection que nous portons au drapeau britannique.—Autres temps, autres cœurs !

Ces héroïques aventuriers ramassaient des lauriers pour les jeter en litière à leurs chefs. Seulement, ils se réservaient le droit de dire en commun “ nous avons roulé l'Anglais.”

A part cela, de retour à la maison, ils redevenaient simples pères de famille, aimant leur femme et chérissant leurs enfants. S'ils étaient encore garçons, un regard, un soupir de tendresse, un sourire de leur promesse, ces bonnes petites choses parfumées que l'on ramasse sur le chemin de la vie, suffisaient à leur bonheur. S'ils s'enorgueillissaient de quelque chose, et j'en doute, c'était de la confiance qu'ils sentaient avoir méritée : sachet parfumé et bien ouaté qu'ils cachaient au plus profond du cœur. Pourtant, lorsque pour qualifier un acte de vigueur, on disait devant eux “ *C'est-un coup du Nord* ” ! je ne jurerais pas qu'ils n'éprouvassent un sentiment de vanité satisfaite, mais qui aurait jamais songé à leur en faire un reproche ?

Oh ! par exemple ! il était entendu que la force physique, pour être admirée, devait s'allier au courage et surtout à la douceur du caractère. Il était entendu aussi, que l'homme fort devait être

endurant. Ceux qui s'attaquaient à lui passaient pour des roquets autour d'un gros chien. Un sourire de lui disait *pitié*, une grimace exprimait *dédain* — Quitte à ceux ainsi traités de se ronger les poings de dépit. Dans tous les cas, ils se trouvaient condamnés, quand même, à subir le prestige du héros populaire.

Survenait-il un homme connu, de marque sur les cages, ou qui eut du renom au Nord-Ouest, ou dans un rayon quelconque du pays ; un homme portant plumet ; — l'homme fort lui tendait la main avec une dignité qui faisait honneur aux deux. Quelquefois, cette pression de mains faisait une alliance, d'autres fois, elle devenait une provocation, créait une rivalité qui ne se terminait que par un combat, le plus souvent fatal pour l'un des deux rivaux. Tout jeune enfant, j'ai vu J. B. Deschamps, de l'Île Perrot — un homme sec, nerveux, agile, à l'œil de feu — tendre la main pour la première fois à Vital Poitevin, un colosse de six pieds et quatre pouces, et, à ce seul contact, de la main à la main, entre ces deux hommes qui ne s'étaient jamais vus auparavant, il fut sensible à tous, qu'un lion et un tigre venaient de se rencontrer. Ils ne se dirent pas un mot, mais Deschamps fit le tour des cordonniers du village, à

la recherche d'une chaussure aisée. Il souffrait de cors aux pieds. Ils devaient se battre.

Deschamps était un homme de six pieds et deux pouces, du poids de deux cents livres ou à peu près. Vital Poitevin devait bien peser au moins deux cent soixante livres. Quant à la force, elle était supérieure chez Poitevin : on prétendait que l'autre compensait cet avantage par une extrême agilité.

Poitevin attendit patiemment son rival, pendant quatre heures, dans la cour d'un hôtel. On nous a dit ensuite que les amis de Deschamps l'avaient ramené, moitié de force, moitié de conviction, à son domicile. M'est avis que Poitevin et Deschamps n'ont pas regretté d'avoir évité cette rencontre, leur honneur restant sauf, de part et d'autre ; mais ce jour là, et le lendemain encore, tout le village de Beauharnois fut dans un grand émoi.

Enfants, au sortir du berceau, nos mères nous ont endormis avec les contes du Petit Poucet, de l'eau-d'âne ou de Barbe-Bleue, comme on fait, du reste, un peu partout dans le pays ; mais bien sûr, je n'avais pas huit ans, lorsque Joe Montferrant s'installa, à plein cadre, dans mon imagination, en effaçant de sa personnalité nationale les formes

fantastiques des contes de Perrault. Montferrant était l'homme de mon grand-père, l'homme d'une génération de pionniers, d'explorateurs, de voyageurs hardis : coureurs, chanteurs, chasseurs, vaillants, gouailleurs et payant de leur personne au besoin.

On eût un jour, le malheur de me raconter que Joe Montferrant s'était fait battre par un jeune homme de Sorel, du nom de Letendre. J'en eus de la peine tout mon saoul. On expliquait pourtant cette défaite, en disant que le grand batailleur attaqué par Letendre, s'étant pris la jambe entre deux plançons, n'avait pu faire usage de toutes ses forces.

J'avais tort de m'affliger. Après tout, pourquoi Letendre n'aurait-il pas été aussi fort que Montferrant ? Il était Canadien-Français, tout comme Montferrant ; nous n'avions rien à perdre dans la victoire. Ah ! par exemple, si Letendre eût été Anglais ou Prussien, je n'aurais jamais consenti à la défaite de Montferrant.

Un autre jour, c'était Garçonnette Gironx, qui lui enlevait d'un coup de pied son grand feutre, sans qu'il parût se soucier de la provocation.

Un autre jour encore, étant à Québec, il fait

rencontre d'un jeune homme de dix-huit ans, qui lui broie la main en paraissant la lui presser amicalement.

Quel est ton nom ? demande Montferrant, en retirant sa main pantelante de la griffe de fer qui l'avait enserrée.

— Mon nom est Joe Gobeil, à votre service, Monsieur Montferrant.

Ah ! tu me connais, riposte Montferrant : c'est bien ; tu es taillé en *taupin* : ne bois pas et sois sage ; tu feras un homme !

Montferrant n'en restait pas moins le type du batailleur agile, fier, vaillant, galant, et partant, invincible et invaincu. On trouvait toujours, quelque part, dans le coin du cœur, une excuse pour ses défaites ou ses faiblesses. Homme de plaisir et de joie, avait-il une défaillance ? on prétendait, que la veille, il s'était oublié au milieu de ses amis. Eût-il su ménager ses forces, nul ne l'aurait vaincu.

Comme on se rattrapait sur ses victoires ! Qu ne se rappelle les sept frères MacDonald, jureurs de sa mort, qui lui barrèrent, un jour, le passage, sur le pont de la rivière Ottawa ?

Montferrant était alors *foreman*, ou si l'on veut, *chef d'équipe* dans les chantiers. Les cages, sous sa conduite, dérivaien^t sur la rive Est, au-dessus des glissoires, et deux yeux noirs qui le conduisaient lui, mieux encore qu'une mère ne conduit son enfant par les lisières, se trouvaient sur la rive Ouest. Ces lions là se plaisent à reposer leur force aux pieds de la faiblesse. Je dis la faiblesse, mais ce qui mène le monde n'est-ce pas la faiblesse des femmes ? Avec un soupir, elles enflent les voiles du vaisseau de l'État ; un sourire leur suffit pour jeter le désarroi dans l'Olympe ; tous les dieux politiques se noieraient dans une de leurs larmes.

Après avoir fourni le travail du jour, Montferrant résolut, à la brûnante, d'aller demander des nouvelles de son cœur qu'il avait laissé sur l'autre rive.

Disons de suite, qu'à diverses reprises, séparément, et même deux par deux, les MacDonald avaient subi le poids du bras et la poussée du pied de Montferrant. Ils en avaient éprouvé, pendant plusieurs jours une sensibilité désagréable, quelque part ailleurs qu'au cœur. L'un des MacDonald, dit-on, prétendait que les procédés de l'athlète canadien fort peu galants à leur égard, l'étaient par trop, à l'égard de cette jeune fille dont l'histoire n'a

pas conservé le nom. Il était jaloux et la jalousie attisée par le désir de la vengeance, lui fit entraîner ses frères dans un acte de lâcheté.

— Montferrant aurait pu imiter Léandre, traverser la rivière à la nage, pour aller rencontrer sa belle, mais il jugea plus simple de faire un détour et de venir passer le pont au pied des Chaudières.

Arrivé là, il se trouve en face de sept hommes robustes, sept Highlanders dont quatre, mesurant plus de six pieds de hauteur. Il reconnaît les MacDonald. Il est seul contre les sept qui lui barrent entièrement le passage, sur le tablier étroit du pont.

Va-t'il reculer ? Son agilité bien connue lui permet d'échapper à ses ennemis. Il n'a du reste que quelques arpents à faire pour rejoindre ses hommes campés sur les bords de la rivière ; il lui suffirait même de pousser un cri d'appel pour les faire accourir.... mais on pourrait dire que Joe Montferrant a eu peur ! Plutôt la mort qu'une pareille faiblesse !

Armés de bâtons, les sept frères s'avancent sur lui, en vociférant et hurlant de rage : ils le tiennent enfin à leur merci.

Au lieu d'intimider Montferrant, ces cris l'excitent. En deux tours de bras, il arrache une perche des garde-fous, et la faisant tourner au-dessus de sa tête, il s'élance sur ses adversaires qu'il frappe à tue-gaule, qu'il terrasse, renverse, et fait rouler sous ses pieds, avant qu'ils aient pu l'atteindre d'un seul de leurs coups. Il n'en reste qu'un debout, sur les sept, le plus jeune, qui s'était rejeté en arrière devant l'attitude fulgurante de Montferrant, et qui lui demande grâce.

Grâce ? C'est bien, dit Montferrant, va dire à ta mère que Montferrant est un brave cœur et un brave homme, avant d'être un homme brave, ce dont elle ne doutera pas, en voyant comment tes frères sont équipés. J'aime de beaucoup mieux pardonner que me venger. Tes frères se relèveront tout-à-l'heure, car, je n'ai voulu que les étourdir, lorsque j'aurais pu les assommer de plein droit. Quand ils seront debout, qu'ils viennent m'offrir la main, je serai leur ami. Bonsoir Archer ! et dis à ton frère Duff, quand il reviendra à lui, que *Latitia* ne saura pas un mot de ce qui vient de se passer.

De fait, les MacDonald revenus de leur étourdissement, surent reconnaître les procédés généreux du pugiliste canadien et lui vouèrent une amitié

qui ne se démentit jamais. Dans mon enfance, on citait cet épisode de la vie du vaillant lutteur, comme le combat de Montferrant, contre "*la Bête à Sept Têtes*."

C'est encore quelque part sur les rives de l'Ottawa (car Montferrant a vécu les trois quarts de sa vie dans ces régions) qu'on montrait dans une taverne, la marque du pied de Montferrant qu'il avait imprimée, à une hauteur d'environ huit pieds.

Il faut vous dire, que non moins prodigue de son argent, que de sa personne et de son sang, Montferrant se plaisait à payer la traite, ou si vous voulez *des tournées*, à ses gens. Vous concevez qu'avec des dispositions aussi larges, sa bourse ne suffisait pas toujours à sa générosité, et qu'il lui fallait user assez fréquemment de son crédit. Partout où il était connu, on s'empressait de lui faire table ouverte, parceque sa parole valait de l'or.

Toutefois, un jour, il se trouva dans l'embarras. Une taverne nouvelle se rencontre sur sa route.

Or, il était de tradition, au loin, que Montferrant ne passait devant aucune auberge, sans payer la traite à tout son monde.

“ Diable de taverne ! se dit-il : j’ai dépensé mon dernier écu chez Roussel, croyant bien qu’il faisait frontière. Entrons tout de même : à défaut d’argent, je paierai d’audace. “ Entrons, mes amis, crie-t-il à ses gens, au nombre de quinze à vingt : entrez vous réjouir une dernière fois à ma santé avant de pénétrer au cœur du bois, entrez ! ”

Une jeune femme, de vingt-cinq à vingt-six ans, au plus, coiffée de deuil, une veuve, tenant une enfant de trois ans par la main, pas déperie le moins du monde dans les larmes, pas confite dans la douleur la jeune veuve ; souriant au contraire, faisant accueil de mots harmonieux, quoique sans suite, harmonieux, parcequ’ils se jouaient sur les plus belles dents du monde, des notes que Chopin eût voulu toucher ; — et les sourires donc devant ce beau grand homme si fier, avec tant d’œil et d’une allure si imposante.

Il y eût des rondes et des rondes encore. C’était à la santé du chef, à celle de la Belle Veuve, à celle de l’enfant, l’ange de la maison : santé au succès de l’hivernage — “ santé à l’heureux re-

tour . . " on n'en tarissait plus : des santés, il y en eut à débonder, à faire crever la santé pourtant fort résistante de tous ces lurons.

Mais le soleil baissait : il y avait trois milles à faire pour se rendre au camp ; et de rigueur, il fallait traverser le bois avant la tombée de la nuit.

Au départ, Montferrant dit, hautement, à la jeune veuve : (après des explications plus intimes et que nous devons ignorer, pour maintenir notre héros sur un fond de lumière et de poésie.) :

—Ainsi Madame ! vous ne me connaissiez pas avant de m'avoir vu aujourd'hui ?

—Non Monsieur, je ne vous connaissais pas.

—Et vous m'avez fait crédit pour cinq pistoles ?

—Oui monsieur, et avec grand plaisir.

—Mais comment cela Madame ?

—Parceque vous avez l'air d'être un homme d'honneur, et que pour sûr, vous êtes un galant homme.

Et les grands yeux bleus de l'enfant semblèrent ratifier l'opinion de la mère.

—Vous avez eu raison, Madame, (reprit Montferrant, après avoir fait faire rioche à la petite, et

les larmes aux yeux, touché jusqu'au fond de l'âme de cette confiance, vous avez eu raison, et vous ne vous en repentirez pas. En attendant que je m'acquitte, voulez-vous me permettre de vous laisser, ce soir, ma carte de visite ?

— Comme il vous plaira, monsieur.

— Rangez-vous, mes enfants, faites place, dit alors Montferrant, en s'adressant à ses gens.

— Après qu'on eût fait cercle autour de lui, il prend du champ, s'élançe et va frapper du pied le plafond.

— Voilà ma carte de visite, Madame ! dit-il, après être retombé debout, droit comme un I, et souriant, comme si de rien n'eût été, comme s'il lui eût présenté une rose, pour mettre à son corsage. Tous ceux qui passeront, à l'avenir, ici, Madame, ajouta-t-il, seront curieux de venir voir cette carte de visite : elle vous vaudra du bien plus que vous n'en espérez peut-être.

L'enfant de trois ans écoutait en souriant, et la jeune veuve paraissait heureuse de pouvoir se mirer dans les yeux bleus de cet ange gardien, sans rougir.

La parole de Montferrant se réalisa.

Pendant cinq ans et plus, nul ne passa devant l'auberge tenue par la jeune veuve, sans arrêter, pour voir la carte de visite de Joe Montferrant, qu'il avait imprimée de sa botte au plafond de la meilleure pièce de la maison. Grâce aux libations que lui valurent ces fréquentes visites, la veuve, devenue riche, épousa, plus tard, un commerçant de bois d'Ottawa, et plus tard encore, je crois qu'elle ouvrit salon à Québec et y tint le haut du pavé, pendant quelque temps.

A-t-elle jamais avoué à ses hôtes brillants, qui riaient d'elle à lèvres roses arrosées de son champagne, que l'origine de sa fortune avait été la carte de visite de Joe Montferrant imprimée au plafond de sa boutique, sur la lisière des bois de l'Ottawa ?

Si je parle ainsi des exploits du fameux pugilliste c'est afin de faire voir combien l'esprit du peuple était touché dans ce sens. Les raconter, les amplifier, les embellir, les rendre incroyables même était pour lui une immense satisfaction. Les enfants en frémissaient d'admiration. Je vous en parle avec connaissance de cause, vu que j'étais là. Comme j'étais fier alors d'être canadien !

Encore aujourd'hui, je me complais, parfois, à

effeuiller ces souvenirs. On a accueilli, avec une certaine faveur, les quelques récits que j'en ai publiés dans nos journaux : preuve que la politique, la spéculation laissent encore une petite place dans notre admiration, pour la force physique, que nos pères ont tant préconisée. Et je crois faire plaisir à mes compatriotes, en leur racontant dans tous leurs détails, les circonstances du naufrage du steamer "*Bahama*" auquel Napoléon Mathurin a échappé, grâce à sa force physique extraordinaire, soutenue de la protection sensible du Ciel.

III

UNE NOTE DE L'AUTEUR

Mathurin le Naufragé. 152 heures passées sur quelques planches, en mer, par une tempête effroyable, sans boire ni manger.

En parcourant les premières pages des notes manuscrites de Napoléon Mathurin qu'il m'avait remises pour les coordonner et les retoucher à souhait, je fus plutôt sensible à la naïveté de l'auteur qu'à l'intérêt de son récit.

J'avais même résolu de lui renvoyer avec un mot affectueux, et pas plus, les trois petits cahiers, sous forme de *memoranda* d'épicier contenant les notes un peu décousues de l'intrépide marin, lorsque, plus tard, dans un mo-

ment d'ennui peut-être, et n'ayant rien autre chose sous la main, je me repris à les feuilleter par distraction ou pour *tuer le temps*, ce pauvre temps que l'on tient à tuer quand même, quoique ce soit lui qui nous apporte et nous fournisse la vie.

Ce fut un bon mouvement de ma part et dont je me félicite aujourd'hui. Ne rejetons jamais un fruit d'après le goût de l'écorce.

Je tombai, au hasard, sur une page émue, profondément pensée, palpitante d'affection pour la famille, pour la patrie, animée de la foi la plus vive, un mélange d'amour et de prière d'un parfum vraiment exquis. Le charme se continuant, au cours de la lecture, je me laissai surprendre à la simplicité de la narration, la fidélité des images et mieux encore à l'expansion d'une délicate sensibilité, que je n'aurais jamais soupçonné exister sous la rude écorce d'un matelot : — si bien, en somme, que je crois offrir à mes compatriotes un présent digne de leur attention en publiant ces notes sous forme de livre.

J'ai remanié la trame du récit, j'en ai quelque peu châtié la forme et corrigé le style, mais en cela, je n'ai fait qu'enchâsser une perle, un diamant dans un métal de qualité bien ordinaire et

je m'honore de la faible part qu'il m'est donné de prendre à la conservation de cette petite relique littéraire.

Je dis *relique* avec intention, car nul ouvrage d'imagination de nos écrivains ou de nos poètes n'a mieux touché la note du cœur que la main calleuse de Napoléon Mathurin. Il était né poète : il dit juste et vrai, il a des mots qui font image, il écrit l'âme ouverte aux regards de Dieu qu'il a vu de si près. Prosterné devant lui, il accuse ses faiblesses, ses misères, avec une candeur qui leur prête l'accent de la force, de l'énergie, éclairées qu'elles sont par le repentir, par les lumières d'une foi ardente.

Certes ! on ne suspectera pas d'hypocrisie ce jeune homme qui a subi une agonie de sept jours, avec une énergie digne d'un héros, qui, pendant tout ce temps, a vu la mort s'acharner sur lui sans relâche, se ruant à l'assaut de sa vie sous mille formes ; disputé entre deux éléments, deux abîmes en fureur, l'un agité par les vents, fouetté par les éclairs ; l'autre écumant de rage, tourmenté d'une colère terrible sous l'aiguillon de la tempête.

Et le matelot chrétien est là, à genoux sur

quelques planches disloquées, cherchant à travers les brouillards, la douce lumière du regard de Dieu. Vous qui croyez, ne voyez-vous pas le fil qui tient d'un bout à l'épave portant le malheureux naufragé et de l'autre à la main de l'*Etoile des mers* ?

Les requins rôdent par centaines autour de lui, se roulant sur le dos et lui montrant des mâchoires armées de dents tranchantes. Un coup de queue de ces squales hideux, dont quelques uns mesurent plus de quinze pieds de longueur, suffirait pour chavirer le radeau fragile qui le protège contre leur voracité. La vue de ces monstres lui fait fuir le sommeil, cet ami des bons jours. Et la faim, et le froid, et la soif le tourmentent à qui mieux mieux. Pendant sept jours, il n'a eu à manger que quelques miettes de biscuit trempé d'eau salée, à boire, que quelques gouttes d'eau tombées du ciel.

Le jour, il est souvent brûlé par les rayons du soleil qui surplombent : la nuit, il est saisi par un froid qui le glace : ses quelques courts moments de sommeil sont agités de rêves affreux : aux derniers jours il est pris d'hallucinations et le sinistre fantôme du suicide lui apparaît, mais il

le repousse victorieusement avec le signe de la croix.

Une nuit, pendant que son esprit est ainsi en proie au délire, une tempête s'élève et la mer se déroule sous ses yeux comme une immense nappe de feu. La transparence de l'eau lui permet de distinguer des myriades de poissons de toute taille qui dans leurs évolutions laissent derrière eux une longue trainée phosphorescente. Ils bondissent hors de l'eau, ils font jaillir des gerbes d'étincelles : la baleine rejette par ses évents des colonnes de flammes, spectacle à la fois sublime et plein d'horreur, mais dont l'horreur seule est réservée au pauvre matelot.

Enfin, le moment de la délivrance est venu, les terreurs de la mort sont dissipées : son premier élan de reconnaissance est pour le ciel qu'il remercie avec larmes de l'avoir arraché à la mort : puis son regard se reporte sur ses sauveurs au milieu desquels se trouve une femme, la femme du capitaine, ange consolateur dont l'image est restée gravée dans son cœur : puis, surgissent, un à un, les souvenirs de la famille, du village natal, de la patrie.

Mais lisez plutôt ce qu'il en a écrit lui-même, et vos larmes, j'en suis sûr, en le parcourant,

seront les meilleurs témoins de la vérité touchante de son récit.

IV

NAP. MATHURIN, ENFANT

Ses souvenirs

“ Depuis près d'un an que j'ai échappé au naufrage du *Bahama*, j'ai dû en faire le récit plusieurs centaines de fois, à mes parents, à mes amis à des étrangers curieux de connaître les détails de la plus rude épreuve que j'aie encore subie, dont je ne suis sorti que par miracle, par la bonté infinie de Dieu. On paraissait m'écouter avec tant d'intérêt que j'ai cru devoir faire part au public de ce drame dans lequel j'ai été bien involontairement la principal acteur.

Le temps passe si vite ; notre mémoire est si peu sûre, que je crains de voir s'effacer les faits qui se rattachent à cette terrible catastrophe. En les fixant sur le papier, je laisserai un souvenir à mes parents, à mes amis, à tous ceux que mon malheur a touchés, et en même temps, je crois acquitter, par là, une dette de reconnaissance envers Dieu et la Vierge Marie qui m'ont tiré des profondeurs de l'abîme.

Si courte et si peu importante qu'ait été mon existence, on me permettra néanmoins d'en dire quelques mots en commençant dès mes premières années, d'autant plus qu'ils expliqueront plusieurs incidents de mon naufrage.

Je suis né en 1860, dans la paroisse de Saint-Thomas de Montmagny, à environ 40 milles au-dessous de Québec, à l'ombre du clocher et en face de la mer. C'est dire que je suis catholique et marin. Je ne pouvais manquer de conserver mes convictions religieuses qui m'avaient été inculquées par une mère pieuse, puis entretenues par

les soins des frères des Ecoles chrétiennes, par notre bon curé, le Révérend M. Rousseau, et par l'exemple de ma famille et de mes co-paroissiens en général. Il est peu d'endroits, en cette contrée, où l'esprit de foi se conserve mieux qu'à Montmagny. J'en ai fait souvent la remarque avec consolation, au cours de mes voyages en ce pays comme à l'étranger.

Dès ma première enfance, j'eus des goûts prononcés pour la mer. J'aimais à la braver avec mes petits amis, dans une frêle embarcation : j'aimais surtout à me baigner, à me rouler, à me plonger dans ses flots. Était-ce pressentiment de l'épreuve que je devais subir un jour ? Non, c'était plutôt le bon Dieu qui le voulait ainsi ; mais depuis le naufrage du "Bahama" je me suis rappelé plus vivement que jamais le plaisir que je prenais à l'exercice de la natation. De tous les amusements de mon enfance, c'est celui auquel j'ai toujours donné la préférence. Comme on réussit bien dans ce qu'on aime, je devins bientôt un nageur de première force. Je ne me doutais pas alors qu'en m'amusant, je me préparais une chance de salut pour l'heure d'un danger de mort.

Je n'étais pas le seul amoureux de la mer dans ma famille. Mon père était et est encore ca-

pitaine côtier : trois de mes frères sont marins comme moi.

Une bonne partie des habitants du village de Montmagny sont des navigateurs ou des pêcheurs. Né dans un pareil milieu, ayant de pareils exemples sous les yeux, j'étais prédestiné à la rude vocation de *travailleur de la mer*, et je l'ai acceptée avec autant de goût que de courage.

Dès 1876, je quittai l'école des bons Frères, au grand déplaisir de mes parents, pour m'engager comme pêcheur à la rivière *Natashquan*, (sur la côte nord) alors exploitée pour la pêche au saumon par feu l'Hon. J. O. Beaubien.

Chacun sait que cette pêche ne dure que jusqu'au mois d'août. De retour à Montmagny, je suppliai en vain mes parents de me permettre de m'engager sur quelque voilier en partance pour l'Europe. Ils se refusèrent à mes désirs, alléguant ma jeunesse, mais au fond, c'était la tendresse qui leur dictait ce refus.

Je dus céder aux instances maternelles ; je restai à la maison : mais tous les jours et à chaque instant mes yeux se portaient vers la mer. Mon cœur battait bien fort, à l'apparition d'une voile d'outre-mer venant d'un monde merveilleux que j'avais

hâte de voir et d'admirer. La terre alors me brûlait les pieds : des larmes me venaient aux yeux ; j'aurais voulu avoir des ailes pour me transporter à bord de ce vaisseau qui me semblait recéler le bonheur, la vraie liberté dans ses flancs. Que je devais être hélas ! sévèrement puni, de ces mouvements d'ingratitude pour mes chers parents, de ces sentiments de mépris pour les douces joies du sol natal, du foyer et de la famille !

Au printemps de 1877, je repris de l'emploi à la pêche de Natasiquan, mais au retour je m'embarquai sur le *Norwegian*, remorqueur commandé par mon père. De pêcheur je devenais matelot, du fond de la chaloupe je passais sur le pont d'un bateau à vapeur : c'était un pas de fait dans la carrière, et j'en étais tout orgueilleux.

En 1878, je m'embarquai sur le *Margarita Stevenson* qui faisait le service de la Côte Nord et du golfe.

En 1879, je m'engageai à bord du *Rupert*, un remorqueur du bas du fleuve Saint-Laurent ; mais plus que jamais tourmenté du désir de traverser la mer, je rompis mon engagement et avec un de mes compagnons, Homère Mack, de Deschambault, je pris du service comme matelot, à bord de la

barque la *Ringwood*, alors en chargement dans le port de Québec, à destination de Montevideo.

A part Mack et moi, le reste de l'équipage, au nombre de 15 hommes ne parlait que l'anglais. J'en étais bien heureux, pour ma part, car j'allais enfin avoir l'occasion, qui m'avait manqué jusque là, d'apprendre cette langue si utile, presque indispensable pour vivre au Canada.

En passant vis-à-vis de Montmagny, je ne pus me défendre de verser une larme du cœur, pour ma mère, mon vieux père, mes frères et mes amis ; mais le sifflet du contre-maître m'appelant au haut des mâts me fit vite refouler mes regrets. J'avais devant moi la mer, la grande mer, l'Océan, ce rêve de mes vingt ans. Toute mon ambition, toutes mes espérances se dessinaient là bas, à l'horizon, où les derniers rayons du soleil semblaient écrire ma destinée en lettres d'or. La veille, je n'étais encore qu'un enfant, mais de ce jour je me crus sérieusement un homme.

“ Quand reverrons-nous le Canada, me dit Mack, au quart de nuit ? ” Dans deux ans : lui répondis-je, sans hésiter, comme si j'eusse dit “ dans deux jours.”

On croit la vie si longue à vingt ans, que deux années y figurent à peine.

Nous avions signé un engagement pour dix-mois. En faisant la part des contretemps, il y avait lieu de compter sur une absence de deux années.

La mer se comporta bien jusqu'à l'Équateur que nous traversâmes après quarante-neuf jours de navigation, au milieu du tonnerre, des éclairs et sous une pluie torrentielle et chaude pénétrant jusqu'aux os, sans nous rafraîchir. Je commençais à m'accoutumer au cri monotone des vigies "*Pas de terre*" ! lorsqu'au soixante-huitième jour, on signala les côtes du Brésil, à peu de distance de l'embouchure de la *Rivière Plate* ou *Rivière d'argent*.

A peu de jours de là, nous touchions au port de Montevideo. C'est une assez belle ville où il se fait un grand commerce de viandes, de suif et de peaux vertes ; commerce facilement alimenté par les innombrables troupeaux d'animaux sauvages qui peuplent les pampas et les plaines immenses du territoire voisin.

Après un mois de séjour à Montevideo, la *Ringwood* reprit la route de Philadelphie, avec un chargement de laine et de peaux vertes. Cette traversée fut excessivement longue et pénible. Le vent nous ayant fait défaut, il nous fallut bientôt

nous mettre à la ration de trois pintes d'eau par jour par homme, tant pour la préparation des mets que pour apaiser la soif, et pour les soins rigoureux de propreté. La disette de vivres se fit également sentir, et quelques jours avant notre arrivée à destination, nous nous vîmes réduits à ration ordinaire.

Dans cette traversée, mon ami et compagnon Mack, tomba à la mer et fut à deux doigts de sa perte. Lorsque la chaloupe le recueillit, il résistait à l'engloutissement plutôt par instinct qu'avec conscience : il lui restait à peine un souffle de vie.

Enfin, après quatre-vingt-sept jours d'une navigation lourde et fatigante comme un mauvais rêve, nous touchons au port désiré. Nous respirons à pleins poumons la brise rafraîchissante qui s'est baignée dans les sources et les ruisseaux où nous avons hâte d'assouvir notre soif : notre vue fatiguée de l'aspect monotone d'une mer de plomb fondu se repose avec délices sur la verdure du rivage : notre palais desséché, brûlé par l'usage prolongé de viandes salées, meurtri par le biscuit, se délecte par anticipation, des fruits savoureux que le vent balance aux branches des arbres de la côte : nous respirons à l'aise après un long étouf-

fement ; c'est comme une bonne nouvelle dans l'anxiété, le retour d'un ami qui l'on croyait perdu, la crise salutaire dans la maladie : c'est le soleil après l'orage, la joie après la douleur, le sourire après les larmes. A ce moment, la marin le plus endiablé ne peut s'empêcher de saluer " Terre ! Terre !" avec un élan de satisfaction. La mer a ses sirènes qui peuvent nous séduire passagèrement, mais la terre, c'est la patrie, c'est le clocher, la famille, c'est le bonheur.

Le déchargement opéré, nous reprenons sur lest, la route des Antilles où nous abordâmes à Barbadoes après une courte et heureuse traversée de vingt-deux jours. La population nègre domine dans cette île : ils parlent généralement l'anglais mais leur accent diffère du nôtre, et leur langage est un peu mêlé de patois. Nous employons un certain nombre de ces noirs pour faire notre chargement consistant en sucre et mélasse, encore destiné à Philadelphie.

Rendu en cette dernière ville, je sentis s'aggraver d'une manière inquiétante, un mal d'aventure qui m'était venu à la jambe droite et que j'avais négligé jusque là. Le capitaine m'engagea à me rendre à l'hôpital, mais je lui exprimai le désir

de retourner au Canada, où grâce aux soins de la famille, je pourrais me rétablir plus promptement. Il y consentit et c'est ainsi que dans le cours du mois d'août je me retrouvais à Montmagny que je ne comptais revoir qu'un an plus tard.

Les bons traitements des médecins et les soins de la famille me remirent promptement sur pied, mais j'étais bien averti d'éviter de me mouiller les pieds.

Engagé à bord du steamer *Miramichi* pour le reste de la saison, je subis une rechute pour ne m'être pas suffisamment conformé aux avis du médecin ; et la saison finie je dus entrer à l'Hôpital de la Marine à Québec, dans un état pire qu'auparavant.

Quelques semaines de repos, accompagné d'un traitement médical raisonné, suffirent pour me rétablir ; mais je restais encore sous le doigt du médecin et son avis : " Prenez garde de vous mouiller."

Je fis la promesse d'être sage, mais promesse de marin équivaut à promesse d'ivrogne. Dès la première voile qui parut à l'horizon, je fus pris de l'ennui de la mer. Le capitaine F. Cloutier commandant le brick goëlette *Orleans* m'offrit la posi-

tion de second maître, et je ne sus pas résister à la tentation.

L'Orleans quitta le port de Montréal, de bonne heure, au printemps, avec un chargement de grains, en route pour Glasgow. C'était un excellent voilier. En dépit des vents contraires, nous fîmes une traversée aussi prompte qu'heureuse.

Après quelques jours passés à Glasgow, ville importante de l'Ecosse, dont je pus admirer les édifices et les monuments, à loisir, nous nous rembarquâmes pour Montréal, avec un chargement de charbon. Au bout de trente et un jours, nous saluons de nos hurrahs la citadelle de Québec. Un remorqueur nous conduisit à Montréal, où je rencontrai le capitaine Octave Côté, commandant de la barque *Alice Ray*, qui m'offrit la place de second maître à son bord.

Le Capitaine Côté, que je connaissais et estimais depuis mon enfance, étant comme moi de Montmagny, me gagna par sa proposition. A part cela, le vaisseau qu'il commandait étant plus grand et de plus de valeur que *l'Orleans*, je considérais que tout en restant dans la position de second maître, j'ajoutais par ce changement à l'importance de mes fonctions.

J'étais fier de mon rapide avancement dans la carrière que j'avais choisie. A vingt et un ans, je commandais à tout un équipage nombreux, sous les ordres du premier officier. Un de mes jeunes frères entreprenait avec moi son premier voyage d'outre-mer, et je me promettais de l'aider de mes connaissances, de le protéger de mon influence. Tout allait vraiment pour le mieux. Pas un nuage, pas même l'ombre d'un grain sur l'immensité de mon ciel bleu.

Hélas ! l'homme propose et Dieu dispose. Un grain de sable fait trébucher le roi de la terre.

Avant de quitter le port mon mal empira, et je dus me remettre sous les soins d'un médecin.

Encore une fois, je fus guéri en quelques semaines, et je passai le reste de la saison à bord du "*S.S. Miramichi*."

Le 13 novembre 1881, je quittais le "*Miramichi*" avec un bon nombre de mes compagnons de bord, pour passer sur le *S.S. Bahama* sous le commandement du capitaine Astwood. Ici, commença le récit du voyage, qui devait se terminer par une si pénible catastrophe, et dont les derniers incidents ont imprimé une trace si profonde dans mon existence. Songez que pendant sept jours

entiers, le vent, la mer m'ont promené dans l'immensité, porté sur quelques planches, qu'une lame ou le coup de queue d'un requin pouvaient disjointre ou renverser à chaque instant, que pendant ces sept jours, je n'ai eu à manger que quelque bouchées de biscuit trempé d'eau salée, que ma langue se desséchait par la soif comme mon âme par l'abandon, que j'avais horreur du sommeil qui m'accablait et dont j'avais tant besoin.

Pourtant, je n'ai pas désespéré un seul instant. Derrière le Ciel sombre, je voyais les clartés de l'éternité. C'est à des moments semblables que l'on comprend combien il est bon d'avoir la foi.

V

LE NAUFRAGE

Me voici sur le pont du *Bahama*, simple matelot, après avoir été contre-maître dans un voilier ; mais je suis content de mon sort. Le *Bahama* est un steamer en fer, fin marcheur, qui nous transporte au-delà de l'Equateur dans les régions de la terre les plus favorisées du soleil. Je ne tarderai pas à voir ces corbeilles de fleurs et de fruits, à la fois toujours verts et toujours mûrs, qu'on nomme *les Antilles* : c'est un des rêves de mon enfance qui va se réaliser.

Le *Bahama* construit, il y a vingt ans, pour courir le blocus, durant la guerre de sécession portait alors le nom de *General Meade*. La Société William F. Weld & Co. l'a vendu l'année dernière, à la Compagnie des Vapeurs de Québec et des ports du Golfe, pour le somme de \$6.000, à

peu près le prix du vieux fer. Je le savais plus rapide que solide et sûr, plus propre à la course qu'au transport de marchandises, mais je n'en avais aucun souci. Le capitaine Astwood, un homme d'expérience, dans la force de l'âge, n'en avait-il pas pris le commandement avec assurance ? Et le premier officier, Williams, et le second, Robert Ross, marins éprouvés, familiers de ces parages ne nous inspirent-ils pas toute confiance ? Et des trente matelots qui composent l'équipage et qui se sont embarqués de pied ferme et de cœur léger, sera-ce au plus jeune d'hésiter le premier et de mettre en doute la sagacité de ses aînés ?

Nous partons en destination de *Porto Rico*, où nous allons prendre un chargement de melasse, café, sucre et rhum. Bientôt nous échappons aux brumes et aux brouillards des mers du Nord pour entrer dans l'atmosphère tiède et agréable du sein de laquelle le vaisseau dans sa course soulevait une brise rafraîchissante. — La traversée fut aussi prompte qu'heureuse.

Le 4 février, après avoir pris notre chargement à *Porto Rico*, nous nous rembarquâmes pour revenir à New-York. Le navire se comporta bien durant les premiers jours. Le soir du 10 février,

nous glissions sur le courant du *gulf stream*, ce grand fleuve d'eau chaude qui sort des chaudières du golfe du Mexique pour aller fondre les glaces du pôle nord. Tantôt je suivais le passage lumineux du navire traçant dans la mer un prodigieux sillon de flammes, qui se déployait au loin en une nappe de feu : tantôt j'admirais les étoiles de ce ciel étranger qui n'apparaissent jamais dans le nôtre. Appuyé sur la lisse de tribord, je repassais dans mon esprit le souvenir de mes courses et des dangers auxquels j'avais échappé. A diverses reprises, j'avais souffert de la faim, de la soif; j'avais vu la tempête se jouer des navires qui me portaient, déchirer leurs voiles, emporter leurs mâts, les plonger au fond de l'abîme pour les enlever ensuite aux nues; j'avais été jeté par dessus bord par un paquet de mer et l'on avait poussé sur moi, le cri sinistre "*un homme à la mer!*" et je me félicitais dans mon cœur de ma sécurité présente, de la satisfaction que j'éprouverais à raconter à mes parents et à mes amis comment j'avais surmonté tous ces dangers. Je songeais en même temps au Canada où sévissait l'hiver dans toute sa rigueur, pendant que nous jouissions de la plus douce température.

Mais voilà que sur les neuf heures, un nuage

montrant sur l'horizon vint troubler ma sécurité. Il paraissait loin, très loin encore, mais les nuages vont vite sous le ciel des tropiques. Nulle part ailleurs la tempête n'a le souffle aussi puissant. En quelques minutes, ce nuage que j'avais aperçu, grand comme une voile, se déroula pour couvrir le ciel tout entier. On entendait la tempête gronder à l'intérieur, et la mer soulevait sa poitrine haletante, comme si un lourd cauchemar eût pesé sur elle. Petit à petit, le nuage s'abaisa, l'obscurité la plus complète nous enveloppa. Le vaisseau allait à l'aveugle. Seul, un éclair, d'ici de là, déchirait les sombres profondeurs, pour nous montrer l'aspect effrayant de la tempête. L'équipage inquiet était plus prompt aux commandements plus précipités et plus fermes. L'homme se préparait à la lutte contre la nature en courroux. Ces moments là saisissent l'âme du vrai marin d'une certaine crainte mais l'animent d'un nouveau courage. Toutes ses facultés et ses forces s'éveillent avec une recrudescence d'énergie. Il a l'œil plus vif, la main plus sûre, le jarret plus nerveux. Chacun des matelots tient pour ainsi dire dans ses mains le salut du navire, qui dépend parfois d'une fausse manœuvre.

De dix heures à minuit, j'étais à la roue. L'orage augmentait rapidement d'intensité, mais sans se

déchaîner encore sur nous. Un tonnerre sourd roulait ses chaînes au fond de cavernes profondes que des éclairs répétés nous faisaient entrevoir avec effroi.

A minuit, je descendis comme de coutume me coucher dans mon carré, mais le bruit, le mouvement qui se faisaient sur le pont m'empêchèrent d'abord de dormir. A la fin, la fatigue l'emporta et le sommeil s'empara de moi.

Cependant, je ne tardai guère à m'éveiller, et cette fois, je sautai à bas du lit et montai sur le pont; nous étions au cœur de la tempête; les commandements se multipliaient, l'équipage se précipitait de toutes parts à la voix vibrante du premier maître. Le vaisseau obéissait péniblement, oppressé qu'il était du poids des éléments. Les feux de la mer et du ciel se confondaient, détachant sur leur éclat la masse noire du navire, qui rappelait le vaisseau fantôme ou le vaisseau de la mort.

C'était bien en effet le vaisseau de la mort, le cercueil de plus d'un d'entre nous.

Il y avait plus d'un pied d'eau sur le pont. "Ouvrez les portes des pavois," crie le maître; mais presque au même instant les pavois sont brisés

et emportés par la lame. Le navire se renverse de plus en plus dans son roulis.

La voix du maître s'élève plus forte encore : " Tout l'équipage sur le pont." C'est le cri de danger, presque de désespoir du marin. L'âme du navire, l'homme, tente alors la lutte suprême. C'est l'agonie consciente en face de la mort.

Nous avions quatre chaloupes à bord ; deux sont emportées, et l'eau envahit le bâtiment par les sabords.

Le capitaine, qui vient de prendre charge du bâtiment, ordonne de peser les deux focs, pour tenir l'avant au vent et à la mer.

Comme nous exécutions cette manœuvre, le matelot placé à la roue crie qu'une des chaînes du gouvernail vient de se rompre.

Un palan est adapté à la tige du gouvernail, et par des efforts surhumains, nous réussissons à remettre le navire en meilleure position. Il nous restait encore une lueur d'espérance, mais la tempête au comble de la rage s'acharnait de plus en plus sur nous. Les lames montaient à l'assaut du navire, le couvrant dans toute sa longueur. On le sentait sombrer sous nos pieds. Chacun

voyait le danger sans en souffler mot. Notre brave capitaine n'était-il pas là au milieu de nous ?

— Tout à coup, d'une voix lugubre, comme un dernier soupir, on l'entend crier : " Les deux chaloupes à la mer, et vivement ! il n'y a pas de temps à perdre."

C'est la condamnation du navire "*le Bahama*" qui la veille encore m'inspirait tant de confiance.

La manœuvre est abandonnée et chacun court aux chaloupes. — Celle de l'arrière, sous les ordres du premier maître est dégagée la première de ses crochets : Le capitaine ordonne d'attendre que la seconde, qu'il commande lui-même, soit dégagée à son tour. C'est une chaloupe en bois, plus grande et plus lourde que la première. Nous ne parvenons qu'avec peine à la mettre à la mer. Enfin, nous avons réussi, et nous voilà sur le point de quitter le "*Bahama*" qui s'engloutit visiblement, lorsqu'une lame énorme heurtant la frêle embarcation contre les flancs du navire la défonce en plusieurs endroits.

Nous étions stupéfaits, mais le capitaine, avec sang froid, nous dit : " Ce n'est rien, prenons ce qu'il nous faut, nous réparerons l'avarie en route."

A ce moment, je cours chercher quelques provisions. Au retour, je rencontre le capitaine portant à la main une chaudière remplie d'eau. Une quinzaine de mes compagnons ont déjà pris place dans la chaloupe. "Embarque Paul" me dit le capitaine.

Je refusai son offre, appréhendant avec raison que la chaloupe ne put tenir la mer après le choc violent qu'elle avait reçu. "Allez! répondis-je au capitaine, je lâcherai les amarres": ce que je fis avec succès. Avant de s'éloigner, le capitaine ordonna au premier maître de le suivre avec sa chaloupe, mais ce dernier ne bougea pas.

A peine la chaloupe du capitaine s'était-elle éloignée de quelques encâblures, que mon attention fut attirée dans la direction qu'elle avait prise, par des cris déchirants de désespoir. J'aperçus une forme blanche se détachant sur la masse sombre des flots : c'était la chaloupe renversée par un coup de mer, à laquelle se cramponnaient quelques malheureux poussant des cris lamentables.

Hélas ! tout secours de notre part est impossible.

Nous voyons périr ces pauvres compagnons sous nos yeux, sans pouvoir leur tendre la main (1).

Je distingue trois têtes émergeant de l'onde, qui se rapprochent du navire. — Je réussis à hisser deux de ces malheureux à bord ; le troisième fut tué sur les flancs du vaisseau.

Pendant ce temps, le premier maître se tenait debout sur la lisse du navire, immobile, silencieux, avec une quinzaine de compagnons frémissant de peur et d'horreur auprès de lui.

“Embarquez, lui dis-je, et je filerai les palans de la chaloupe.” Après une courte hésitation, il céda à mon avis. La chaloupe descendit à la mer : “*Jump in Paul*” me dit le premier maître, mais je refusai. Je leur donnai de l'eau avant le départ, en les engageant à en boire à satiété, vu qu'ils pourraient bien être longtemps sans pouvoir s'en procurer. Ils s'éloignèrent enfin, et quelques coups

(1) Les Québécois qui ont péri à bord du *Bahama*, sont :

James Sutton, comptable 25 ans.

Will O'Brien, du Cul-de-Sac.

Chs. Smith.

Ths. George.

John Chapples.

Félix Dubé.

Patrik McCarthy.

Robert Foster, avec son fils et son gendre.

Heighton, ingénieur.

George Bicker.

de rame me les firent perdre de vue. Les reverrai-je jamais ?

La tempête hurle toujours.

A part les deux naufragés de la première chaloupe, Charles Smith et un chauffeur du nom de Charlie que j'avais recueillis et qui gisaient sur le pont à peu près inanimés, dans l'état le plus pitoyable, deux autres compagnons, Godias Baker, ou Bicker, un canadien, et Félix Clestre, d'origine française, restaient avec moi sur le pont du navire. Tous trois, nous avions craint de surcharger la dernière chaloupe en nous y embarquant, et par là de priver nos compagnons et nous mêmes de toute chance de salut.

Dès que la chaloupe du premier maître eût disparu, dans la nuit noire, emportée par la tempête, je revins à mes deux compagnons valides, et la hache à la main, nous essayâmes de défoncer des boiseries par morceaux assez grands pour qu'ils pussent nous porter à la mer. Nous n'y réussîmes pas, faute de temps, car l'eau envahissait déjà le pont à l'arrière du navire. Je me précipitai vers l'avant, en invitant mes compagnons à me suivre. Je dis à Smith et à Charlie de se lever et de venir avec moi. Smith se leva la tête,

regarda autour de lui avec des yeux hébétés, sans proférer une parole. Voyant qu'il ne pouvait se rendre compte de la situation, je l'abandonnai à son sort. Arrivé sur le gaillard d'avant, j'essayai d'enlever une échelle amarrée aux épontilles, pour me jeter avec elle à la mer. Je n'avais réussi à en détacher qu'un bout, quand je me sentis saisi et englouti dans un tourbillon où je perdis complètement conscience de la vie.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai à la surface de la mer, le jouet des vagues furieuses : le navire avait disparu. Un bruit épouvantable se fit entendre presque en même temps, provenant probablement de l'explosion des chaudières. Je cherchai du regard quelques débris, pour me soulager ou me supporter en nageant ; je n'en vis aucun.

Alors ma pensée se reporta vers le ciel, qui seul pouvait me venir en aide. Quoiqu'ayant mené la vie assez rude du marin, je n'avais jamais négligé certaines pratiques pieuses que je tenais de ma mère. Je portais sur moi un scapulaire, et j'avais la plus grande confiance dans la Ste. Vierge, la bonne Ste. Anne et St. Joseph. Je les appelai tous à mon secours en ce moment de détresse, et pres-

qu'instantanément je me sentis plus fort et plein d'espoir. Un morceau de bois vint à ma portée et, quoique petit, il suffit néanmoins à me reposer un peu. Songez que j'avais des grosses bottes aux pieds et que je portais mon caban de toile cirée, lorsque le *Bahama* m'entraîna dans l'abîme avec lui. On ne pouvait être plus mal costumé pour nager.

Bientôt je crus distinguer un homme, à peu de distance, qui se tenait cramponné à une passerelle. En quelques brassées je fus auprès de lui. Je reconnus mon ami Bicker. Il me supplia de m'en aller, me disant que j'allais le faire noyer. "Noyer ! lui répondis-je ; eh ! nous le sommes tous noyés." Je me hissai à côté de lui, convaincu que cette passerelle flottante pouvait nous porter tous deux. A peine étais-je placé à côté de lui, qu'il disparut emporté par une lame rugissante qui s'abattit sur nous. Je l'appelai et il me répondit, mais sa voix venait déjà de si loin que je perdis tout espoir de le secourir.

Je demeurai quelque temps sur cette passerelle, inspectant toujours la mer, dans l'espérance de rencontrer une épave plus forte. Enfin, aux premières lueurs du jour, je distinguai ce morceau du gail-

lard d'avant qui fut mon dernier refuge, ma vraie planche de salut sur laquelle j'ai passé cent cinquante heures.

Dès que je me fus hissé dessus, je tombai épuisé, à bout de forces.

Quelques instants de repos suffirent pour me remettre.

En promenant mes regards autour de moi, j'aperçus une barque qui venait dans ma direction. Le cœur me battait à rompre ma poitrine. M'étant emparé de plusieurs planches et de deux portes, je les dressai de hauteur sur mon radeau, en guise de signal : j'y attachai mon caban, comme pavillon de détresse. Hélas ! peine inutile : la barque vira de bord sans m'avoir aperçu, et je retombai de mon long sur mon épave, accablé par cette déception plus encore que de lassitude.

Cependant, mon découragement ne fut pas de longue durée. Je me croyais le protégé du Ciel qui m'avait sauvé de trop de dangers durant cette terrible nuit, pour me laisser périr aussi misérablement.

M'étant relevé, je promenai de nouveau mes regards de tous côtés sans rien apercevoir que des débris flottants, quelques masses noires dont la

vue me faisait frémir, car je les prenais pour les corps de mes compagnons : au loin, la mer, toujours la mer, un peu apaisée, mais encore couverte d'écume.

Ayant hâte de fuir ces débris lugubres, je disposai les deux portes et les planches que j'avais ramassées, en forme de voile et je ne tardai pas à m'éloigner, grâce au vent qui soufflait encore assez fortement. Dans ma course, je passai auprès d'une masse noirâtre retenue à une pièce de bois. Je crus d'abord que c'était un cadavre, mais en l'examinant de plus près je distinguai un régime de bananes. J'abaissai mes voiles improvisées, et je m'en approchai d'assez près pour tenter de rompre le lien qui le rattachait à la pièce de bois, ce à quoi je ne pus parvenir. Un instant, je fus tenté de me jeter à la nage pour m'emparer de ces fruits qui m'eussent été d'un si grand secours, mais j'étais si faible que c'eût été braver la Providence que de m'éloigner de ma planche de salut.

N'ayant rien de quoi m'occuper et pour échapper à l'inquiétude qui me tourmentait, je résolus de faire l'analyse de ma position et l'inventaire de ma fortune.

Quel changement, depuis la veille, dans ma destinée !

Hier, j'étais sur un solide navire entouré de compagnons bruyants et pleins de vie : aujourd'hui, perdu sur le dernier débris de ce navire, et seul dans l'immense solitude de l'Océan, je n'entends que le bruit des lames qui me rappellent les dernières plaintes de mes compagnons mourants. Hier, jeune et plein de vie, ambitieux d'honneurs et de plaisirs, je rêvais de devenir un jour capitaine, de faire fortune, de me créer une famille nouvelle, de me choisir un endroit au rivage pour y reposer mon cœur après les travaux de la mer : aujourd'hui, la mort me guette de tous côtés : mes jours sont comptés, la mer s'ouvre pour me livrer une tombe. Il est vrai que je suis capitaine, mais qui m'envierait le navire que je commande ? Il est vrai que l'équipage est des plus soumis, mais hélas ! je n'ai pour le nourrir qu'un morceau de biscuit trempé d'eau salée, et pas une goutte d'eau pour apaiser sa soif croissante. Mon navire a des voiles, mais pas de gouvernail. Pour toute boussole, le timounier ne consulte que la miséricorde de Dieu.

Elle a été grande pour moi cette miséricorde, puisque de trente hommes que nous étions à bord, seul j'ai échappé au désastre. J'attribue cette faveur à mes prières, à la foi que j'ai toujours conservée au milieu des impies et des blasphémateurs

de la Divinité. Oh ! je n'oublierai jamais le spectacle de plusieurs de mes compagnons, qui criaient au Ciel pitié et miséricorde, qui invoquaient le secours de Dieu, dont ils niaient l'existence, peu d'heures auparavant. Je crois les entendre encore : *"My God ! my God ! have mercy on us."* Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous !

Mon radeau était formé d'un morceau du pont de gaillard renversé le dessus dessous, de manière que les barres de traverse me permirent d'y installer un faux pont formé des deux portes et des planches dont j'ai déjà parlé. En temps calme, je pouvais m'étendre sur ce faux pont, sans que l'eau put m'y atteindre.

Pour vêtements, j'avais ma blouse et mon bonnet de marin, un pantalon de laine, de fortes bottes et mon caban de toile cirée.

Quant aux provisions, elles étaient bien minces, ne consistant qu'en deux biscuits ramassés au milieu des débris du vaisseau. Encore, lorsque tourmenté par la faim, sur les quatre heures de l'après-midi du premier jour, je voulus recourir à la soute aux provisions je n'y trouvai plus qu'un seul biscuit à moitié réduit en pâte par l'eau salée. Un chien n'aurait pas voulu en manger, mais à ce

moment, je remerciai le Ciel de m'avoir réservé cette ressource.

Ayant abaissé ma voile, je la disposai en faux pont sur lequel je m'étendis pour regarder coucher le soleil, seul point dans tout l'univers qui permit à mon regard d'échapper à la désolante monotonie du spectacle du Ciel et de la mer confondus à l'horizon en une teinte uniforme.

A l'approche de la nuit, le vent fraîchit ; le froid me saisit et je passai la nuit à trembler de tous mes membres. Vers onze heures, la lune s'étant levée, je la saluai comme une compagne amie qui venait me rendre visite et me plaindre dans mon malheur. Avec elle, il me semblait être moins seul. N'était-ce pas la même lune que mes parents et mes amis voyaient de chez nous ?

Au matin du second jour, le soleil tarda longtemps à se montrer. Le vent fraîchissait toujours, la mer couvrait mon radeau à chaque instant. Je me tenais debout, pour me garantir le corps de ses atteintes et aussi pour guetter les voiles qui pourraient arriver dans mes eaux.

Sur le midi, au moment où le soleil perçait enfin son épais rideau de nuages et venait me réchauffer, j'aperçus une voile qui paraissait venir sur moi.

Avec mon couteau, je fendis une de mes planches. J'en détachai deux éclats qui, liés bout, à bout, au moyen d'une de mes bretelles, me tinrent lieu de perche ; mon caban hissé au bout me servit de pavillon.

J'élevai cette perche dans mes mains aussi haut que je le pus : je l'agitai en tous sens en poussant des cris rauques qui me déchiraient la gorge. Je savais fort bien qu'on ne pouvait m'entendre à la distance qui nous séparait ; mais l'âme a besoin d'exprimer ses sentiments comme ses mouvements par la voix, à laquelle elle donne la note plaintive ou gaie, triste ou enjouée, suivant les circonstances. J'avais la vue fatiguée, brûlée par le salin, et cependant elle semblait acquérir une force nouvelle, en fixant ce vaisseau dont la proue restait pointée sur moi. Plus il avançait, plus je le trouvais beau. Sous les rayons du soleil couchant ses voiles me semblaient de pourpre et sa carène d'or. Il avance, il avance ; comme il est fier et brave ! N'est-ce pas mon bon ange qui me l'amène avec une amarre de fleurs ! Involontairement, je laisse tomber mon pavillon de détresse pour tendre les bras à mes sauveurs. Mon cœur nage dans la joie : je souris de mes lèvres gercées d'où le sang

coule, je prie, je crie, je pleure, je regarde le Ciel sans cesser de voir la voile bénie, je suis au comble du bonheur.

Arrivez ! arrivez ! que je vous embrasse tous ; et reprenant mon pavillon que je tiens de mes mains tremblantes, je me mets à genoux.

Cinq minutes, dix minutes s'écoulent, un siècle dans ma vie et la voile grandit sensiblement. Encore un quart d'heure de cette course et je suis sauvé.

A ce moment, suffoqué par l'émotion, je tombai sans connaissance sur mes portes. Lorsque je revins à moi, le navire avait disparu et n'eût-ce été mon pavillon de détresse que je tenais encore de mes mains crispées, j'aurais cru avoir été le jouet d'un rêve,

Grelottant de froid, je rendis mon paletot à son rôle ordinaire. Je saluai le soleil couchant d'une larme, je lui dis adieu comme à un ami qui s'en va et qu'on ne compte plus revoir.

La nuit m'enveloppe de ses voiles qui portent le frisson dans leurs plis, la mer me berce en chantant ses plaintes qui m'ont si souvent endormi : mais je ne suis sensible qu'à la douleur, à la souffrance. Mon estomac est tirailé par la faim, mon

cerveau fume attisé par des visions étranges : mes yeux fatigués se ferment malgré moi : le salin a fait de ma chevelure une masse compacte : mon corps endolori peut à peine se mouvoir dans mes vêtements roidis comme une armure ; je me laisse cheoir sur mes portes, masse inerte, où l'âme n'a de valeur que par sa résignation à la volonté de Dieu.

Je ne sortis de cet engourdissement que vers midi, le lendemain, au moment où le soleil ouvrant une fenêtre dans l'épaisseur des nuages vint me regarder et me réchauffer. Sous l'action de cette chaleur, je sentis plus vivement l'aiguillon de la faim et de la soif qui me tourmentait depuis trois jours. Néanmoins, en dépit de ces tortures, je m'endormis d'un sommeil profond, d'où je fus bientôt tiré par les vagues roulant sur moi, qui menaçaient de m'emporter.

La nuit vint, la quatrième nuit de mon martyre ; je ne vis pas, à mon grand regret, se coucher le soleil, mon bienfaisant, mon seul ami ici bas. De sombres nuages m'en dérobaient la vue.

Je passai cette nuit comme la dernière, tremblant de froid, lorsque ma bouche brûlait comme une fournaise. Moi, si pauvre, il me vint au cœur

la prière du mauvais riche au Dieu de Lazare :
"Faites qu'il tombe une goutte d'eau sur ma langue
desséchée."

Le vent soufflait très fort : la mer était en feu.
En revanche, la lune se montrait de temps à autre
à travers les nuages en lambeaux, courant à ma
rencontre comme à la poursuite d'une proie.

Sur le matin, le vent ayant baissé, la mer se
calmant, je me laissai aller au sommeil, le seul
agent réparateur des forces qui me restaient.

Lorsque je m'éveillai, le soleil déjà haut sur
l'horizon annonçait une belle journée. Je me
dressai sur mes pieds pour jeter un regard autour
de moi, dans l'espérance de découvrir quelque
vaisseau. Je n'aperçus rien. L'atmosphère tiédissait
sensiblement et me portait au sommeil, auquel je
cédai volontiers.

Vers une heure de l'après-midi, le vent ayant
complètement cessé, les vagues s'allongeant en
pente douce, le soleil bien allumé, j'en profitai
pour me déshabiller, ôter mes bottes et prendre un
bain de chaude atmosphère, dont je ressentis un
grand soulagement. Cependant, la soif et la faim
continuaient de me faire souffrir d'une manière
horrible : mais, ô Providence ! voici qu'une grosse

tortue de mer vient longer mon radeau. Je la touche de la main, et elle n'en est pas effrayée. Trop faible pour la soulever, je glisse sous elle une de mes portes pour lui faire une passerelle : elle s'allonge dessus, fait de son mieux pour avancer, sans pouvoir y parvenir. Elle tourne et retourne autour du radeau cherchant à y prendre place. Cette place qu'elle cherchait, je la lui aurais donné, non seulement sur mon radeau mais encore dans mon estomac. J'avais soif de son sang, j'enrageais de la faim de sa chair. Hélas ! la force me manquait pour saisir ce repas succulent que le Ciel m'envoyait.

Comme la pauvre bête s'éloignait, ignorant le danger auquel elle venait d'échapper, je me vis tout-à-coup entouré d'une troupe de requins de toute grosseur, qui s'ébattaient autour de mon radeau, plongeant et replongeant, battant la mer de leur queue, dont un seul coup eût pu mettre mon épave en pièces, se roulant sur le dos, et montrant leurs gueules armées de dents en scies tranchantes. A cette vue, je me retirai au milieu du radeau, me ramassant sur moi-même, essayant de m'effacer devant la voracité de ces monstres. Je n'avais jamais été si petit.

Me sentant faiblir de plus en plus, et sachant

que chaque heure qui s'écoule compte pour moi comme une année dans la vie ordinaire, je ne songe plus qu'à la mort.

Je m'adresse au Ciel, à genoux : " Mon Dieu, " pardonnez-moi les fautes de ma vie : Anges et " Saints que j'ai invoqués, venez à mon aide en ce " moment suprême. Ayez pitié de ma misère. " Ne souffrez pas que je meure de faim et de soif, " sans les secours de ma religion.

" Mais s'il me faut périr ainsi, vous, mon Dieu " qui connaissez mes erreurs, oubliez les devant " mon repentir, et ne me jugez pas avec trop de " rigueur : acceptez mes souffrances et ma résigna- " tion, en expiation de mes péchés."

Je fus distrait de ma prière par la vision d'une voile qui me paraissait venir vers moi ? Le Ciel m'aurait-il exaucé ?

Vaine espérance ! la voile s'éloigna et ne tarda pas à disparaître.

Mes yeux se portèrent alors sur mon couteau de matelot, dont la lame bien aiguisée me fascinait. Le diable me soufflait à l'oreille. " Un seul coup, un seul ! et tous tes maux sont finis " mais j'appelai la Ste. Vierge et la bonne Ste. Anne à mon secours,

et la sinistre vision du suicide se dissipa comme par enchantement.

Le soleil se coucha dans des nuages de pourpre et d'or. Je crus le voir vraiment pour la dernière fois. La nuit fut également belle, mais une nuit sombre remplie d'horreurs pesait sur mon âme. Je tombais d'épuisement : je ne sommeillais que par instants et je croyais avoir dormi des heures. La pensée de la mort m'absorbait tout entier et me poursuivait jusque dans mes rêves.

“ Je vais mourir, me disais-je, à la fleur de l'âge, sans avoir joui de la vie, sans avoir satisfait mon ambition, sans révéler mon cœur : et pourtant j'ai du courage, le travail est ma vie et je suis fait pour aimer.

“ Je n'aurai pas même de tombe sur la terre, où ma mère, mes parents et mes amis pourront attacher mon souvenir. La mer que j'ai trop aimée va m'engloutir à jamais.

“ O Dieu ! pardonnez-moi ; ne souffrez pas que le désespoir rentre dans mon cœur.”

Le jour apparaît morne et terne. Dépais nuages chassent dans le ciel et promettent un orage prochain. Si j'avais un peu d'eau de pluie pour me désaltérer, il me semble que je retrouverais de

nouvelles forces pour résister à toutes mes souffrances.

Le délire s'empare de moi, pour la première fois. Les idées ne peuvent plus se fixer dans mon cerveau vide et fiévreux.

J'entendais l'équipage qui travaillait sous mon épave, comme ils faisaient à bord du navire. Leurs lourds marteaux frappant le fer produisaient un bruit assourdissant qui me causait mal à la tête : Ils m'appelaient, riaient, causaient entre eux : les cuisiniers dans la cambuse agitaient leurs marmites, brassaient les assiettes avec fracas. Je les suppliais de me donner à boire et à manger, mais le Second me dit que j'eusse à rester là jusqu'à six heures et qu'alors on me releverait de faction.

J'aurais voulu dormir et je ne le pouvais.

Vrai supplice de Tantale ! je les voyais manger des oranges, ce fruit savoureux et rafraîchissant qui m'eût fait tant de bien : je ne pouvais même atteindre les écorces qu'ils jetaient autour de moi.

Un vent frais me soufflant au visage fit dissiper ces illusions et rappela mes esprits. Il me semblait que mon épave était emportée dans une course de dix milles à l'heure. Le tonnerre

gronde, une tempête se forme dans l'air. Je l'appelle de tous mes vœux, car elle m'apporte la pluie qui va me désaltérer. J'entrai ainsi dans ma sixième nuit d'épreuves, au milieu des tonnerres et des éclairs. Le vent soulevait la mer en montagnes sombres, dont l'écume sur les crêtes s'embrasait comme le cratère d'un volcan. Un grand navire passa sous le vent, sans que je pusse lui faire de signaux, tant la mer houleuse ballotait mon radeau.

Epuisé, transi de froid, perdu d'espoir, je crus voir dans le majestueux déploiement de la tempête, l'appareil de la mort qui venait enfin saisir sa victime. J'étais résigné à mon sort, lorsqu'une pluie bienfaisante commença à tomber. J'ouvris la bouche pour en recueillir les premières gouttes. Quel champagne, quel nectar ont jamais valu ce délicieux breuvage ? J'étends au large mon caban de toile cirée où l'eau de pluie vient s'amasser. Je bois à longs traits, à cette coupe de délices. Un orage m'avait perdu, un orage venait de me sauver.

Rafraîchi et soulagé, je m'étendis sur mon radeau, et je dormis jusqu'au matin, bercé par la mer houleuse.

La soif m'avait repris plus ardente que la veille. Mes membres roidis refusaient de me porter, lorsque je voulus me mettre debout pour jeter un coup d'œil sur la mer.

Est-ce encore une illusion ? Je me frotte les yeux de mes deux mains pour mieux m'assurer que je vois bien. Oui, c'est une voile qui vient droit à moi, mais le sommeil m'accable et je me couche sur mes portes. A mon réveil, la même voile étant restée en vue, plus rapprochée, même à une distance d'environ deux milles, je trouvai encore assez de forces pour faire mes signaux ordinaires. Ils furent aperçus et vingt minutes après une chaloupe venait me recueillir.

Dieu, Vierge Marie, bonne Ste. Anne et St. Joseph, soyez-en à jamais bénis.

LE SAUVETAGE

Je n'avais pas eu la force de quitter le radeau seul. Les hommes de la chaloupe envoyés pour me recueillir durent m'enlever de mon épave pour me déposer dans leur embarcation. Ma langue desséchée ne me permettait pas de proférer une parole pour les remercier, mes lèvres gercées se refusaient au sourire; mes yeux brulés n'avaient plus même une larme de reconnaissance à leur donner.

Cependant, en abordant le navire, je fis un grand effort et je pus gravir l'échelle sans assistance. Le capitaine me tendit la main au dernier échelon. En mettant le pied sur le pont j'avisai un seau plein d'eau dans lequel je me précipitai tête baissée. J'avais la langue et le gosier tellement enflés que je ne pus avaler que quelques gouttes du liquide bienfaisant.

Des matelots me dépouillèrent de mes habits ou plutôt ils mirent en lambeaux la carapace dont j'étais couvert, pour me donner des vêtements frais. Après que j'eusse avalé péniblement quelques gorgées de café, ils me couchèrent dans un lit moë-

lieux où je pus reposer mes membres endoloris ; mais tourmenté que j'étais par la fièvre, je dormis d'un sommeil agité. Des visions effrayantes me venaient au cerveau. Je revoyais les scènes de mon naufrage dans toute leur horreur. Je m'éveillais en sursaut à la vue des fantômes de mes compagnons que la mort chassait comme un troupeau dans des champs de ténèbres : je croyais entendre leurs plaintes, leurs cris déchirants : ils m'appelaient vers eux, avec des gestes de désespoir.

Au bout de quelques heures de ce sommeil tourmenté, on m'apporta une grande jatte de café que je bus avec avidité. J'en éprouvai du soulagement et je dormis ensuite d'un sommeil plus calme.

Quand je m'éveillai pour la seconde fois, j'avais devant moi une femme qui me parut d'une beauté ravissante. Elle pouvait avoir de vingt à vingt deux ans. C'était la femme du capitaine, mon ange sauveur, celle à qui je devais la vie après Dieu, comme on me l'apprit plus tard. Elle me parla d'une voix si douce que je crus entendre une musique céleste. Elle était tout émue de sa bonne action. En me parlant, elle avait des larmes dans la voix et dans les yeux ; je ne l'ai revue qu'une fois depuis, mais dussè-je vivre cent ans, jamais son image ne s'effacera de mon cœur.

Me voyant incapable de lui répondre, elle me fit apporter du *lime juice*. A peine en avais-je avalé deux ou trois gorgées, que je sentis ma langue se délier et je pus articuler quelques paroles de remerciement et de reconnaissance. Dès que j'eus repris l'entière possession de mes esprits, mon premier mouvement fut de me jeter à genoux et de remercier Dieu de m'avoir sauvé d'une mort horrible ; ma seconde pensée fut pour ma mère, mes parents, mes amis, ma belle paroisse de Montmagny, puis je m'informai du nom du navire qui m'avait recueilli et des circonstances de mon sauvetage.

J'apprends que je suis à bord du *Pearl*, brick goëlette américain de deux cents tonneaux revenant de la Trinidad avec un demi chargement de sucre, en destination de Brooklyn.

Le capitaine *Brightman*, porte bien son nom. C'est un galant homme avant tout. De haute taille, large aux épaules, la tête un peu penchée, moustache grise en brosse, l'œil doux, la voix lente, âgé de cinquante quatre à cinquante six ans, il est le père de son équipage plutôt qu'il n'en est le commandant.

La femme du capitaine, se trouvant sur le pont, vers neuf heures de la matinée du 17 février

avait aperçu, la première, mes signaux de détresse. — Le timonier averti par elle en informa le capitaine qui ordonna de suite de mettre une chaloupe à la mer — Ce fut le second, un jeune Danois de vingt-cinq ans, un bon cœur s'il en fut jamais, qui vint m'enlever de mon épave à laquelle je n'ai pu adresser un regard d'adieu, tant j'étais affaibli par les efforts que j'avais faits pour agiter mes signaux. Nous étions par 32° de latitude et 73° de longitude ouest.

Le 20 février, me trouvant assez bien remis pour me rendre compte de ma situation, j'en profitai pour écrire à mes parents la lettre suivante que je mis à la poste en débarquant à Brooklynn.

EN MER, 20 FÉVRIER 1882.

A monsieur C. Mathurin,

Montmagny.

Chers parents,

C'est dans la plus grande détresse, après avoir échappé à la mort, que je vous écris ces quelques mots. J'ai été à deux doigts de ma perte, car des trente hommes d'équipage du *Bahama*, je suis le

seul survivant.* Notre vaisseau a sombré en revenant de New-York, et je suis parvenu à me hisser sur un morceau du pont du gaillard d'avant, sur lequel je me suis tenu pendant sept jours. Pendant tout ce temps, je n'ai rien mangé qu'un reste du biscuit trempé d'eau salée. Un brick Américain le "*Pearl*" m'a recueilli sur sa route, au moment où épuisé de forces je m'étais laissé tomber sur mon épave, pour y mourir.

Pendant sept jours et sept nuits, j'ai enduré les souffrances les plus atroces qu'on puisse imaginer par la faim, la soif, et surtout la crainte de la mort sans l'assistance d'un prêtre : J'ai vu mes semblables engloutis autour de moi, les uns jurant, les autres pleurant. A chaque instant, je m'attendais à partager leur sort, — mais un pressentiment m'a empêché d'embarquer dans les chaloupes.

Deux chaloupes sur quatre que nous avions à bord, avaient été emportées, durant la nuit, par des coups de mer, les pavois du navire avaient été mis en pièces.

Sur le matin, le capitaine donne ordre de mettre les deux dernières chaloupes à la mer : mais l'une d'elles avait chaviré et s'était brisée sur les flancs

* N. Mathurin apprit plus tard, à New-York, que plusieurs de ses compagnons avaient été sauvés.

du vaisseau — Néanmoins, le capitaine persista à s'y embarquer avec une douzaine d'hommes, mais la mer les engloutit sous mes yeux à quelques encâblures du vapeur.

Il ne restait plus qu'une chaloupe et nous étions dix-huit ou dix-neuf survivants — à bord du navire, y compris les deux que j'avais réussi à retirer de la mer — et qui gisaient épuisés et presque inanimés sur le pont.

Croyant que la chaloupe ne pouvait nous porter tous, je refusai d'y monter — et la laissai s'éloigner. Je pus l'apercevoir à deux ou trois reprises sur la crête des vagues, puis je la perdis de vue. Il est vrai qu'il faisait encore nuit et que j'étais occupé à briser les portes de la cambuse, dans l'espoir de m'en faire un radeau de sauvetage.

A peine étions nous occupés, moi et deux compagnons, depuis dix minutes que je sentis le derrière du navire s'enfoncer. Je courus alors vers l'avant où pendant que j'essayais de décrocher une échelle pour me jeter dessus à la mer, un bruit épouvantable se fit entendre — et le navire coula à pic, le devant en l'air. J'attribuai ce bruit à l'explosion des chaudières. Je suivis le vaisseau dans son plongeon, mais après quelques instants qui me parurent bien longs, je revins à la surface —

et je cherchai des yeux quelque débris qui put me soulager ou me porter. Au bout de peu d'instants, après avoir invoqué la bonne Ste. Anne et Jésus, Marie, Joseph, j'aperçus un petit morceau de bois que j'atteignis en quelques brassées, mais il était trop petit pour me porter. Aux premières lueurs du jour, j'aperçus des débris épars de tous côtés et sur l'un d'eux, d'assez grande dimension, je reconnus un de mes compagnons qui se lamentait à faire pitié. Je me dirigeai vers lui et m'accrochai à son épave. Il me dit, tout larmoyant : "Tu me fais noyer." Je lui répondis "que nous étions noyés tous les deux et tout ce que nous en étions." Là dessus, je pris place avec lui sur l'épave, mais une forte lame l'emporta au loin et je le perdus de vue, restant seul sur cette frêle planche — qui ne pouvait suffire à me sauver mais qui pouvait me permettre d'atteindre quelque plus gros débris, où je pourrais m'installer avec quelque chance de salut. C'est de fait ce qui arriva. Je ne tardai pas à atteindre un morceau du pont du gaillard d'avant sur lequel j'ai passé sept jours et sept nuits.

A bout de forces, je me repose sur ce quartier de pont, pendant un certain temps, mais je ne puis dormir.

J'ai aperçu des bâtiments presque tous les jours, mais ils étaient trop loin pour me distinguer ou entendre mes cris de détresse.

Au bout de sept jours, un vaisseau américain m'a enfin recueilli, au moment où renonçant à tout espoir je n'attendais plus que la mort. J'ai été à bord de ce vaisseau sauveur, l'objet des soins les plus généreux, les plus empressés. Je n'oublierai jamais les larmes qui coulaient des yeux du capitaine, en présence de ma misère. Le salin, le froid et le soleil m'avaient noirci la face, et j'étais si faible que je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes.

Le papier me manque, de même que la souplesse des doigts pour vous en écrire plus long.

.

J'espère être au milieu de vous dans quelques jours, et nous remercierons ensemble, Dieu, la bonne Ste. Vierge et la bonne Sainte-Anne, de m'avoir retiré si visiblement des bras de la mort.

Croyez-moi votre fils affectionné.

NAPOLÉON MATHURIN.

VII .

RETOUR AU PAYS.

Nonobstant les bons traitements dont j'étais l'objet, les deux derniers jours du voyage me parurent bien longs ; et dès que j'entendis carguer les voiles, au matin du 23 février, en accostant la jetée de Brooklynn je me précipitai a bas de mon lit : je m'habillai en un tour de main, et je sautai le premier sur les quais. J'aurais volontiers baisé la terre que pendant ma si longue agonie, je n'avais plus espéré revoir, et que je foulais en ce moment d'un pied ferme : — mais déjà j'étais entouré d'une foule curieuse, qui me pressait de questions et m'observait avec un intérêt marqué. Les uns me tendaient les bras, *la main*, d'autres m'adressaient la parole, avec des larmes dans les yeux. Je fus sensible surtout à la sympathie des femmes qui me regardaient en souriant et se disant entre elles

"*he is a lucky man.*" Les rédacteurs de journaux ne s'ardèrent pas à m'assaillir. Oh ! la vilaine engeance ! Je leur pardonne toutefois leurs obsessions, parceque c'est d'eux que j'appris le sauvetage de mes compagnons de la chaloupe commandée par le Premier Maître (1). Je rencontrai plusieurs d'entre eux sur les quais de New-York où je me rendis le même jour. Le premier maître vint à moi et me dit. "*Pol, where do you come from ?*" Je ne pus lui répondre. Les larmes me suffoquaient. D'où je venais ? Dieu seul pouvait le dire. Pour moi, il me semblait revenir des profondeurs de l'abîme, des portes même de l'éternité. J'étais tenté de me prendre pour un revenant. Je devais en avoir un peu l'air aussi, car j'entendais chuchoter autour de moi : "Il doit avoir beaucoup souffert : voyez-donc comme sa figure est émaciée !"

Sans répondre aux questions multipliées que l'on m'adressait de toutes parts, je me hâtai vers le bureau du télégraphe pour annoncer à mes parents que j'étais sain et sauf.

(1) La seconde chaloupe sous les ordres du 2ème officier, Ross, et montée par 13 hommes fut recueillie le jour même du naufrage par le brick *Glenmoray* qui les transporta à New-York où Mathurin les retrouva. Parmi eux se trouvaient huit Canadiens. Alfred Deprez 2ème ingénieur, S. Samson, 3ème ingénieur, Geo. Thibault Premier Maître d'hôtel, W. Molloy, matelot, E. Frank, chauffeur, D. Tremblay, 1er cuisinier, Edmond Lavoie, servant de table et Hubert Tremble, matelot.

Le lendemain, 24, je fus appelé devant le Consul Anglais qui me fit subir un minutieux interrogatoire, qui dura plusieurs jours.

L'hôtel où je me retirais était constamment rempli de visiteurs et de curieux. Si je marchais dans les rues, la foule continuait de m'accompagner ; on me montrait du doigt de tous côtés. Je n'avais pas à rougir de cette notoriété, bien au contraire, mais à la fin, j'en devins réellement ahuri, et je fus doublement heureux, le jour où je quittai New-York, pour revenir au Canada. Heureux de revoir mon pays, ma famille, mes amis, et de me débarrasser en même temps d'une popularité que je tenais du malheur.

Le 1er mars, j'étais à Québec, dans les bras de mon frère aîné, qui ne put retenir ses larmes à mon aspect.

“Voilà un voyage me dit-il, dont tu te rappelleras longtemps, n'est-ce pas ?” —Allons ! lui répondis-je, oublions nos malheurs passés pour être tout entiers au plaisir de se revoir.

Des visiteurs ne tardèrent pas à affluer, mais je leur échappai pour me rendre à l'église de la Basse-Ville, remercier Dieu de la protection qu'il m'avait accordée.

De là, j'allai présenter mes respects à MM. Audet et Robitaille, deux amis, deux protecteurs, — et le soir venu, je pus jouir enfin d'un repos salubre, sous le ciel de la patrie et sous le toit d'un frère généreux et bien aimé.

J'aurais désiré descendre au plus vite à Montmagny, mais je fus retenu comme témoin à l'enquête sur les causes de la perte du *Bahama*, enquête ordonnée par le Consul Anglais des Etats-Unis, et présidée, ici, par M. Grégory, du Département de la Marine et des Pêcheries.

L'enquête terminée, je descendis à Montmagny, où je fus reçu avec amour par mes parents, avec une franche sympathie par mes amis et co-paroissiens que mon malheur avait touchés.

Le lendemain de mon arrivée, je me rendis chez notre bon curé, le Rév. M. Rousseau, qui m'accueillit avec bonté. Il voulut bien annoncer au prône, une grande messe en l'honneur de la Ste Vierge, que j'avais promise étant sur mon radeau, entre la vie et la mort. Une grande partie de la paroisse assistait le lendemain à cette messe. Tout en remerciant Dieu de m'avoir préservé de la mort, je n'oubliai pas d'implorer miséricorde pour ceux de mes compagnons que sa justice avait frappés.

En outre de cette messe, j'avais fait vœu d'aller à Ste Anne de Beaupré, à pied, vœu que j'accomplis dès le lendemain. Je me rendis à Ste Anne à pied, en deux jours et demi (distance d'environ vingt lieues). Au retour, je fis chanter une grande messe à l'église de la Basse-Ville, à Québec, en l'honneur de Notre-Dame-des-Victoires en qui les marins ont grande confiance.

Revenu chez mes parents, j'eus de fréquentes occasions de parler de mon naufrage et de ses péripéties. Plusieurs amis m'ayant engagé à le résumer par notes et le faire publier, j'ai cédé à leurs désirs, en livrant ce récit à mes compatriotes.

Puisse-t-il leur être agréable et surtout leur inspirer l'amour de Dieu, et la vénération des saints qui m'ont si visiblement protégé.

Par reconnaissance pour cette protection, nous avons résolu, mes frères et moi d'offrir un tableau commémoratif à l'autel de Marie, dans l'église de Montmagny. En même temps, nous nous engageons à faire chanter, tous les ans, une messe d'actions de grâces pour la faveur insigne dont j'ai été l'objet.

Au printemps de 1882, étant parfaitement rétabli, je fus engagé comme Second Maître à bord

du *S.S. Miramichi*, appartenant à la compagnie, propriétaire du *Bahama*.

Chaque fois que je suis de quart, la nuit, et qu'un grain menace, je revois toute la scène terrible de mon naufrage, et je dis un *pater* et un *ave* pour le repos des âmes de mes compagnons que la mer a engloutis. Puisse Dieu dans sa miséricorde avoir pitié de leurs âmes.

Voilà le récit du matelot, dans sa charmante simplicité. On pourrait en faire un drame, mais ainsi qu'il est, il intéresse d'avantage par l'accent de la vérité, qui y règne d'un bout à l'autre. Il raconte ce qu'il a senti et éprouvé; il copie des choses gravées par Dieu lui-même, dans son cœur et dans son âme. On ne saurait être plus écrivain, parcequ'on ne saurait avoir plus de sincérité. Il a donné sa note sans fausser, sa note pleine, juste, quoiqu'improvisée, dans le concert littéraire du pays. Il est vrai, il est nature, il est lui-même; (*rara avis!*) dès lors, il mérite d'être applaudi.

Mathurin est aujourd'hui chef d'équipe, quelque part, sur le chemin de fer du Pacifique Canadien. Il a quitté la drisse et la roue pour la pelle et la grue. La Prairie ressemble à une mer figée ; ses ondulations sont des vagues, qui vont battre le pied des Montagnes Rocheuses.

Aux dernières nouvelles que ses parents ont eues de lui, il se disait content de son sort. Et les parents en sont heureux, croyant qu'on est moins exposé à perte de vie, sur terre que sur mer. Erreur d'imagination, que la raison excuse, mais que le bon sens doit corriger. Pour un corps d'homme que prend la mer il en est au moins mille que la terre enfouit. La terre s'engraisse et se remonte de cadavres humains et d'animaux, pendant que la mer les avale sans qu'il y paraisse. La terre conserve, la mer absorbe. La terre écrit, la mer efface ; la terre est un appui, la mer est un manquement ; on s'élève de la terre, on s'enfonce dans la mer. La mer est plus grande que la terre, mais sur un milliard d'êtres humains, il n'en est pas un million qui vivent en mer. L'homme n'est pas fait pour vivre en mer. Le berceau, le lit, la tombe, ces trois assiettes de la vie humaine ne sont à l'aise que sur la terre.

L'année dernière, vers l'automne, un frère de

Mathurin, plus jeune que lui, est mort dans les parages où *le Bahama* a sombré, et son corps a été jeté à la mer. Evidemment cette famille devait une victime au Gouffre amer. Puisse-t-il désormais être apaisé.

La mère pleure son fils englouti dans la tombe immense, qui s'appelle l'Océan. C'est à ses pieds que nous déposons ce récit, croyant soulager la douleur bien légitime qu'elle ressent de la perte de l'un de ses fils, en faisant valoir le fils survivant, qui fait honneur au nom de Mathurin et même au nom canadien.

FIN.

NOS HOMMES FORTS

" Que ne publiez-vous en brochure, vos articles sur " *les tours de force* " qui ont paru dans *L'Opinion Publique*, de 1875 ?

Cette question m'a été posée bien des fois, par des lecteurs bienveillants de *L'Opinion Publique*, le seul journal illustré de quelque valeur que nous ayions encore eu, et qu'on a laissé mourir d'inanition. DeCelles l'a recueilli mourant, et lui a prodigué tous les soins que requièrait son triste état. Hélas ! il était prédestiné à une fin prochaine. Mieux qu'aucune autre, la plume de DeCelles, si

vigoureuse, en même temps qu'élégante, aurait pu le galvaniser ; mais il fallait autre chose que le talent pour ranimer ce cadavre, et cette autre chose lui avait manqué, depuis longtemps, et lui manquait encore, l'argent. *L'Opinion Publique* est morte de faim.

Voyant mon indifférence, plusieurs journaux français du Canada et des Etats-Unis, ont reproduit, à titre de nouveauté, ces articles pourtant déjà vieux, sans les modifier, sans en changer une seule ligne, pas même une seule date. Les anachronismes y fourmillent, et cela m'indigne. Ce que j'ai négligé de faire par complaisance, je le fais ici comme correctif, pour replacer les faits à leurs dates et dans leur milieu réel. Lorsqu'il y a dix ans, j'écrivais : " Hier " en parlant de la veille j'avais raison ; mais les journaux qui m'empruntent les mêmes pages aujourd'hui, sans explications, les mettant à mon crédit, ont nécessairement tort. Dix années sont un intervalle respectable, entre hier et aujourd'hui.

J'ai retranché nombre d'anecdotes qui m'ont paru des hors-d'œuvre : j'ai rétabli les dates, changé quelque peu la trame ; le style restera le même.

Il est bon que ces anecdotes, presque toutes empreintes d'amour national, se conservent parmi nous, qu'elles se fixent dans l'imagination de nos enfants. Elles sont à l'histoire ce que le dessert est au repas. Tout le monde les lit et y prend plaisir. La foule les aime, parce qu'elles viennent d'elle, parce qu'elle a connu, admiré, applaudi les vaillants, les intrépides, les généreux qui y ont attaché leurs noms. Dans son cabinet, l'homme de profession y trouve un agréable passe-temps, et parfois, des réminiscences qui lui chatouillent le cœur au bon endroit. Pour être savant, législateur, médecin, notaire, avocat, ingénieur, on ne cesse pas d'être homme et d'être canadien. Nulle gloire, nul mérite n'est à dédaigner. Souvent, les gloires populaires sont de meilleur aloi et mieux frappées que celles des grands hommes politiques, qu'une génération encense et que la suivante oublie.

Barthélémy St Hilaire, par son histoire anecdotique de Napoléon Ier a plus fait en France pour la dynastie du Grand Homme, que Thiers lui-même, qui pourtant s'est greffé, avec son " Histoire du Consulat et de l'Empire " sur l'arbre de la nationalité française.

Ne nous défendons pas d'aimer l'anecdote. Bien dite, elle est pleine d'agrément, de charme et sou-

vent elle renferme de salutaires leçons. En ce dernier cas, elle revêt les qualités de la parabole, dont l'Évangile même fait usage à propos.

Une histoire que vous savez, que vous avez racontée vingt fois, vous la lisez avec intérêt, du moment qu'elle est écrite et imprimée. Jamais vous ne vous douteriez, que vous en êtes vous-même l'auteur.

Il y a deux ans, M. Louis Létourneau, de Montmagny, me racontait une aventure de chasse fort émouvante, dont il avait été l'un des acteurs : il en parlait assez froidement. Je l'écrivis dans ma soirée, et le lendemain, je fus la lui lire. Croiriez-vous qu'il en pleurait à chaudes-larmes ?

J'ai les mains tendues à toutes les notes qu'on voudra me communiquer, les oreilles ouvertes à tous les récits qu'on pourra me faire : donnez-moi l'idée, l'image, j'y mettrai les couleurs. Nous aurons ainsi des tableaux qui réjouiront les yeux de nos enfants, et remplaceront, au profit de la morale et de notre foi, les mauvais livres pullulant dans nos librairies, et jusque sur nos voies publiques.

Ce premier volume n'est qu'un essai. S'il éussit, et que Dieu me prête vie, j'en ferai bien d'autres dans le même genre, avec le même esprit

national et catholique, et tous sous le même titre, "*Nos hommes forts.*"

L'Eglise, la Politique, la grande histoire, la colonisation, nos institutions, nos communautés, me fourniront des sources inépuisables. Pour le moment, je prélude par l'anecdote, la menue monnaie de l'histoire :

GRENACHE

Laroche a été longtemps le Samson de Paris. Il se plaçait sous un charriot dans lequel montaient vingt hommes des plus corpulents, et il les enlevait à des pans, il tournait et retournait ce poids énorme en divers sens. Aussi, Paris se vantait haut et fort des exploits de Laroche.

Mais Laroche vaut-il mieux que notre Grenache ?

J'ai vu Grenache, se promener à pas carré avec trois hommes suspendus aux longues tresses de sa chevelure, et s'en débarrasser, à volonté par une

légère secousse de tête. Ployer une barre de fer sur son bras, briser des cailloux à coups de poing était un jeu pour lui. Je l'ai vu, ce qui est plus fort, se renverser en arrière, de manière à ne toucher le sol que des pieds et des mains, le corps tendu comme l'arche d'un pont. On lui plaçait sur le ventre, une forte enclume, sur laquelle deux hommes, armés de lourds marteaux, frappaient à coups redoublés. Et Grenache ne bronchait pas. Il faisait aussi le même tour que Laroche, à cette différence près, que n'ayant pas de charriot, il se servait de madriers pour plateforme.

Il faut dire que Grenache, il y a 25 ans, n'était pas un petit enfant. L'imagination populaire en a fait un géant. Que ne raconte-t-on pas à son sujet ?

Un jour (dit-on) que Grenache labourait tranquillement son champ, à Sainte-Hélène, dans le comté de Bagot, il vit venir à lui un homme de haute taille, à l'air fier et hardi, comme Diavolo.

— Bonjour, monsieur !

— Bonjour, monsieur !

— Connaissez-vous un nommé Grenache ?

— Un peu, répondit Grenache, en arrêtant ses chevaux et en attachant aux manchons de sa char-

rue, les guides qu'il avait passées autour du cou. Que lui voulez-vous, mon ami ?

— J'ai entendu parler de sa force et je voudrais le tâter un peu.

— Et quel est votre nom, s'il vous plait ?

— Mon nom, oh ! je n'en ai pas honte, vous avez du entendre parler plus d'une fois de l'*Oiseau-Rouge* ; c'est moi qui suis l'*Oiseau-Rouge*, à preuve que j'en porte la plume à mon chapeau, comme vous voyez.

— Vous êtes un grand *batailleur*, je suppose ?

— Comme vous dites, monsieur. Depuis dix ans que je vais dans les chantiers, je n'ai pas encore rencontré mon maître.

— Mais Grenache n'est pas un *batailleur*, lui : il est aussi paisible, aussi doux qu'un agneau.

— Ta ! ta ! je saurai bien trouver son côté sensible ; vous n'avez qu'à me conduire chez lui ou m'indiquer sa demeure, et vous verrez qu'il n'entendra pas chanter l'*Oiseau-Rouge*, sans faire entendre son ramage, à son tour.

Grenache tenait, en ce moment, sa main droite sur un des manchons de sa charrue.

S'il faut vous conduire, dit-il, vous pouvez vous adresser à d'autres qu'à moi, car je n'ai pas de temps à perdre ; mais, quant à vous indiquer sa maison, rien n'est plus facile : tenez ! voyez-vous cette petite maison blanche, derrière les arbres ? *c'est là qu'est sa demeure.*

Et Grenache, pour indiquer sa maison, avait levé, d'une main, sa charrue et la tenait ainsi, à bras tendu, dans la direction voulue.

L'Oiseau-Rouge n'en entendit pas davantage et s'éloigna à tire-d'ailes, en publiant partout qu'il avait vu le diable labourant un champ.

Elle est bonne celle-là, n'est-ce pas ? Et pourtant, il y en a bien d'autres sur le compte de ce brave Grenache, qui laissait dire et conter, sans quitter les manchons de sa charrue.

Vous me direz que mes lecteurs sont trop sérieux pour qu'on puisse se permettre de leur raconter de pareilles légendes ; et vous aurez peut-être raison. Mais voyez donc Alexandre Dumas, combien peu il se gêne de mettre sur le compte de son père, des aventures non moins extraordinaires, non moins incroyables. Voulez-vous en juger vous-mêmes ? Ouvrez ses *mémoires*.

“ Mon père, nous l'avons déjà dit (effectivement, sur ce sujet, il se répète souvent) à l'âge de vingt-quatre ans, était un des plus beaux jeunes hommes qu'on put voir. Il avait ce teint bruni, ces yeux marrons et veloutés, ce nez droit qui n'appartiennent qu'au mélange des races indienne et caucasique. Il avait les dents blanches, les lèvres sympathiques, le cou bien attaché sur de puissantes épaules, et malgré sa haute taille de cinq pieds 9 pouces, une main et un pied de femme... Au moment où il se maria, “ son mollet était juste de la grosseur de la taille de ma mère.” La liberté dans laquelle il avait vécu aux colonies avait développé son adresse et sa force d'une manière remarquable : c'était un véritable cavalier américain, un Gaücho. Le fusil ou le pistolet à la main, il accomplissait des merveilles dont Saint-Georges et Junot étaient jaloux. Quant à sa force musculaire, elle était devenue proverbiale dans l'armée. Plus d'une fois, il s'amusa, au manège, en passant sous quelque poutre, à prendre cette poutre entre ses bras et à *enlever son cheval entre ses jambes*. Je l'ai vu, et je me rappelle cela avec tous les étonnements de l'enfance, porter deux hommes sur sa jambe pliée, et, avec ces deux hommes en croupe, traverser la

chambre à cloche-pied. Je l'ai vu, dans un mouvement de douleur, prendre un jonc de grosseur moyenne entre ses deux mains et le briser, en tournant une main, à droite et une main à gauche.

“ Le docteur Ferus, qui a servi sous mon père, m'a raconté souvent que, âgé de dix-huit ans à peu près, lui, M. Férus, fut expédié à l'armée des Alpes, comme aide-chirugien. Le soir de son arrivée, il regardait, au feu d'un bivouac, un soldat qui, entre plusieurs tours de force, s'amusait à introduire son doigt dans le canon d'un fusil de munition, et le soulevait, non pas à bras, mais à doigt tendu. Un homme, enveloppé d'un manteau, se mêla aux assistants et regarda comme les autres. Puis, souriant et jetant son manteau en arrière :

“ C'est bien cela, dit-il ; maintenant, apportez quatre fusils.”

“ On obéit ; car on avait reconnu le général en chef. Alors, il passa ses quatre doigts dans les quatre canons, et leva les quatre fusils avec la même facilité que le soldat en avait levé un seul.”

“ Tiens, dit-il, en les reposant lentement à terre, quand on se mêle de faire des tours de force, voilà comme on les fait.”

Ces légendes du cheval enlevé entre les jambes,

ces deux hommes à cheval sur le mollet, ces quatre fusils enlevés à doigts tendus, eurent quand elles parurent, un succès de rire pyramidal, au grand étonnement de leur inventeur, qui, lui, croyait toujours ce qu'il écrivait.

A propos du cheval enlevé, j'ai pourtant une histoire authentique qui ne s'en éloigne guère. On sait que les cuirassiers de la Garde sont tous des hommes de choix, des mieux bâtis de toute l'armée et même de tout le pays de France. Les chevaux qu'on leur fournit sont à l'équipolent dans leur espèce.

Or, le 2ème régiment des Cuirassiers de la Garde était caserné à Versailles, dans la caserne de Saint-Martin, ancien couvent, dont les escaliers sont très forts, très-larges, et de douce montée. Plusieurs cuirassiers causaient entre eux de jeux d'adresse, de tours de force. On vint à parler, et pour en rire bien entendu, du fameux enlèvement de cheval du général Dumas.

“ Un des cuirassiers, tout en riant comme les autres, se permit de dire : “ Vous riez bien, messieurs, mais la chose n'est pas aussi impossible que vous le paraissez croire. ”

— Allons donc ! auriez-vous, quelque part dans

la mémoire, le pendant de cette histoire ? Alors, vite ! contez-nous ça, que nous riions plus fort encore.

— Je n'ai pas d'histoire à vous conter, mais un pari à vous proposer.

— Un pari ? va pour un pari. Propose, expose.

— Eh bien ! Messieurs, pour un pari de . . . disons, de six bouteilles de Bordeaux, je me fais fort, de prendre mon cheval à l'écurie, et de le porter dans ma chambre, au premier étage, sur mes épaules, et de l'en descendre de la même façon.

Et les rires d'éclater plus fort.

— Etes-vous sérieux compagnon ? hasarda un des interlocuteurs.

Eh parbleu ! puisque le pari est ouvert.

Tenu ! Tenu ! s'écrièrent alors dix voix à la fois.

Et le cuirassier s'éloigna, gagnant vers l'écurie, eu leur disant. J'aurai mon tour tout à l'heure. Votre bordeaux me fera rire.

Le cheval—un cheval d'un poids de quinze cents livres, est amené au pied de l'escalier. Comme le cuirassier l'avait dit, il se place dessous, l'enlève et le porte dans sa chambre, au milieu d'applaudissements frénétiques.

Le tour n'était qu'à moitié fait. Il fallut descendre. Le cuirassier se colla de nouveau le dos au ventre de son cheval, puis descendit une, deux, trois marches : mais arrivé là, le cheval qui trouvait un point d'appui sous ses pattes de derrière, se cabra et se rabattit sur le pallier.

Des huées, des moqueries accueillirent ce mouvement de la bête. Evidemment, le pauvre cuirassier avait perdu son pari.

Lui, souriant à ses compagnons déjà triomphants, reprend le cheval à dos et descend les escaliers à reculons.

En remontant chez lui, il trouva ses six bouteilles de bordeaux dans sa chambre ; — mais ses compagnons s'étaient éclipsés.

“ Je vais bien rire, tout de même, se dit-il à part lui, puisque je ris le dernier. ”



Le professeur Day, de la Floride, rendrait cependant des points au cuirassier de la garde. En 1853, M. Day était engagé comme volontaire dans l'armée sécessionniste. Un journal du temps en parlait en ces termes :

“ M. Day jouit d'une taille de six pieds et demi anglais et ne pèse pas moins de trois cent dix livres ! C'est le plus bel homme de son régiment, — (nous le croirons sans peine,) et c'est aussi le plus fort de tout le pays. On l'a vu enlever, en se jouant, une balle de douze cents livres, sur ses épaules. Une autre fois, il a soulevé une barrique de whiskey jusqu'à la hauteur de ses lèvres et s'est mis à boire à même la bonde. ” On ne dit pas ce qui en est resté.

On cite encore de lui un exploit qui l'a fait condamner à cinq cents dollars d'amende, par la cour de Circuit de Landerdale. Voyant passer un de ses ennemis monté sur un jeune cheval, il saisit, dans une seule étreinte, l'homme et la bête, qu'il jeta, *sans souffler*, par-dessus une barrière.

Ajoutons — chose rare à mentionner, — que le Goliath Floridien est un savant, dans toute l'acception du mot, et que l'épithète de professeur, dont il fait précéder son nom, n'est pas un titre de convention. M. Day est un profond mathématicien et un linguiste encore plus distingué. Outre les langues mortes qu'il possède à fond, il parle couramment six langues vivantes.

En France, on pourrait en faire indistinctement

un membre de l'Académie ou un tambour-major de la Garde. Que la Floride soit fière de son *grand* homme !

Au mois de juin 1865, — mourait à Dighton, un individu, que sa force prodigieuse a fait passer, dans tout le Massachusetts, à l'état de héros légendaire. Porter un porc gras sous chaque bras ; briser une barre de fer entre ses doigts, aussi facilement qu'un tuyau de pipe ; prendre une barrique de cidre, à la force des poignets, et boire à la bonde, ces bagatelles n'étaient pour lui qu'un jeu, il ne s'en faisait pas gloire. Mais, on cite de lui des traits que la force humaine n'a jamais surpassés, on peut-être même égalés. En voici un exemple : Un charretier conduisait, aux environs du village, une tonne de charbon de terre : une roue se rompit dans le chemin ; le cheval s'abattit et se cassa la jambe ; le charretier courut aux habitations pour chercher de l'aide. Quand il revint, le cheval et la voiture avaient disparu. On les retrouva, à cent pas de là, dans la clairière d'un bois qui bordait la route. On cria au miracle ; puis, quand toute la population fut accourue, Briggs se montra et rit au nez des paysans.

Une autre fois, il se permit une mystification qui faillit lui coûter cher. Il y avait, dans une église voisine, une cloche magnifique, don d'une âme pieuse et qui pesait trois mille livres. Cette cloche tomba un jour du clocher, en effondrant les plafonds. On accourut, puis on remit au lendemain pour relever la cloche, qui n'avait point de mal. Le lendemain, en effet, des charpentiers furent appelés, une solive ajustée et des cordes passées dans des poulies pour enlever la masse métallique ; mais au moment où elle commençait à quitter terre, elle se mit à sonner toute seule, et le battant à carillonner, comme en un jour de fête. Les ouvriers lâchèrent prise et la cloche tomba lourdement sur le sol. Une sainte terreur s'empara de la foule qui crut la cloche ensorcelée. Ce fut bien autre chose encore, quand on la vit se soulever comme une boîte qui s'ouvre. Mais la panique ne dura pas longtemps ; on ne tarda pas à voir apparaître Briggs qui sortait de la cloche comme il y était entré. Seulement, il avait eu aussi peur que les assistants, quand il avait vu retomber cette masse énorme qui l'aurait infailliblement écrasé si elle avait tant soit peu dévié de la verticale.

L'HOMME CANON

, —

Vous aurez, sans doute, entendu parler de *l'Homme-Canon*, qui tomba, à Boulogne-sur-mer, non pas sur sa pièce, comme doit périr tout brave canonier, mais sous sa pièce, comme un affût brisé.

Qui était *l'Homme-Canon* ? Un homme comme vous et moi, formé de chair et d'os, mais d'une force extraordinaire.

L'Homme-Canon faisait charger à poudre une pièce de huit, puis l'enlevant à bras, il se l'a plaçait sur l'épaule. Un comparse mettait le feu à la lumière et le coup partait, sans que le canon bronchât plus que s'il eût été scellé dans un mur.

Après avoir étonné Paris de ses exploits foudroyants, l'Homme-Canon, fuyant peut-être devant les canons prussiens, craignant peut-être d'être mis en réquisition, à titre d'affût, apparut en diverses autres villes, et surtout dans les grandes foires. C'est dire que l'Homme-Canon était presque aussi bien connu en France, que Thiers et Gambetta. Un fait certain, c'est qu'il ne passait nulle part sans faire beaucoup de bruit, et qu'il s'est tiré le canon plus souvent qu'on ne l'a tiré pour aucun souverain de l'Europe.

Le nom de ce titan qui portait la foudre, peu de personnes l'ont jamais su ; mais ses affaires n'en prospéraient que mieux, sous la raison sociale d'Homme-Canon. Tout Paris a couru pour lui, et certes, il en valait la peine. Il jetait de la poudre aux yeux de tout le monde qui lui jetait de l'or en retour. Il chargeait son gousset en déchargeant son canon. La fortune ne ratait pas plus que son arme. Dieu l'a préservé d'un caissier aux pieds légers, et cependant, la grosse caisse battait incessamment à sa porte :

Entrez Messieurs, Mesdames,
Venez voir ce que vous n'avez jamais vu ;
Un homme si charnu, si charnu,
Qu'il porte à dos un vrai canon d'affût !

Et l'on entrainait en foule, et l'on sortait émerveillé. A Boulogne-sur-mer, on entra de même en foule, mais on sortit stupéfié, épouvanté. Un coup terrible venait de dissoudre la société si bien établie, si fortement constituée de l'Homme-Canon.

L'arme était chargée, ajustée sur l'épaule, la mèche brûlait sur la lumière et le canon ne parlait pas. L'homme attendit quelques instants, puis, croyant que le canon le boudait, il changea d'attitude, pour avoir raison de cette hésitation. Tout à coup, l'éclair jaillit, et l'homme roula sans vie sous la masse de fer. Il avait le crâne brisé.

La poudre était mouillée et le canon avait fait long-feu.

Il y a peu d'années encore, l'aînée des frères Maçon, doué également d'une force prodigieuse, termina sa carrière d'une façon non moins misérable. Une grande célébrité s'attachait à la famille Maçon, composée du père et des trois fils. Entre autres exploits des leurs, ils luttaient contre deux, quatre et jusqu'à six chevaux. Ils se ceignaient le corps, de plusieurs sangles, disposées de manière à présenter une plus grande surface au

choc. Une corde qui tenait à l'attelage était attachée à une de ces sangles. L'homme, debout, saisissait des deux mains les barreaux d'une échelle fixe. On faisait partir les chevaux lentement, à petit pas, jusqu'à ce que la corde fut raide—puis alors, on les fouettait à tour de bras. Leurs muscles saillaient, leurs yeux s'injectaient, ils tiraient d'ensemble, à plein collier, jarrets pliés, mais presque aussitôt, ils lâchaient prise et reculaient impuissants, contre la résistance de l'athlète.

Et c'est ainsi, dans une lutte de ce genre, que l'aîné des Maçon a perdu la vie. Il y avait foire à Saint-Cloud, et il donnait ses représentations dans le parc. Six chevaux de poste, c'est-à-dire, six chevaux des plus vigoureux, percherons ou limousins sont amenés. Entourant de ses bras, un arbre d'une grosseur telle, qu'il lui fut possible, en l'enserrant, de se saisir le poignet d'une main, les autres préparatifs étant faits, il fit signe qu'il était prêt.

Les chevaux, mal dirigés, s'élancèrent violemment : le choc fut terrible. L'homme résista, mais il s'affaissa sur lui-même, comme un mur qui croule. On courut à lui. Il avait les deux bras désarticulés, à l'épaule. Quelques minutes après, il était mort.

L'Amérique a donné deux émules à l'Homme-Canon. A la bataille de Gettysburg, un officier d'artillerie ayant avisé un plateau élevé qui dominait sur les corps ennemis engagés avec l'aile gauche de l'armée fédérale, se consultait avec ses hommes, pour trouver le moyen de hisser quelques pièces, au sommet de l'éminence ; mais c'était une opération difficile : le roc était à pic, des deux côtés ; il n'y avait pas une pente accessible, non-seulement pour les chevaux, mais même pour les hommes. A peine, quelques anfractuosités, quelques fissures permettaient-elles de poser le pied, et quelques racines pendantes offraient-elles un appui pour s'aider des mains dans une ascension périlleuse. Au moment où l'entreprise allait être abandonnée, deux frères, restés jusque là silencieux, s'avancèrent et dirent simplement à l'officier :

“ Capitaine, si vous voulez le permettre, dans un quart d'heure, vos quatre pièces seront en batterie là-haut.” Et à l'instant, ils se mirent à l'œuvre. Sans rien dire, l'un des frères dégagèa les tourillons d'une pièce, la souleva de son affût et la chargea sur son épaule : l'autre frère prit l'affût de même, et tous deux, agiles comme des chamois, escaladèrent le sommet du rocher avec autant d'aisance que s'ils avaient monté une échelle avec

un fusil sur le dos. Ils redescendirent et remonterent ainsi, sans plus de gêne, aux applaudissements de leurs camarades ébahis. L'ouvrage fait, ils suspendirent des cordes aux pièces, et les soldats montèrent l'un après l'autre, sur l'espèce de donjon improvisé d'où ils dominaient le champ de bataille. Cette batterie a, assure-t-on, produit un effet terrible et considérablement contribué au succès de la journée. Chaque pièce et chaque affût pesaient à peu près huit cents livres.

On s'étonne parfois de voir le peuple canadien courir en foule au cirque, donner toute son admiration aux jeux athlétiques, acrobatiques et autres du même genre. Les plus pauvres, les besoigneux trouvent une pièce au fond de leur gousset pour payer l'entrée du spectacle. Il n'y a pas de pain sur la planche non plus que sur la table, mais les enfants se disent : " Papa va voir le cirque et il nous contera tout ça." Ils soupent avec cette espérance et s'endorment heureux. Le père, lui, remplace le souper absent, par un nœud qu'il fait à sa ceinture : il n'en est que plus léger pour se rendre au théâtre. Toute une semaine durant, on passe-

sera de chandelle, à la veillée, mais qu'importe cela ? N'aura-t-on pas vu, un soir, et quel beau soir que celui-là ! à la clarté de mille bougies, un Blondin, des Hanlons, les Japonais, les Chinois, les Bédouins, et qui sais-je encore, de tout ce monde de funambules, de sauteurs, d'équilibristes, de baladins, de saltimbanques, d'écuyers, d'écuyères, de bouffons, etc., que chaque automne nous amène aussi régulièrement que les oiseaux de passage ? Longtemps on s'en rappellera, longtemps on se contera, pour éclairer le foyer sans lumière, les prodiges de cette veillée-là. Celui qui aura su le mieux apprécier, admirer et saisir le déploiement de force, d'agilité, d'adresse que requièrent l'exécution des tours les plus hardis, deviendra le héros du jour. Thiers, comme historien, ne tire-t-il pas sa gloire des haut-faits de Bonaparte ? On se couche, bien des soirs, là-dessus, l'imagination remplie de brillantes images, qui vont se reproduire, avec des reflets féériques, dans les rêves de la nuit.

Panem et circenses ! criaient les Romains, au passage de leurs maîtres. Enfoncés les Romains, puisque nous nous passons de pain pour aller au cirque.

On s'étonne surtout, lorsqu'à côté du saltim-

banque qui compte ses spectateurs par milliers, on voit l'artiste du plus grand renom, le savant reconnu, l'orateur éloquent, exécuter, lecturer et pérorer, suivant le cas, devant des stalles et des bancs vides, s'ils ne sont galamment remplis par des billets complimentaires, *dead heads*, comme les appelle l'Américain, qui ne voit plus de vie, là où il n'y a pas d'argent. On s'étonne de bien peu de chose et sans raison, ce me semble. Car, sur l'arbre de la vie, chacun cueille le fruit si rare du plaisir, comme il le trouve, à sa portée. Mettez un enfant dans un verger. et de suite vous le verrez courir aux branches les plus rapprochées, en enlever le premier fruit venu, et fût-il le plus vert et le plus véreux de l'arbre, y mordre cependant à belles dents et s'en rassasier avec délices. Ceux qui, moins heureux, n'auront pas accès dans l'enceinte, se contenteront des fruits que le vent aura jetés dans la boue du chemin.

Donnez-nous des théâtres nationaux, des salons, des maîtres dans les sciences et dans les arts, des écoles par conséquent, des fortunes de longuemain amassées, le luxe qui s'en suit, une noblesse, une cour, et nous vous fournirons un public pour ces artistes, ces philosophes, ces orateurs, jusqu'ici incompris. Peuple-enfant, nous sommes gour-

mands, et nous cueillons et mangeons le premier fruit venu. Il faudra tous les raffinements de la civilisation pour nous donner les goûts plus délicats de nos aînés d'Europe, qui sont des gourmets, eux.

Mais, vous le dirai-je ? En face des bouleversements d'Europe, je ne déplore nullement pour nous, cette absence de théâtres, d'opéras, de chaires publiques, de salons, d'auteurs applaudis, de philosophes, d'artistes, enfin, de tout le clinquant de la civilisation. Pour avoir voulu cueillir la *pomme* la plus mûre, au plus haut de l'arbre, *Paris* a fait une chute dont il se sentira longtemps. A ce prix, je préfère de beaucoup manger des pommes vertes. Allons, courons encore au cirque

Nous aimons le cirque, avouons-le ; peut-être l'aimons-nous un peu trop ; mais ce goût ou cette passion est un héritage qui nous vient en droite ligne, je l'ai déjà dit, des hardis découvreurs ou des preux, des Cartier, des Champlain, des Maisonneuve, des Frontenac, des Vaudreuil, des Iberville, des Boucher, des Lemoyne, des Lacorne, des Salaberry, des Taché, des de Léry, des Du-

chesnay, et de cent autres qui ont gravé leurs noms dans notre histoire avec la pointe de leur épée ou qui ont enlevé leur fortune *au bout du bras* comme nous disons au Canada. A côté de ces valeureux chevaliers et hommes d'armes, parurent les trappeurs et les coureurs des bois ; après ces derniers vinrent les voyageurs et les hommes de chantiers, qui tous ont voué un culte particulier à la force physique de l'homme. Notre peuple tout entier partage avec eux ce sentiment d'admiration exagérée, pour les lûtteurs et surtout pour les pugillistes. Le chevalier avait l'épée, les trappeurs la carabine, et nous, nous avons la savate, le bâton et le poing.

Je le dis à regret, mais c'est un fait notoire, que nos premiers hommes d'Etat sont bien moins connus, dans le pays, que les Voyer, les Montferrand, les Letendre, les Gobeil, les Morin, les Poitvin, (Vital), les Leduc (Penom), et maints autres chevaliers du coup de poing. Depuis Gaspé jusqu'à la rivière au Beaudet, il n'y a pas un enfant de dix ans qui ne connaisse le nom de Montferrand et peut-être aussi quelques-uns de ses exploits. En quelque endroit que l'on prononce ce nom, de suite, les oreilles se dressent, l'intérêt et la curiosité s'éveillent, et il n'est rien de si merveilleux qu'on

en raconte, qui ne soit cru sans hésiter comme article de foi. Les panégyristes populaires en ont profité pour mettre à son crédit une foule d'histoires et de hauts-faits du genre, qui lui sont parfaitement étrangers, pendant qu'ils défigurent ou dénaturent à plaisir, ses exploits réels. Autant de récits, autant de versions différentes. Ils ont fait tant et si bien, que dans leurs légendes amphigouriques, la vérité est restée absolument insaisissable.

C'est de son portrait que l'on a le plus abusé. On en fait un véritable ourang-outang, mais un ourang-outang d'une taille démesurée. "Il était grand, disait-on, grand ! oh grand comme on ne voit pas d'homme. Il avait les bras si longs qu'ils lui descendaient à six pouces au-dessous des genoux. Sombre, rêveur, toujours seul, jamais on ne vit pareil ours. Il ne sortait de lui-même, que pour hurler, se battre et tout briser."

Combien différent de cela, je l'ai connu, lorsqu'il demeurait dans la rue Sanguinet, un peu au-delà de la rue Sainte-Catherine. C'était en 1863. Il venait d'épouser Esther Bertrand, qui avait été élevée, chez un de mes oncles, Abraham Boyer, de Beauharnois. Esther et moi avions toujours vécu en bons termes, au temps de l'en-

fance ; elle m'accueillit avec plaisir. Je vis ainsi à loisir, le vieil ours dans sa tanière. Quelle bonne nature ! quel cœur généreux ! quel brave homme ! en un mot. Et pas de forfanterie, pas d'ostentation. Lui parlait-on de son passé, il nous disait avec humilité : " Oh ! j'ai été un grand misérable et je m'en repens sincèrement. Puisse Dieu me pardonner les misères d'une vie que j'ai traînée si longtemps inutile et souvent nuisible. " On n'en tirait rien de plus sur ce sujet. Il avait presque honte de ce que nous appelions sa gloire.

Toutes ses affections, toutes ses jouissances d'alors se concentraient dans le berceau où vagissait son enfant. Il n'était pas encore vieux, mais il avait tant rudoyé son corps, que les infirmités l'avaient courbé avant l'âge. A le voir passer, on aurait dit un homme de taille moyenne, mais lorsqu'il se redressait en se raidissant contre ses rhumatismes, il montrait une taille d'environ six pieds et deux pouces. Ses bras, dont on a tant parlé, n'étaient pas d'une longueur démesurée. S'ils arrivaient aux genoux, c'est au plus, et bien sûr, ils ne les dépassaient pas. Qui ne l'a vu cheminer lentement, la tête enfouie sous un vaste feutre gris, sans souci des regards des passants qui s'attroupaient parfois pour le suivre et le mieux

voir ? Indifférent à ces ovations, il allait droit devant lui, faisait ses petites affaires et rentrait à la maison, sans paraître avoir fait cas de la curiosité dont il était l'objet.

Il s'éteignit doucement, en 1864 ou 65. Un très petit nombre d'amis suivirent son corps au cimetière. Sa femme, quoique très jeune, mourut peu de temps après lui. Leur unique enfant, âgé de huit ou neuf ans, était à demi paralytique. Ses jambes refusaient de le porter, mais ses bras étaient d'une force prodigieuse. Vit-il encore ?

Le Joe Monferrand du peuple est un tout autre homme, chacun le sait. Il a dû sa célébrité à sa force et surtout à son extrême agilité. Il avait le pied plus dangereux que le poing. À preuve, ce fameux moricaud dont il brisa la mâchoire d'un seul coup de pied. Montferrand était alors dans toute sa gloire. Un nègre immense, colossal, un boxeur émérite qui avait poché toute l'Angleterre, voulut échanger avec lui quelques horions savants. Montferrand accepta la politesse, à une condition toutefois, à la condition que le nègre ne *ferait pas le bélier*, qu'il ne jouerait que du poing. De son côté, le champion canadien s'engageait à ne pas *lever le pied* contre son adversaire.

L'engagement eut lieu, les coups de poing pleuvaient, drus et forts, de part et d'autre : le nègre ne blanchissait pas sous les coups de Montferrand, mais se sentant trop chauffé, il voulut donner de la tête. Mal lui en prit, car Montferrand évita la tête et lui donna du pied au passage, assez, pour qu'il eût son compte. Le nègre y perdit la mâchoire, et avec la mâchoire, ce quelque chose, que les boxeurs n'ont pas l'air d'estimer beaucoup, et que cependant, ils appellent comme nous, la vie.

Un homme fort, comme il s'en rencontre peu, ce fut le Colonel de Salaberry, le héros de Châteauguay. On m'a raconté qu'il se faisait un jeu de se promener, par les rues de Montréal, portant un quart de farine sous chacun de ses bras. Il tenait cette force de son père, et ses deux fils en ont aussi hérité.

Cependant, M. Charles me disait un jour : " Vous savez que je suis d'une force plus qu'ordinaire, au poignet. Eh bien ! je ne résiste pas une seconde, contre M. T..., curé de B... Et remarquez ! que je connais les tours, tandis que lui, n'en soupçonne même pas l'existence. Jugez alors de sa force. Il est bien heureux, je vous assure, qu'un tel homme soit un ministre de la paix."

PETRUS LABELLE

Laissez-moi maintenant vous esquisser une scène vraiment patriarchale, dont M. Petrus Labelle fut un des acteurs, s'ils n'en fut pas le héros.

Le père de MM. Petrus Labelle, Jean-Baptiste, Auguste et Joseph Labelle dépassait de quelques années la cinquantaine. Il avait laissé derrière lui, bien loin, trop loin, pour que ses fils eussent été témoins de ses prouesses, la réputation d'un lutteur incomparable. Cette réputation avait duré, sans qu'il prit la peine de la soutenir par de nouveaux exploits.

O'était un jour de l'an. Ses fils arrivés à l'âge

d'homme se trouvaient de grand matin réunis à la maison paternelle. La bénédiction traditionnelle une fois demandée et donnée, le père leur dit :
" Maintenant, mes enfants, je veux vous accorder à chacun de vous une faveur, suivant mes moyens, bien entendu. Vous êtes du reste, assez raisonnables pour ne rien demander que je ne puisse vous donner.

— Toi, Jean-Baptiste, que désires-tu ?

— Je désire, papa, que vous me permettiez de me marier, dans le courant de l'année ?

— Avec qui comptes-tu te marier ?

— Avec Héloïse Leclerc, papa.

— C'est une jolie fille et une bonne enfant. Marie-toi et je serai content.

— Et toi, Auguste ?

— Moi, je voudrais que vous m'accordassiez une entreprise, une église ou une grande bâtisse à construire à mon profit.

— Tu es jeune, mon cher Auguste, mais le cœur ne te manque pas, la capacité non plus, tu auras ton entreprise.

— A ton tour Petrus.

Petrus avait alors vingt ans. Il était d'une forte carrure, d'une agilité bien rare. Comme lutteur, il n'avait pas encore rencontré son égal. On disait de lui. "Il va relever le père." Seule la renommée de son père planait au-dessus de la sienne. Sans en être jaloux, il était toutefois fort intrigué de savoir, si, bien vrai, son père avait pu être aussi fort que lui. Aussi, en s'entendant dire, "A ton tour Petrus," il n'hésita pas. Se jetant aux genoux de son père, il lui dit : "Pardon papa ! pardon d'avance pour ce que je vais vous demander ?

— Et qu'est-ce que ça peut donc être de si extraordinaire ?

Le cœur ému, la voix altérée, Petrus reprit :

"La seule faveur que je vous demande, et je vous la demande à genoux, c'est de vouloir bien *colleter* avec moi.

Le bon père Labelle, en relevant Petrus et riant de bon cœur, lui dit : "Mais tu es trop jeune mon cher Petrus ; tu dois, du reste avoir autre chose à me demander ?"

— Pardon papa, je ne vous demande que cela.

— Tu y tiens à tout prix ?

— J'y tiens, de préférence à toute autre chose.

— Alors, soit ! il ne sera pas dit que je t'aurai refusé, lorsque j'ai accordé à tes frères, suivant leurs désirs. Je ne me suis pas *colleté* depuis vingt ans, mais je dois m'en rappeler encore assez, pour te donner la leçon que tu demandes.

— Ce n'est pas une leçon que

— Ta ! Ta ! tu ne sais pas ce que tu dis. Allons es-tu prêt ?

Et le père et le fils se saisirent à bras le corps, tendirent les muscles de leurs jarrets nerveux, roidirent leurs bras. Alors, le père dit "Y es-tu" ? "J'y suis." Et v'lan ! le fils roula par terre.

Il se relevait aussitôt, un peu penaud, mais protestant qu'il avait été pris par surprise, que ce coup là ne devait pas compter.

— Comme tu voudras, mon enfant, mais soyons vifs, car le déjeuner refroidit.

Nouvelle prise, nouveaux enlacements.

— Es-tu bien prêt cette fois, reprend le père ?

— Oui, ça y est.

— Bien sûr ?

— Oh ! pas d'embarras.

Et vlan ! Petrus roulait à terre pour la seconde fois.

Vous êtes mon maître, dit-il humblement à son père, en se relevant.

Allons déjeuner maintenant, mes enfants, et ne dites jamais à personne que je me suis colleté avec Petrus aujourd'hui. Mais je t'oubliais, mon cher Jo. Que vas-tu me demander toi ?

—Après Pétrus, ma foi ! il ne me reste plus qu'à vous demander le fouet, ce me semble.

—Le fouet ! eh bien ! c'est bon, tu l'auras, mais j'y ajouterai le cheval, la voiture et le harnais — et comptes-bien que tu seras bien moins favorisé que ne l'a été ton frère Petrus.

—Je ne suis pas jaloux, papa. Je vous remercie pour le fouet et surtout pour la mèche que vous y mettez.

Puisque j'ai parlé de lutteurs, il me faut bien dire un mot de Rabasson.

Rabasson arrivait à Paris, en 1851 ou 52, venant, on ne sait d'où, apportant son talent à ce grand foyer d'admiration, d'où rayonne incessamment la gloire, sur le reste du monde. Il venait disputer au *Terrible Savoyard*, à l'*illustre Arpin*, à l'*Ours des Pyrénées*, le titre de champion des

lutteurs de l'Europe, que ceux-ci s'enlevaient à tour de rôle, suivant les chances ou les accidents du jour. Rabasson était jeune, presque imberbe; à peine comptait-il vingt-cinq ans. Dès qu'il parut sur la scène, en face du *Terrible Savoyard*, sa rare beauté physique, la souplesse et la grâce de ses mouvements lui valurent toutes les sympathies, mais à ces sympathies se mêlait tout d'abord, un sentiment de pitié, presque de compassion. On le trouvait si petit! et de fait, il paraissait presque grêle, en face du *Terrible Savoyard*, masse colossale de chairs et de muscles dont il semblait que le poids seul eût dû suffire à le terrasser.

La lutte s'engagea, sans l'intérêt du doute, de la part des spectateurs, mais ils n'en restèrent pas longtemps là. Dès la première passe, Rabasson fit preuve qu'il était maître-passé dans son art.

Le *Savoyard*, défendant sa gloire, à longs bras acquise, ne ménagea guère son adversaire. Ereintements, saccades, torsions, il essaya de tout, mais sans succès. Rabasson ne fléchissait, ni ne bougeait, ni ne ployait; il supportait l'assaut presque sans effort, se contentant d'y résister.

Bientôt le spectacle changea, et l'intérêt grandit

autour des lutteurs. Après s'être laissé tâter, Rabasson tâta à son tour. D'assailli qu'il était, comme tout débutant doit l'être, il se fit assaillant. Chacun avait admiré sa force de résistance et le reconnaissait digne de lutter contre le Terrible Savoyard.

Lui, Rabasson, fort de cette épreuve, souriait à la foule, se rengorgeait presque, tant il était sûr de vaincre.

A la seconde passe, il n'hésita pas à *prendre le bras*, et du premier effort, il enleva et renversa le Terrible Savoyard.

Les deux lutteurs s'étant retirés, le public les rappela — Rabasson reparut seul sur la scène. Le Savoyard, s'avouait vaincu.

Tour-à-tour, *l'illustre Arpin* et *l'Ours des Pyrénées* luttèrent contre Rabasson. Tous deux furent terrassés comme l'avait été le Terrible Savoyard. En sorte que, peu de jours après son entrée à Paris, Rabasson était devenu une célébrité ; il avait le titre de champion des lutteurs de l'Europe.

Malheureusement, ce titre rapportait peu de bénéfices et Rabasson goûtait moins la gloire que le bien-être. Mais il vivait dans un temps où

l'on tenait à se rendre compte de tout, en France ; c'était quelques jours, quelques heures avant l'Empire. On s'approcha de lui, pour l'examiner, le palper, l'analyser, et, observation faite, des experts constatèrent que cet homme tenait sa force prodigieuse, de l'harmonie de ses proportions. Il était parfaitement fait dans toutes les parties de son corps et naturellement, toutes les parties étant parfaites, le tout devait être parfait. Dès lors, les artistes s'en emparèrent, et Rabasson se laissa peindre, graver et sculpter à leur gré, moyennant l'honnête considération de dix francs l'heure. Il eût ainsi, jusqu'à huit et dix heures de pose, chaque jour ; il apprit des artistes, un art qu'ils ne connaissent guères, l'art de s'enrichir en posant.

Elle est bien connue, n'est-ce pas ? la chanson :

Nous étions trois capitaines
Revenant de Long-jumeau, etc.,
.....
Nous étions, en habit drôle,
A cheval sur un tonneau . . . etc.,

mais d'où origine-t-elle ? probablement du tour de force de l'Homme-tonneau de l'hippodrôme de Paris. L'Homme-tonneau saisissait entre ses dents

le chanfrein des douves d'un tonneau, sur lequel il faisait asseoir trois hommes, pris indistinctement, parmi les spectateurs, puis enlevant le tout à la force de sa mâchoire, il faisait le tour de l'hippodrôme sans accuser d'effort, par un seul muscle de son visage.

L'un des trois hommes ainsi chevauchant ne manquait pas d'entonner :

Nous étions trois capitaines, etc

Je ne dis pas que la chanson a été faite exprès pour l'Homme-tonneau de l'hippodrôme, mais j'affirme qu'elle a plus d'une fois passé par là.

Je me suis souvent laissé conter de drôles d'histoires et d'aventures par nos chasseurs canadiens ou sauvages. De ce qu'ils me disent, il est bien entendu que j'en prends et que j'en laisse, mais le degré de foi que j'accorde à leurs récits importe peu. Ce que je sais bien, et cela me suffit, c'est que ces récits me causent un plaisir infini. S'ils ne s'accordent pas toujours avec les données de la science, qui, du reste, radote assez souvent, ils ont du moins, le mérite de rafraîchir délicieusement l'imagination. N'êtes-vous pas de mon avis, vous autres ?

Or, un chasseur de renom, *Simon Obomsaïng*, du village de Saint-François du Lac, qui nous servait de guide dans une excursion que nous faisions, M. Provost, curé de Saint-Henri de Mascouche, M. Lambert, commerçant du même lieu et moi, vers les profondeurs de la Mantawa, nous racontait, un soir, de fort curieuses choses sur les mœurs du castor. Entr'autres, il nous disait :

« Plus d'une fois, il m'est advenu de tuer des castors manchots, et une fois, j'en tuai un, auquel il manquait les deux mains.

— Et comment expliquez-vous cela, Simon ?

— Oh ! je l'explique bien aisément. Comme nous disposons le piège à castor, l'animal s'y prend toujours par la patte de devant et il reste ainsi tout vivant et hors de l'eau jusqu'à l'arrivée du trappeur. Dès qu'il aperçoit ce dernier, s'il n'a que la main d'engagée. dans le piège, il n'hésite pas à se couper la patte d'un coup de dent. Et le voilà manchot pour sa vie.

— Vous croyez sincèrement Simon que le castor a ce courage-là ?

— Mais certainement que j'y crois ; j'ai vu moi-même des castors se mutiler ainsi dans mes pièges, sous mes yeux. J'allais tendre la main

pour les saisir et crac ! un coup de dent ! et ils disparaissaient sous l'eau, sans même me dire :
— Au revoir. ”

— Je ne m'étonne pas de cela, ajoute M. Provost, car l'abéille qui vous pique laisse son dard dans la plaie et perd la vie avec son dard. Cependant, elle n'est pas pressée individuellement, de défendre sa vie comme le castor pris au piège. C'est pour la république qu'elle se dévoue. Elle pousse ainsi le courage jusqu'à l'héroïsme.

— Cela peut bien être, répond M. Lambert, mais il n'y a pas de comparaison, de rapprochement à faire, dans ce cas, entre une éphémère et un animal de la valeur et de la constitution du castor.

— Mais M. Lambert, poursuit O'Bomsasing, j'ai connu un homme, que M. Montpetit connaît probablement lui aussi, qui a fait plus que les castors dont je vous parle ; — c'est *Jacques le Sauvage*, un fameux maquignon, du Saut Saint-Louis. Vous le connaissez, n'est-ce pas, M. Montpetit ?

— Oui, M. Simon, je le connais.

— Eh bien, Jacques en menant son cheval, surp une course, tombe de son *sulky* et se casse le

bras droit. Naturellement, il va trouver un *ramancheur*, (rebôteur) qui lui éclisse le bras malade du mieux qu'il peut, mais assez bien, tout de même, pour qu'il remontât dans son *sulky*, un mois ou deux après. Jacques, comme vous savez M. Montpetit, n'aime rien autant que les chevaux, rien autant que les courses. Il y donne toute sa vie, toute son attention, toutes ses amours : enfin il n'a pas voulu se marier, par crainte d'avoir à se partager entre sa femme et ses chevaux.

Eh bien ! dès qu'il remet la main sur les rênes, il s'aperçoit que son bras le gêne et lorsqu'il veut ramasser ses guides avec force, il se sent presque entièrement empêché. Voilà sa carrière brisée !

Il ne se décourage pas cependant, il descend de suite à Montréal et s'en va trouver un chirurgien, un bon chirurgien cette fois, — à qui il conte son histoire et exhibe son bras.

Le chirurgien l'examine en tous sens, et constate qu'un calus s'est formé à l'endroit de la fracture, qu'il n'y a plus rien à y faire maintenant.

— Comment docteur ! s'écrie Jacques, avec la plus profonde anxiété peinte dans les yeux, il n'y a pas moyen de me rendre mon bras tel qu'il était avant l'accident ?

— Vous n'en souffrirez pas plus pour cela ; seulement vous ne pourrez pas opérer aussi facilement certains mouvements, comme le retrait des guides, par exemple, lorsque vous menez un cheval, mais c'est peu de chose que cela.

— Peu de chose ! dites-vous ? Eh ! c'est tout ! tout ce qu'il me faut à moi !

— Si c'est tout ce qu'il vous faut, répond le docteur en riant, vous n'avez qu'à vous casser le bras de nouveau, et je pourrai alors vous le remettre d'une façon plus avantageuse pour vous.

Le docteur allait s'éloigner :

— Attendez ! s'il vous plaît, lui dit Jacques : comme ça, vous croyez pouvoir me rendre mon bras tel que je l'avais avant l'accident, si je me le casse encore une fois ?

— Très-probablement ! mon ami, pourvu toutefois, que vous vous le cassiez bientôt, afin que le calus disparaisse.

— Alors, cassez-le moi de suite !

— Vous êtes un farceur ! Allez trouver le bourreau, il n'y a que lui qui rompe les os. " Et cette fois, le chirurgien quitta Jacques, en riant pour de bon.

Mais Jacques ne riait pas, lui. Il pensait, il songeait.

-- J'ai de l'argent, se dit-il à lui-même : Par-dieu ! je paierai quelque pauvre diable et il ne refusera pas de me rendre le service de me casser le bras."

Ainsi qu'il se le disait, Jacques essaya de trouver son casseur, son homme, mais tous ceux à qui il s'adressait lui riaient au nez en le prenant pour un fou.

Le soir venu, étant seul dans sa chambre à l'hôtel R.....faubourg Saint-Joseph, il s'arme d'un fort morceau de bois franc, puis, appuyant sa main droite sur un meuble solide, il s'applique un coup de telle sorte, sur son bras déjà estropié qu'il le rompt de nouveau, au même endroit.

Lors, tout fier de son coup, presque triomphant, Jacques retourne chez le chirurgien, qui, sans rire, cette fois, se crut en devoir de lui remettre le bras comme il devait être, comme son patient quand même voulait avoir.

Qui ne connaît le Prince Napoléon ? Il a laissé, en passant, de bons souvenirs parmi nous. Nous

devons à sa *générosité* la statue de Bellone qui couronne le monument des braves, sur le chemin Sainte-Foye, monument qui nous a valu un chef-d'œuvre d'éloquence; et l'Institut-Canadien, de Montréal, doit à sa *libéralité*, une infinité de choses dont j'ai perdu mémoire.

Le Prince Napoléon donc; que vous connaissez si bien, visitant l'Amérique, se trouvait un jour, à la gare de New-Jersey, attendant son tour pour prendre son billet de passage, tout comme un autre mortel. Il allait à la file, pouce à pouce, faisant queue, trop lentement à son gré, mais aussi vite que le permettait l'expédition ordinaire, lorsqu'un individu, feutre en tête, cigare au bec, queue d'oignon dans le gosier, nasillard, autant que si son accent fut sorti d'un grouin, lui coupe la file, empiète sur ses orteils et se pose carrément devant lui.

Le Prince bondit sous le poids du *Yankee*, et sans faire ni un ni deux, il le saisit d'une seule main, l'enlève comme un copeau et le lance à quinze pieds de distance, en lui criant au vol: "A chacun son tour mon ami!"

Tous les regards se portèrent aussitôt sur le Prince. Sa ressemblance frappante avec le pre-

mier Napoléon et sa renommée de force prodigieuse trahirent son *incognito*. Un cri s'éleva de la foule :

"He is the Prince ! Hourrah ! for the Prince Napoleon !"

Il est de fait notoire, que le Prince est un des athlètes les plus vigoureux de France, qu'il manie deux haltères de deux cents livres, chacune, aussi facilement qu'un homme ordinaire en manierait de vingt-huit livres. On va même jusqu'à dire, parmi les malins, qu'il a poussé si loin sa force musculaire que son courage n'a jamais pu la rejoindre.

Qui ne se rappelle *Taillefer, Tranchemontagne* et *Va-comme-le-Vent* ? Si vous n'avez entendu ce conte là, bien sûr vous n'êtes pas né au Canada, ou bien, vous n'avez jamais été enfant. Une de mes tantes me narrait parfois leurs exploits, croyant m'endormir plus tôt, mais, plus elle contait, plus j'ouvrais grands les yeux. "Dors-tu ? André," me disait-elle, lorsque je suspendais ma respiration pour mieux entendre ou que mon sang se figeait dans mes veines, par peur, par émotion ou

par intérêt. Et croyant qu'elle devait autant s'amuser à me faire son récit que moi à l'entendre, j'avais la cruauté de répondre : " Oh ! non, je ne dors pas, continue sans crainte." Lorsque lasse, épuisée, elle fermait les lèvres et les yeux, je restais encore longtemps l'oreille ouverte.

Eh bien, *Taillefer*, l'homonyme du héros d'un de ces contes naïfs et charmants, m'apparut un jour, sous la forme d'un beau, grand et puissant jeune homme.

Je le connus mieux, et je devins fier de le nommer mon ami.

Vous savez que *Taillefer*, notre brave, notre vaillant ami, commandait, de Montréal à Rome, le bataillon de Zouaves Canadiens que nous avons envoyés au secours du Saint-Père. On ne pouvait confier notre honneur à des mains plus fermes.

" Aime Dieu et va ton chemin," telle était la devise du drapeau qui traversa la France, couvert d'acclamations et d'applaudissements.

Paris lui-même, dans son cynisme, l'avait regardé passer avec étonnement, mais avait su du moins le respecter. Victor de Laprade y attachait une couronne de poésie. Les voilà rendus à Marseille, défilant sur le port pour se rendre au vaisseau qui

va les transporter en Italie. La compagnie était devant, et Taillefer suivait, formant à lui seul une arrière garde respectable

Tout à coup, des sifflets se font entendre : Taillefer s'arrête aussitôt, comme s'il eût aperçu un serpent, et quelques-uns de ses compagnons l'entourent. Les sifflets continuent. "Attendez, mes amis," dit-il tout bas. Les sifflets redoublent : plus de doute ! ils sont dirigés à l'adresse des Zouaves Canadiens. C'en est assez pour Taillefer ; la rage et l'indignation le transportent. Il remarque qu'un individu, de figure narquoise, aux dehors sordides, juché sur un tonneau, à quelque distance, commandait les sifflets. Ouvrant la foule de ses deux bras, il s'avance vers ce chef d'orchestre, le saisit d'une main par le milieu du corps, l'enlève et le porte, *au bout du bras*, jusqu'en face du drapeau insulté.

"Incline-toi devant ce drapeau ! incline-toi, misérable !" et en même temps il forçait le siffleur d'échanger avec la poussière des quais, des baisers qu'il devait trouver fort peu agréables.

L'honneur du drapeau satisfait, Taillefer reporta son homme de la même façon qu'il l'avait d'abord porté, jusque sur son tonneau.

Inutile d'ajouter que les sifflets se turent et qu'un immense hourrah ! partit du cœur de tous les honnêtes gens, témoins de cette scène, au départ du navire, à bord duquel nos généreux zouaves avaient pris passage.

Naturellement, les lazzis allèrent leur train sur cette aventure. "Taillefer le lui a-t-il coupé net le sifflet, à celui-là ?" "Ma foi ! reprenait un autre, j'en avait presque pitié, il avait l'air d'un chat à qui on met le nez *dedans*, pour lui donner des leçons de propreté," et maint autre de ce genre, plus particulièrement militaires que civils.

Si j'entreprenais de raconter les exploits de tous nos Alcides Canadiens, je tarirais mon encrier à la tâche. On verrait *Duhaimé*, debout sur la berge du fleuve, arrêter un *crible* emporté par un courant rapide : *Giroux*, dételer son cheval, au pied d'une côte, l'attacher derrière sa voiture, puis prendre sa place dans le timon et monter la charge jusqu'au sommet : *Gobeil*, s'emparer d'une maison de *poll*, gardée par vingt ou trente hommes, puis, assailli par eux tous à la fois, se trouvant acculé près d'un mur de pièces sur pièces, le jeter à bas d'un seul coup d'épaule, et plus heureux que Samson, s'échapper du milieu des ruines. Les

noms des Gourdeau, des Cardinal, des Grignon, des Monarque, des Tourangeau, éveillent le souvenir de faits non moins extraordinaires et intéressants, que d'autres mieux informés que je ne le suis raconteront probablement, quelque bon jour.

LE SAUT DU MATELOT



Il y a des années, oh ! bien des années de nous, un matelot déserteur poursuivi sur l'ordre de son capitaine, serré de près par ses traqueurs, arrive précisément à ce point du cap Diamant où on a construit, en 1874 la plateforme de *l'Académie*, très fréquentée par les bonnes d'enfant. Se voyant cerné de tous côtés, il s'élance et bondit du haut du roc coupé à pic. On le ramasse au bas, à la porte d'une des rares maisons bâties alors en cet endroit de la basse-ville et on le transporte, tout sanglant, à l'Hôtel-Dieu. Ses plaies une fois pansées, la

respiration dégagée, on constate que le matelot n'a reçu aucune blessure mortelle.

On le couche dans un bon lit, puis, comme il se fait tard, on le laisse dormir tranquillement.

Le lendemain, lorsque la sœur de garde s'éveilla, elle se rendit incontinent au lit de l'intéressant malade, mais le nid était vide, l'oiseau s'était envolé.

Par où s'était-il échappé ?

Evidemment, par la fenêtre, car elle était encore ouverte.

Et voilà comment et pourquoi — la rue qui s'est ouverte ensuite, près du Cap, a pris le nom de rue du *Saut-au-Matelot*.

— Mais à chacun son tour ! Je serais d'avis, qu'on l'appellerait maintenant *la rue du Pick-Pocket*. De déserteur à voleur, après tout, il n'y a que la main. Et le Pick-Pocket Yankee qu'on a pincé, il y a dix ans, et qu'on a logé, non pas à l'Hôtel-Dieu, mais à la prison commune, a fait exactement, et au même endroit, le même tour de force *forcé*.

LE SAUT DE PENN

Le *saut de Penn*, sur l'ancien canal Lachine, tout le monde le connaît, ou du moins, en a, plus d'une fois entendu parler. M. Penn, aujourd'hui propriétaire du *St. Lawrence Hall*, se trouvant au *Griffinton*, fit rencontre d'une troupe avinée ou plutôt *whiskeyfiée*, d'Irlandais, qui lui cherchait noise, je ne sais trop à quel sujet. M. Penn était doué d'une agilité rare et il en profita de son mieux, pour s'esquiver. Une partie de la troupe le poursuivit. Il gagnait du terrain, mais il s'avavançait vers le canal, et là, s'il ne trouvait le pont

ouvert, c'en était fait de lui ; il allait être cerné. Il franchit la chaussée du canal, le voilà en face du pont : Fatalité ! le pont est fermé.

Il connaît trop bien la fureur de ses ennemis et la haine qu'il lui ont vouée pour hésiter longtemps sur le parti qu'il doit prendre. Il respire un instant, mais bientôt il entend des cris de rage ; des pierres lancées sifflent à ses oreilles. Le danger est pressant. Il prend son élan, se précipite à toutes jambes vers le canal, pose le pied sur la pierre de revêtement et d'un bond il franchit la largeur de l'écluse, largeur d'à peu près 22 pieds, en cet endroit. On conçoit qu'aucun de ses ennemis ne tenta d'en faire autant.

Ce petit canal existait encore, il y a peu d'années, et j'ai pu voir de mes propres yeux l'endroit du *Saut de Penn*.

JOS. VINCENT ET CLAUDE GIGUERE

Montréal a Joseph Vincent et Québec a Claude Giguère, tous deux grands amis du fleuve Saint-Laurent, mais tous deux également ses adversaires jurés. Du matin au soir, ils suivent ses mouvements du regard, se moquent de ses colères, lui enlèvent à la barbe ses proies les plus assurées et lui ravissent les trésors qu'il cache au plus profond de son sein ou qu'il enfouit dans son lit comme les vieilles femmes font de leur argent. Le batelier Joseph Vincent et le batelier Claude Giguère *alias* Bonaparte, ne se connaissent peut-être

pas, et cependant ils sont deux frères jumeaux. On ne s'étonne pas des services qu'ils ont rendus et qu'ils rendent encore tous les jours, on les en remercie à peine. Il semble à chacun qu'ils sont faits pour cela, qu'ils remplissent les devoirs de leur état, en opérant les sauvetages les plus difficiles, en arrachant des naufragés au gouffre, en sauvant des vies en danger, au péril de la leur propre. Qui songe à donner un salaire à Jos. Vincent et à Claude Giguère pour le temps qu'ils passent à surveiller les faits et gestes du monstre qui ne cherche qu'à engloutir les imprudents ? Qui songe seulement, après leurs nombreux services, à les décorer d'une médaille de sauvetage ? Cela ne les ferait ni plus fiers, ni plus dévoués, ni plus heureux bien entendu, mais cela attesterait au moins que nous savons apprécier le mérite, le courage et la vertu, que nous sommes susceptibles du noble sentiment de reconnaissance.

Lorsque la tempête déchaîne ses fureurs lorsque le vent fouette violemment le fleuve et qu'il se tord en hurlant et rugissant dans son lit, lorsque chaque vague devient une gueule écumante, et que l'on voit toutes nos petites embarcations, barques, yachts, chaloupes, canots, gagner le port comme des mouettes effarées, Jos. Vincent et

Claude Giguère, restent là, debout sur la rive, leur chaloupe prête, la rame à la main et l'œil sur les flots.

Une chaloupe a chaviré ! Ceux qui la montent sont roulés dans les replis des vagues. Oh ! mon Dieu ! ils vont périr !

Mais Jos. Vincent, si c'est à Montréal, Claude Giguère, si c'est à Québec, volent au secours des malheureux, et rarement manquent ils de les sauver.

Le lendemain, on entendra les journaux les remercier au nom du pays, mais tout en reste là. Nous avons l'air de nous considérer quittes envers eux. Allons donc ! de grâce ! tâchons de répondre avec un peu plus de cœur à tant de courage, d'énergie et de valeur.

Vers la fin de février 1868, M. Myrand, marchand de Bécancour, se faisait traverser par un charretier, de Québec à Lévis. Il avait placé à côté de lui, sur le siège de sa carriole, une valise en cuir, contenant 1,040 piastres en argent monnayé. L'attelage allait bon train, et déjà il était aux trois quarts de la traversée, lorsque soudain

la glace se rompt, et c'est à grande peine que M. Myrand et le charretier se sauvent et retirent cheval et voiture de la mare. De valise, il n'en restait plus l'ombre. Le fleuve la tenait au plus profond de ses sombres cachettes.

M. Myrand est assez riche pour se payer cette perte sans trop se gêner. Cependant, en se penchant sur la mare, comme on se penche une dernière fois sur la tombe d'un ami que la terre recouvre déjà, il dit à ceux qui l'entourent : " Part à deux à qui repêchera ma valise : elle contient 1,040 piastres en argent *dûr*. "

Il y avait déjà foule autour de lui et l'on sait que la foule a des oreilles pour entendre ces choses-là et des langues aussi pour les répéter.

Les sondeurs arrivèrent vite et nombreux, auprès de la mare ; mais tous s'éloignèrent découragés. Il y avait là environ 130 pieds de profondeur d'eau. Le moyen d'aller grappiner ainsi, sans y voir, au fond d'un abîme, une valise, à peine un peu plus grosse que rien ? Je vous le demande.

Giguère se reposait tranquillement, au Cap-Blanc, dans sa modeste demeure. Lorsque le fleuve se laisse prendre par les glaces, Giguère a des loisirs. Son adversaire est sous les verroux,

souvent pour de longs mois. Mais dès qu'il apprend que le vieux prisonnier a rompu un de ses barreaux, et qu'il a englouti un trésor : " il ne le gardera pas longtemps se dit-il : " et il se hâte vers le lieu de l'accident.

Il jette sa sonde, comme avaient fait les autres. Cent trente pieds de profondeur !

Le fleuve qui passait rapide et tournoyant, produisait un bruit sec, qui ressemblait à un rire s'échappant de cette bouche béante.

— Tu ne riras pas longtemps, va ! vieux misérable ! se dit Giguère en tordant sa chique.

A son compte, il lui faut une perche de 140 pieds de longueur. Ce n'est pas l'embarras. A une des extrémités de sa perche il adapte un dard barbelé de 16 pieds de longueur. L'instrument ainsi préparé ne pesait pas moins de 120 livres. Comment le manœuvrer ? Car cette perche ne peut être manœuvrée que par un seul homme. Ce n'est pas non plus l'embarras ; Giguère a une taille et surtout des bras d'Hercule, il maniera sa *gaule* comme un jouet.

Il se rend tout armé au bord de la mare qu'un pavillon de couleur rougeâtre signalait de loin aux voyageurs et aux curieux. Plusieurs hommes

vigoureux l'accompagnent pour l'aider. On le sait généreux et s'il réussit, chacun compte sur une bonne aubaine. Comme il connaît l'heure de la marée à laquelle l'accident est arrivé, il attend l'heure correspondante, prend la direction du courant, et se met en frais de scier la glace en divers sens. Il ouvre ainsi une grande coupe de près de trois cents pieds de longueur sur dix à douze de largeur. Et le sondage commence. " Huit jours, quinze jours, trois semaines se passent et Giguère est toujours là, sa perche à la main, travaillant quatre et cinq heures par jour. Ses recherches n'aboutissant à aucun résultat, il ouvre trois autres coupes de même dimension et parallèles à la première ; mais éloignées de 15 à 20 pieds les unes des autres ; ce travail terminé, les recherches recommencent.

On lisait, à ce sujet, dans *l'Événement* du 21 mars, les réflexions suivantes :

" Dire les découragements, les fausses alertes, les déceptions, les espérances de toute heure, car chaque coup du colossal engin, chaque sondage de cette gaule immense, dont les dents de fer mor-daient le lit du Saint-Laurent, faisait naître une émotion ? Chose impossible ! Souvent, on sentait

un poids au bout de la perche, on la retirait lentement, anxieux, plein de troubles et de précautions, le fardeau tenait toujours bon ; il ne restait presque plus rien sous l'eau ; la jointure du dard apparaissait déjà au bord de la glace. Saisi d'un subit effroi, on soulevait la partie encore submergée et l'on amenait ... quoi ? des masses de vase dans des lambeaux de guenilles ou quelque pièce de bois pourri.

Alors, on s'essuyait le front : ruisselant de sueurs, on prenait *un petit coup*, puis l'on se remettait à l'ouvrage sans désespérer. Un mois et plus se passa à cette tâche décevante."

Mais un soir que Giguère, abandonné d'une partie de ses compagnons, s'éloignait de la mare, presque découragé, marchant à pas lents en regagnant sa demeure :—une idée lumineuse le frappe tout à coup. " C'est cela ! s'écrie-t-il, mais oui ! c'est cela ! J'essayerai dès demain ! On va voir que Giguère arrachera bien encore cette bouchée au vieux goinfre !" Et il hâtait le pas en se parlant ainsi à lui-même.

Le lendemain, les personnes qui virent passer Giguère, tenant sous son bras, une petite boîte en bois, ressemblant à un cercueil d'enfant crurent

qu'il était devenu fou. Quelques-unes lui demandaient. " T'en vas-tu enterrer ton trésor, Giguère ?" Lui, sans répondre, hâtait le pas en sifflottant je ne sais trop quel refrain et se rendait de bonne heure auprès de la mare et juste à l'endroit où était survenu l'accident. Deux ou trois de ses compagnons de travail et d'épreuves, les plus persévérants, l'y avaient déjà devancé. En le voyant venir, avec cette boîte sous le bras :

" — Mais diable ! M. Giguère, que voulez-vous faire de cela ?"

" — Ne vous inquiétez pas mes amis, vous allez voir tout à l'heure ce que je veux en faire."

Déposant sur la glace, sa boîte qui parut alors assez lourde, il déroule un énorme peloton de ficelle ; il attache un bout de cette ficelle solidement et sûrement à la boîte sur laquelle il s'assied ensuite en regardant se gonfler le fleuve, à la marée montante.

En vain ses compagnons l'interrogent, le questionnent, le tournent en tous sens pour connaître son secret, il reste insondable, impénétrable comme les eaux du fleuve. Tranquillement, il tire sa pipe de son gilet, hache son tabac au ponce et fume comme si de rien n'eût été.

Une bonne demi heure s'écoula ainsi. Les compagnons de Giguère rôdaient autour de la mare, se consultaient deux à deux, évidemment inquiets et curieux de savoir ce qu'il allait faire.

“ — Allons ! mes amis, s'écrie-t-il à l'œuvre maintenant ! il est temps ! Et debout, au bord de la mare, il laisse glisser la boîte dans le fleuve, où elle s'enfonce et disparaît sans bruit. Mais Giguère a retenu la ficelle dans ses mains et la dévide au fur et à mesure que la boîte descend.”

“ — Bon ! la voilà rendue ! s'écrie-t-il de nouveau. Qu'un de vous vienne tenir cette ficelle. Bon ! roidisiez-là ! ne la laissez pas mollir !”

Giguère, alors, plonge sa perche dans la mare, tout à côté de la ficelle. Du premier coup qu'il donne, il sent une résistance ; il retire la perche, elle lui paraît appesantie. Il a avoué depuis, qu'à ce moment, et pour la première fois, il avait senti un frison étrange lui passer par tout le corps. Le voilà qui tire, tire et tire encore. Il faut tirer longtemps pour tirer une longueur de 130 pieds. Vers le milieu de la perche, il se repose un peu, puis il se remet au travail presque aussitôt avec

une nouvelle énergie. Tiens ! Tiens ! voilà le dard qui émarge s'écrie un des compagnons.

“ — Prenez vos gaffes ! commande Giguère, et attention ! Vous ne bougerez pas que je ne vous l'ordonne ! ”

Et le dard montait, montait toujours. Enfin, le fardeau retiré apparaît à fleur d'eau, c'est la valise !

Les cœurs battent fort dans les poitrines, mais pas un mot ne se fait entendre. On semble craindre d'effrayer le valise en parlant et de la voir se replonger. Des gaffes et des crocs la saisissent et la soutiennent en dessous, pendant que Giguère, à genoux sur la glace, l'enlève d'un mouvement rapide, presque nerveux, et la dépose à côté de lui.

Inventaire fait du contenu, Giguère en prend sa moitié, qu'il partage avec ses compagnons et va déposer l'autre moitié en banque, au crédit de M. Myrand. “ Avant de nous séparer, dit Giguère à ses compagnons, il faut que je vous fasse part de l'idée qui nous vaut cette trouvaille. Elle pourrait peut-être vous servir une autre fois.

“ Je savais quelles étaient les dimensions de la valise de M. Myrand, j'en connaissais aussi à peu

près le poids. Lors, je me suis dit : si j'enfermais dans une boîte de bois un poids égal à celui de 1,040 piastres d'argent et que je la laissasse couler à l'endroit où s'est perdu la valise, en choisissant à peu près l'heure correspondante de la marée ne devrait-elle pas rejoindre la valise perdue ?

“ Aussitôt pensé, aussitôt fait. L'idée m'est venue hier, et vous voyez ! aujourd'hui, nous avons la valise ! ”

UN CANADIEN CONTRE VINGT ANGLAIS.

Qu'il existe dans le cœur du canadien-français un petit levain de rancune contre la race anglo-saxonne, un levain qui s'aigrit au moindre malaise, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Les anglais nous ont tant fait souffrir. Il faudra bien encore un siècle pour effacer les traces matérielles des incendies de la côte Beaupré et de la côte du Sud, il faudrait bien au moins autant de temps pour effacer de nos cœurs le souvenir des cruautés exercées aux temps de la conquête, contre de pauvres

colons sans défense, contre nos femmes et nos enfants. Ils usaient de représailles, me dira-t-on. J'avoue que nos troupes avaient fort maltraité les colons de la Nouvelle-Angleterre, mais nulle part que je sache ils ont montré ce raffinement de barbarie dont les anglais ont laissé parmi nous trop de tristes preuves—Et puis, après tout, ils s'attaquaient principalement à des hommes—ils ne châtiaient pas le pays—ils combattaient une puissance. Ces hommes-là, sont venus ici se venger sur nos femmes et nos enfants du mal que nous leur avons fait à eux.

Sans vouloir rien enlever à l'éclat des armes anglaises—qui ont triomphé glorieusement sur les plaines d'Abraham, l'histoire ne peut s'empêcher de regretter les exploits des Montgomery et de quelques autres lieutenants et capitaines de l'armée qui ont montré plus de haine que de courage, plus de zèle que de noblesse et de générosité.

Si les classes instruites, plus en état d'apprécier la largeur de la politique anglaise, devenue, grâce aux progrès de la civilisation, tout à fait humanitaire, oublie facilement le passé pour profiter du présent, il n'en est pas de même chez les classes inférieures qui ont la mémoire du cœur plus vive.

et mieux conservée. Elles ont peu appris mais aussi elles ont peu oublié.

J'emprunte à l'*Abeille* de 1859, quelques notes historiques sur ce sujet, qui vont servir de cadre à un petit tableau dont Grenon est le principal personnage :

“ Lors de la prise du pays, en 1759, la baie Saint-Paul eût sa grande part des malheurs de la guerre.” Le capitaine Gorham, dit un mémoire du temps, revint le 15 août (1756) d'une excursion pour laquelle il était parti dès le commencement du mois. Il avait eu sous ses ordres 150 voltigeurs, un détachement des divers régiments des montagnards, des marins, formant en tout un corps d'environ 300 hommes. Ils montaient un vaisseau armé et trois transports. Il avait aussi sous ses ordres un lieutenant de marine et quelques hommes de service pour les aider. Voici le rapport qu'il firent de cette expédition — Ils racontent que le 4 août, ils se rendirent à la baie Saint-Paul, paroisse où ils trouvèrent environ deux cents hommes qui se montrèrent très-actifs à détruire les embarcations anglaises. A trois heures du

matin, le capitaine Gorham avait pris terre, passant à travers deux de leurs gardes, d'environ 20 hommes chacune, qui avaient fait sur les troupes anglaises un feu soutenu, pendant quelque temps, mais environ deux heures après on les avait forcés de quitter leurs retraites ; ils se retirèrent dans les bois et abandonnèrent totalement leur village qui fut brûlé subséquemment. Ce village consistait en une cinquantaine de bonnes maisons et de granges. La plus grande partie du bétail avait été tué. Le parti rapportait de plus, que ce jour-là, il n'avait perdu qu'un seul homme, outre deux blessés, mais que les français avaient eu deux des leurs tués et qu'ils avaient réussi à enlever. — Que, de là, il s'était rendu à la Malbaie, dix lieues à l'est, mais sur la même rive du fleuve, où il avait détruit une autre belle paroisse, d'où il avait fait déloger les habitants avec leurs bestiaux, sans perte aucune ; qu'enfin, il avait fait une descente sur la rive sud, vis-à-vis l'Île-aux-Coudres et qu'il avait détruit, en partie, les paroisses de Saint-Roch et de Sainte-Anne, où il avait remarqué de bien belles maisons, de bonnes fermes, qu'il avait chargé, en cet endroit, les vaisseaux, de gros bétail, et qu'il était revenu de cette expédition."

Voici, à présent, la tradition de la paroisse.

Lorsque la flotte anglaise remonta le fleuve, elle mouilla à l'Ile-aux-Coudres, la veille de l'Ascension, et elle remplit les habitants d'une si grande frayeur, que la plupart des femmes, passèrent à la Baie et allèrent se cacher dans les bois, avec les familles de cette paroisse, qui ne s'élevaient pas alors à un cent. On sait d'ailleurs, que le gouvernement français avait donné ordre de faire évacuer cette île ainsi que celle d'Orléans. Ces familles restèrent ainsi cachées, jusqu'au commencement de septembre, avec M. Chaumont. Les hommes seuls sortaient, le plus souvent, la nuit, pour veiller à leurs travaux des champs et élever des fortifications de sable sur le rivage. On voit encore aujourd'hui ces fortifications que l'on appelle *les Canons*.

Le capitaine Gorham dit, dans son rapport, n'avoir eu qu'un seul homme tué, mais on assure, que plusieurs eurent le même sort, et qu'on les jeta dans l'étang de la chapelle, près duquel nombre de coups de fusil furent échangés, à l'endroit appelé *la Pointe d'Aulne*.

Les Anglais firent deux prisonniers, Tremblay, des Eboulements, et Jean-Baptiste Grenon, natif de la Pointe-aux-Trembles, et le premier de ce

nom résidant à la Baie Saint-Paul. Ils les amenèrent tous deux à bord, les mains liées derrière le dos.

Tremblay était petit et grêle, mais doué d'un grand courage : il rugissait de se voir ainsi les mains liées et livré aux insultes, aux railleries d'une troupe de soldats rendus furieux par les avanies que leur avaient causées de pauvres diables de paysans armés tout au plus, de quelques vieux fusils. Grenon, lui, marchait tranquillement, baissant le front sous son malheur et recevant sans sourciller les crachats qu'on lui jetait au visage. Seulement, lorsqu'une pointe de bayonnette lui piquait trop rudement les reins, qu'il sentait son sang couler sur son corps, il s'arrêtait pour regarder le lâche qui l'avait ainsi maltraité, et le plus souvent, ce seul regard mettait le bourreau en fuite ou le laissait confondu.

C'est que Grenon était un homme d'une force surhumaine, et que, comme tous les hommes ainsi puissamment trempés, il était froid, calme et patient.

Maudits habits rouges ! démons d'enfer ! brûlots du diable ! tueurs de femmes ! hurlait incessamment Tremblay, aux oreilles de ses tourmenteurs

qui ne comprenaient pas ses paroles mais qui comprenaient bien sa colère et s'en amusaient à gros rires.

Mais il fallait à ces *trois cents braves*, que *vingt hommes* mal armés avaient, de leur propre aveu tenus en échec, pendant deux heures, il leur fallait, dis-je, un plus ample divertissement. A peine ont-ils mis le pied sur leur navire, qu'ils s'emparent de Tremblay, le font asseoir sur une de ces planchettes, sur lesquelles les matelots se hissent au haut des mâts pour les réparer ou les astiquer, suivant le besoin. Trop faible pour opposer aucune résistance, Tremblay se laisse hisser ainsi jusqu'aux plus hautes vergues. Arrivé à cette hauteur, deux matelots se saisissent de lui et le précipitent à la mer, au milieu des cris et des hurrahs forcenés de leurs compagnons restés sur le pont.

Grenon a vu son pauvre ami tournoyer dans l'air et venir s'applatir sur les vagues ; un éclair de vengeance a passé dans ses yeux. On repêche à la hâte le malheureux Tremblay, on le remonte sur le pont, tout pantelant, tout brisé et respirant à

peine. Mais, sans lui donner le temps de se remettre, on le hisse de nouveau, sur la planchette et le même jeu va recommencer.

— Arrêtez, misérables ! s'écrie Grenon, vous allez tuer cet homme ! Et d'un brusque mouvement, ils rompt les liens qui lui saisissent les poignets — culbute cinq à six soldats qui le séparent de son ami, et leur dit à tous : — " Maintenant, venez lui toucher ! "

Il y avait tant de fermeté dans son attitude, les soldats qu'il avait couchés par terre d'un seul mouvement de ses bras avaient été tant rudoyés, que le capitaine Gorham — admirateur passionné de la force physique — s'empessa d'intervenir.

" Laissez cet homme tranquille, dit-il à ses soldats, en désignant Tremblay, et vous Grenon, venez avec moi. "

Grenon se calme. redevient doux, et livre de nouveau ses mains aux chaînes. Content d'avoir sauvé son ami, il suit le capitaine dans sa cabine.

Gorham lui offre un verre d'eau-de vie, cause avec lui de sa force extraordinaire, palpe ses muscles de fer et reste stupéfié en présence d'une si belle machine humaine.

Ce tête-à-tête de Gorham et de Grenon avait

duré moins d'un quart-d'heure, et lorsque le pauvre prisonnier revint sur le pont, son ami Tremblay avait disparu. Il s'avance au pied du mât où il l'a laissé à demi-mort. Les soldats qui s'y trouvent réunis lui livrent passage, mais à peine est-il auprès de la planchette, que, dix des plus résolus se précipitent sur lui. Il a les mains liées et bien liées cette fois, il ne peut se servir de ses pieds, tant on le serre de près, il ne peut se défendre, mais il sent qu'il peut résister. Dix autres viennent se joindre aux premiers. Efforts inutiles ! Grenon reste debout, sous leur masse grouillante il reste, immobile, inébranlable comme un rocher sur lequel se tordent vainement les vagues.

Le bruit de cette lutte arrive aux oreilles du capitaine, qui survient soudainement, et fait lâcher prise aux assaillants.

Grenon paraît à peine ému, et le premier mot qui s'échappe de sa bouche : "Qu'ont-ils fait de Tremblay," en s'adressant au capitaine ?

— Où est l'autre prisonnier ? dit alors Gorham, parlant à ses soldats ?

— Pas une réponse, pas un mot.

Gorham qui a compris, retourne cacher sa honte dans sa cabine.

Après l'intervention de Grenon, Tremblay avait été saisi de nouveau, hissé sur la planchette et précipité à la mer. A la troisième passe de ce jeu de cannibales—le pauvre Tremb'ay n'était plus qu'un cadavre, qu'on laissa à la mer le soin d'engloutir. Un homme de moins, un crime de plus, qu'était-ce pour ces intrépides et généreux soldats ?

Dès que Grenon avait reparu, on avait tenté de l'asseoir à son tour sur la fatale planchette ;—on a vu comment il y échappa.

Cependant, la protection de Gorham ne le défendait pas contre les railleries, les insultes et les provocations de ses vaillants compagnons d'armes. Il résolut alors, pour le sauver, de le débarquer et de l'envoyer au Saut-Montmorency.

Là, un matelot robuste, prenait plaisir à donner, de temps en temps, des chiquenaudes sur le nez de Grenon qui en pleurait de colère. Colère de lion que la mouche a piqué.

“Faites-moi délier les mains, dit-il, au capitaine, donnez-moi une chance contre cet insolent.”

Le capitaine acquiesce à sa demande, Grenon, a les mains libres.

L'imprudent matelot veut continuer sa farce ; mal lui en prend, car du revers de la main seule-

ment, Grenon l'étend sur le plancher où il expire quelques minutes après.

Gorham, plein d'admiration remet son prisonnier en liberté.

On cite de ce Grenon, nombre d'autres faits presque incroyables, et sa réputation était telle qu'on dit encore aujourd'hui : " fort comme Grenon. "

VLA LES IRLANDAIS !

Les Irlandais !

Avec ce cri, on a fait la police pendant de longues années, dans les deux quartiers les plus peuplés de Québec, les quartiers Saint-Jean et Saint-Roch.

Les Irlandais !

A ce cri, la rue se vidait comme par enchantement ; hommes, femmes, enfants rentraient au gîte en toute hâte.

Les Irlandais !

Au temps dont je parle, il était de bon ton, il était honnête de se donner rendez-vous, sur les

plaines, ou dans les carrières qui avoisinent le marché Barthelot, ou dans les clos que Saint-Sauveur a envahis depuis, pour y faire une partie de coups-de-poing. Des pères de famille, des bourgeois très-respectables se passaient volontiers cette fantaisie. Un œil poché, deux ou trois bleus, quelques dents brisées, un nez aplati ne déparaient pas alors la figure d'un brave citoyen. Les hommes portaient la marque des horions comme les femmes portaient des mouches.

D'ordinaire, c'était le dimanche, qu'on se donnait ce joli genre de divertissement. Et le lundi, on s'abordait, en se disant : Tiens ! Pierre, mais c'est un bon coup que tu portes là. La mâchoire est-elle brisée ?

— Non pas brisée, mais uu peu étonnée.

— Pas bête ! pas bête ! tout de même ; et qui t'a fait ça ?

— C'est Laberge.

— Ah ! c'est Laberge ! il est bon le petit Laberge, il faudra que je le tâte, quelque bon jour.

Au revoir !

Au revoir

Naturellement, lorsqu'il était connu que des fiers-à-bras de renom devaient s'entrecogner, il y avait foule au rendez-vous. Et pour une seule passe annoncée, on en avait quelquefois dix, vingt et plus. Les amis et les amis des amis venaient à la rescousse, la mêlée devenait souvent presque générale. Oh ! les bons coups qu'on se portait ! Oh ! les beaux hommes que l'on voyait là. Je ne les ai jamais vus, moi, mais à entendre parler les spectateurs d'alors, qui nous restent encore, imaginations pourtant refroidies par la neige des ans, ces torsos nus, ces biceps d'Hercule, ces jarrets d'acier, ces yeux injectés de sang, étincelles de colère jaillies du cœur jusque là, ces chevelures au vent, ces poings s'abattant comme des massues, ces corps se tordant, ces faces ensanglantées, ces membres pantelants, ces hommes si fiers tombant et criant merci ! avec rage, ces autres triomphant avec orgueil, excitent malgré moi mon admiration.

Mais, voilà les Irlandais !

Un enfant a poussé ce cri, et, en un clin-d'œil, cette foule trépignante, hurlante, aux prises, a disparu. Tous ces braves sont devenus lapins et courent vers leurs terriers.

En ville, on les voit venir ainsi, échevelés, pâles, précipités.

— Qu'est-ce ? qu'y-a-t-il donc ?

— Vlâ les Irlandais !

Les commères prises aux cheveux, les meilleures *teignes* du quartier s'arrachent de suite et s'envolent au foyer, mères tendres, épouses soumises. Le bâton ou le fouet jamais n'eûssent opéré aussi moralement.

— Vlâ les Irlandais !

Des voyous d'enfants qui jouaient aux jeux inoffensifs de la rue ou qui projetaient une gaminade, rentrent à la maison, tremblants, effarés, prêts à réciter toutes les prières qu'ils savent ou à apprendre celles qu'ils ne savent pas.

— Vlâ les Irlandais !

Les boutiques se ferment, les contrevents se retirent, les jalousies se baissent, les volets se poussent, les portes se verrouillent et la rue fait silence. On pourrait entendre courir une souris, d'un bout à l'autre de tout le quartier.

C'est que, badinage à part, les Irlandais, pendant plusieurs années, ont dominé, ont régné en maîtres sur Québec.

Peut-être n'étaient-ils pas mille ; dans tous les cas, au plus étaient-ils quinze cents, et cependant, tout Québec tremblait, non pas devant eux, car on ne les attendait jamais de pied ferme, mais seulement au cri :

— Voilà les Irlandais !

“ — Saprستي ! les canadiens sont pourtant vigoureux et braves ! ”

Castérat se disait cela, à part lui, un soir qu'il avait été poursuivi, pourchassé lui-même, à ce cri, en même temps qu'un groupe d'amis. Castérat suivait la peur générale, mais le premier, il eut le mérite de revenir sur elle, sur la peur bien entendu !

CASTERAT

Qui était Castérat ?

Un Français, jeté sur nos rives, par une bourrasque quelconque ; au physique, il était un tout petit homme de cinq pieds et quatre pouces, mais bien pris dans sa taille, large aux épaules, musculeux aux jambes et aux bras, vif, hardi, fier, brave à tous crins ; par occasion, professeur de boxe, de savate et de bâton, ne reculant jamais devant une lutte ouverte, mais reculant et fuyant avec les autres, devant l'inconnu.

Or, l'inconnu d'alors, c'était pour lui comme pour tous :

“ — Voilà les Irlandais ! ”

Cet inconnu, il résolut de le connaître :

Analysant la position, il se dit : “ Au fond de
“ tout cela, qu'y a-t-il ? De la peur, de la lâcheté.
“ Après tout, les Irlandais sont des hommes
“ comme nous, un peu plus habiles au bâton et au
“ caillou, mais bien moins nombreux et moins
“ tenaces que les Canadiens. Et puis les Cana-
“ diens sont des Français comme moi ; il y va de
“ notre honneur. Allons ! soignons la position. ”

De ce jour-là, Castérat enseigna gratuitement, à qui voulait apprendre, la boxe, la savate et le bâton. Comme il montrait à tous son but, “ à bas les Irlandais, ” et que chacun en avait au cœur, de ce but, les disciples abondèrent et ils apprirent. Ils apprirent si bien que . . . mais n'anticipons pas sur les événements.

On sait, combien généreusement nous accueillîmes les Irlandais arrivant au Canada. Poussés par la famine et par la détresse, ils abordèrent nos rives, les mains tendues et demandant secours.

Nous leur avons pressé les mains, des deux nôtres, et nous leur avons ouvert nos cœurs. A leur misère vint s'adjoindre le choléra, la peste. Notre générosité grandit avec leur malheur. Jamais frères ne firent plus pour des frères. La religion, chez nous, ajoutait au sentiment et à la sympathie naturelle. Après l'homme, le chrétien sut encore faire son devoir et il y mit tout le zèle, toute l'affection du catholique aidant ses corréligionnaires.

C'est le malheur des Irlandais de ne nous avoir pas assez bien compris, comme chrétiens et comme catholiques.

Toutefois, est-ce moins un reproche que j'adresse à ces généreux enfants de la race celtique, qu'une réflexion historique que je fais en passant, car les circonstances et notre position politique d'alors donnent l'entière explication de cette anomalie.

Les Irlandais, venant ici en nombre, formèrent çà et là, des groupes, qui prirent, de suite, une certaine consistance politique et sociale. Ils nous trouvèrent divisés, Anglais contre Canadiens, luttant, qui pour la suprématie, qui pour la liberté. Les Anglais avaient la force politique, l'appui de

la métropole et la disposition de nos capitaux et des leurs. Ils parlaient le même langage que les émigrés, un langage trop ignoré parmi nous et que le peuple, en général, détestait souverainement.

Ces émigrés étaient pauvres, avaient besoin de travail pour vivre. Le gouvernement ordonna des entreprises considérables, et les entrepreneurs, constructeurs et autres, tous des Anglais, y employèrent des bras irlandais. Ainsi liés par leurs besoins matériels à la cause des Anglais, il n'hésitèrent pas à prendre leur part, dans nos querelles politiques ou intestines, et le premier coup une fois porté, ils devinrent nos ennemis jurés.

Irlandais et Canadiens sont pourtant faits pour s'entendre, se comprendre et s'aimer. Le cœur domine également chez eux. Même origine, même tempéramment, même condition politique et même religion, tout semble concourir à les rallier, à les pousser dans la même voie, à les fondre en une même unité. Les Irlandais le sentent mieux aujourd'hui, et à mesure qu'ils font souche parmi nous, qu'ils apprennent notre langue ou que nous apprenons la leur, l'entente naturelle se rétablit, les préjugés tombent, les sympathies s'éveillent, et il y a tout lieu de croire que les deux cours

d'eau, un instant opposés et refoulés l'un par l'autre, couleront bientôt paisiblement dans le même lit.

Nous assistons aux élections de 185 ... C'est le matin de la mise en nomination des candidats à la haute ville de Québec. Tout le quartier Champlain s'agite, les Irlandais rassemblés par groupes, se consultent, s'animent, pérorent, profèrent les injures les plus épicées, à l'adresse des canadiens-français. Chacun s'arme, qui, d'un bâton, qui, d'une *gournable*, qui, d'une garcette : "Allons ! en route mes amis, allons rosser les Canadiens, Hourrah pour M. X." s'écrie un chef de bande, — et de suite, une longue procession se forme derrière lui. La nomination devait avoir lieu sur le marché de la haute ville, tout auprès des casernes des Jésuites où une estrade avait été dressée pour les candidats et leurs plus influents supporteurs.

Les Irlandais accoutumés aux triomphes faciles avaient compté, cette fois, sans Castérat. Celui-ci n'était pas oisif, ce jour là.

Après avoir rassemblé le banc et l'arrière banc de ses élèves, et des fiers à bras, il les avait organisés, par peletons, qui devaient marcher sous le commandement de chefs d'une bravoure éprouvée. Tous étaient au rendez-vous, dans un petit enclos situé au coin des rues Ste. Geneviève et Richelieu, en face de la gargotte d'un nommé Lépine. Comme neuf heures allaient sonner, Castérat apparut dans l'embrasure d'une lucarne de la maison Lépine. Un hourrah général accueillit son apparition :

“ Un peu de silence, mes amis, leur dit le français, ménageons nos voix pour le triomphe ; mais, pour l'heure, il s'agit de jouer des bras plutôt que du gosier. Vous savez que les Irlandais s'organisent, qu'ils vont se rendre au poll, armés jusqu'aux dents. Etes-vous prêts à les rencontrer ?

— Oui ! oui !

“ Je n'ai pas besoin de vous rappeler le souvenir du mal qu'ils vous ont fait, inutile aussi de vous parler de la haine qu'il vous ont jurée. Ce serait douter de votre cœur, ce serait laisser croire que vous n'en avez pas assez pour éprouver le sentiment de la vengeance, pour vous défendre vous-mêmes et pour protéger vos propriétés, vos

femmes et vos enfants. Du cœur ? du cœur ? est-ce à des canadiens, à des canadiens-français, aux descendants de la race la plus brave du monde, est-ce à eux qu'il faudrait demander, s'ils ont du cœur ?

Jusqu'ici, l'organisation vous a manqué ; vous ignoriez vos forces : mais, grâce à Dieu, tout va maintenant pour le mieux, de ce côté. Vous connaissez vos chefs, vous avez confiance en eux. Pour moi, qui les ai choisis, je vous réponds de leur courage. Sachez leur obéir : marchez en avant, sans craindre les égratignures — et je vous réponds, moi Castérat, qu'avant qu'il soit midi, nous aurons purgé la haute-ville et le faubourg Saint-Jean de toute cette vermine."

— Hourrah ! Hourrah ! pour Castérat.

A vingt minutes de là, Castérat et sa bande occupaient une grande [partie du terrain, en face de la cathédrale : sur le penchant de la côte s'agitait une masse grouillante d'Irlandais. Il y avait un espace vide, de plus de soixante pieds, entre les deux groupes, on pourrait dire entre les deux armées, car tous ceux qui faisaient partie de ces

groupes avaient l'intention bien arrêtée de se battre. Les gens paisibles, les honnêtes bourgeois, comme on les appelle, étaient restés à la maison.

A peine les candidats sont-ils mis en nomination — deux canadiens contre deux anglais — chaque groupe applaudissant les siens, qu'une pierre lancée, du côté des Irlandais, vient plonger dans la foule des canadiens : un homme tombe, la face saignante :

“ — Allons ! en avant ! ” s'écrie Castérat, et tirant de dessous sa blouse, un long bâton, il bondit vers l'ennemi : mais il n'a pas fait dix pas, qu'une véritable grêle de pierres s'abat autour de lui. Il s'arrête, et debout, l'œil fixe, le bâton à la main, il tient tête à cet orage d'un nouveau genre. Les bras ne se fatiguent pas, les pierres ne s'épuisent pas non plus, et, presque toutes, sont lancées sur Castérat. Dans l'espace de deux minutes, plus de cinq cents pierres lui sont ainsi jetées, à une courte distance, et pas une seule, grâce à la merveilleuse agilité avec laquelle il manie son bâton et pare les projectiles, pas une seule ne l'a atteint. Les canadiens qui avaient reculé d'un pas, dès la première attaque, reviennent bientôt à la rescousse, et du premier élan balaient entièrement la place.

PETER McLEOD (1)

Peter McLeod était un écossais métié. C'était un homme fait de plusieurs bêtes fauves, dans lequel s'étaient introduites quelques unes des plus belles et des plus nobles qualités de l'homme. Il était fier et courageux comme un lion, souple comme un tigre, rusé et méchant à la fois comme la panthère, bon comme un enfant. Sa violence ne connaissait ni entraves ni bornes. Apaisé, il

(1) Ce portrait tracé de main de maître est dû à la plume de M. Arthur Bulex.

était plus doux qu'un agneau ; mais il fallait bien se garder de l'approche de l'orage. Cette approche était foudroyante. McLeod passait d'un état à l'autre, sans transition, en un bond. Sa colère éclatait comme la foudre, puis il n'y avait plus rien, pas même d'écho. Il refusait à ses hommes leurs gages, sous le plus futile prétexte, et sa bourse, jusqu'au fond, était largement ouverte à tous. Y puisait qui voulait. Il ne craignait rien sous le soleil et il était redouté de tous. Un jour, cependant, il se fit donner par un canadien qu'il venait d'insulter une de ces râclées énormes dont on se souvient toujours, tant que l'on conserve ses membres et ses muscles. Le lendemain, il fit venir à son bureau, celui qui l'avait moulu et aplati : " Tiens, lui dit-il, voilà deux cents dollars, mais va-t'en d'ici ; tu ne peux rester plus longtemps avec moi. Il ne faut pas que personne puisse battre Peter McLeod.

" Je ne m'en irai pas, dit l'homme. Je ne quitterai jamais Peter McLeod."

Peter garda l'homme, l'homme garda les deux cents dollars.

Une chose que Peter McLeod ne pouvait souffrir, c'était qu'on maltraitât le faible ; mais c'était

plutôt par un sentiment altier de la force, que par générosité. Il y avait vingt natures en lui ; il tenait du conquérant barbare, de l'écossais et de l'indien. Conquérant, il était fait pour l'être. A défaut d'empire, il promenait sa domination sur deux à trois cents têtes, docilement pliées sous sa main de fer.

Ecossais, il l'était par la résolution, par la ténacité, ce que l'anglais appelle *fixity of purpose*. Il ne lâchait jamais une chose entreprise et une fois voulue. Indien, il l'était par une foule de côtés ; par ses vices comme par ses qualités morales, par les excès, par la brutalité et la cruauté, comme aussi, par un extrême dévouement, toutes les fois qu'il était parvenu à savoir où placer ce dévouement. Il l'était aussi, par ses qualités physiques. Jamais homme plus adroit et plus souple ne vécut sur terre. Il sautait, de la hauteur de son quai, à dix-huit pieds au-dessus de l'eau, dans un canot d'écorce, sans le faire plonger ni même balancer ; le canot tressaillait un peu, mais ne penchait, ni d'un côté ni de l'autre. C'est là ce que cent personnes, témoins oculaires, ont raconté de lui.

Il buvait comme un teuton, sans merci pour lui-

même, avec fureur, avec la détermination de savoir, qui des deux l'emporterait, de son estomac ou de la terrible eau de feu. Comprenant, que la boisson était son ennemie mortelle, il en buvait avec rage ; et, ne pouvant la vaincre, il voulait au moins montrer combien il en fallait pour tuer un homme comme lui. Aussi, pendant neuf ans qu'il fut roi et maître de Chicoutimi, n'est-il pas resté sobre peut-être trois mois de temps. Il mourut de congestion alcoolique, après quelques jours seulement de maladie, pendant lesquels, tout son corps se carbonisa. Son lit était une table placée dans la première pièce de l'ancienne maison de M. Price, laquelle renfermait alors quatre ménages, et qui, aujourd'hui complètement transformée, forme un élégant manoir, situé sur la rivière Saguenay, entouré de jardins, ombragé d'arbres magnifiques, et au-dessus duquel flotte le pavillon du consulat de Norvège.

Quand Peter McLeod vit que la mort était inévitable, et qu'il lui fallait céder au plus fort, une fois en sa vie, il demanda qu'on ouvrit la croisée de sa chambre, et là, plongeant une dernière fois ses regards, sur les sombres montagnes qui bordent la rive opposée, sur toute cette campagne sauvage, qui l'entourait, qui avait été son

berceau, et qui, maintenant, le regardait mourir, avec l'impassible sérénité de la nature, il resta longtemps silencieux, à contempler cette scène muette, qui, déjà, révélait pour lui l'aspect de l'immensité, puis, on le vit se soulever avec effort, sur son séant, et détourner violemment la tête. Un cri horrible sortit de sa poitrine en feu : " Non ! fit-il entendre, d'une voix rauque et brisée, mais, qui trouva assez de force pour un cri suprême, non ! je ne veux pas mourir en face des montagnes de mon pays," et il commença un geste désespéré, mais la mort était déjà là, qui le tenait ; elle avança rapidement sur lui sa main impitoyable, et, deux heures après, McLeod n'était plus.

Un dernier mot sur cette étrange figure, certainement la plus intéressante de l'histoire du Saguenay, à cette époque. Elle est restée, dans la pensée et sous le regard de tous ceux qui l'ont connue ; et lorsque les anciens habitants du Saguenay, qui ont subi sa terrible domination, parlent de Peter McLeod, c'est toujours avec un reste de haine, singulièrement mêlée d'admiration, de crainte et de regret ; oui, de regret, car, Peter McLeod, disent-ils, " fut le plus généreux, en même temps que le plus intrépide des hommes de ce temps, et de cette partie de notre pays."

C'est de lui que viennent les *pitons*, espèce de bons que la maison Price continue d'émettre, pour des montants variant de cinq *cents* à plusieurs dollars, et qui remplacent l'argent. Ces bons représentent ce que la maison Price doit à ses journaliers ; mais ils ne sont pas négociables, en argent ; ils ne sont valables, que pour marchandises et dans le Saguenay seulement. Ainsi, un gagiste a-t-il fait une journée de soixante *cents*, on lui délivre un *piton* de soixante cents, avec lequel il se procure des provisions ou des marchandises, dans les magasins de Chicoutimi, mais surtout, à celui des MM. Price. Ces bons sont imprimés, et on les appelle *Pitons*, du nom de baptême de McLeod, qui était Peter. De Piter à Piton, il n'y a qu'un pas ; la transition est toute trouvée. Ce ne sont jamais les noms à donner qui embarrassent les canadiens.

LE REVD. M. CREVIER

J'emprunte au *Manitoba*, le récit suivant des exploits de l'un des nôtres, un ministre de la paix, qui faisait servir sa force, dans l'occasion, à l'exercice de son ministère.

“ Au temps des trop fameuses luttes, entre les compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson, la plus grande gloire, pour tous les hommes du Nord, c'était d'avoir un poing solide.

Un voyageur de ces temps-là n'enviait pas d'honneur plus grand que celui d'être proclamé le *boûlé* de tout un fort, ou le *coq* d'une brigade.

Bourgeois et serviteurs ne parlaient que de batailles, et on exaltait jusqu'aux nues, celui qui, dans une lutte, corps à corps, avait pu assommer son adversaire. Bref ! l'exercice du pugilat, tout comme au temps des Grecs, était à l'ordre du jour, et on était aussi passionné pour voir se battre deux hommes, que les Espagnols le sont pour voir les combats de taureaux.

Disons, entre parenthèse, que nos amis les Anglais ont conservé le beau goût payen, et que les combats d'hommes font leurs délices.

Le Fort William a été très célèbre comme théâtre de ces luttes athlétiques. C'était là, que les hommes des deux compagnies se rencontraient et se mesuraient ; c'était là, que les Goliaths de Sorel, en grande renommée alors, dévisageaient les Orknays et gagnaient le plumet traditionnel porté sur le chapeau.

Celui qui avait ce plumet faisait la loi " *ut in grege taurus* " comme dit Horace. Ce fut, pendant les beaux jours de ce règne de la force brutale, u'un missionnaire canadien, M. l'abbé Crevier,

mort curé de Saint-Pie, il y a deux ou trois ans, fut envoyé par l'évêque de Québec, jusqu'au Fort William.

Ceux qui ont connu M. Crevier savent qu'il était de taille à faire respecter sa personne par celui qui n'aurait pas voulu respecter son caractère.

Il était d'une force herculéenne ; les vieux voyageurs, qui l'ont vu dans le Nord-Ouest s'en souviennent encore. Sans faire parade de cette force extraordinaire, il paraît qu'il savait s'en servir à point, pour inculquer l'esprit de crainte à ces rudes natures, qui n'étaient pas susceptibles d'autres sentiments.

Quand il arriva dans le Fort William, tous les hommes remarquèrent bien, que, M. Crevier n'était pas un petit garçon, et, ils furent fiers d'avoir un curé possédant des qualités physiques, d'un si grand prix à leurs yeux.

Deux ou trois jours après son arrivée, le bourgeois du Fort alla le trouver à sa chambre, et lui dit :

“ C'est demain un jour de régal ; nous allons distribuer une ration de rhum à nos hommes ; ils t'en fêter, et, il y aura des batailles ; c'est de règle.

Ne vous montrez pas, pendant ce temps-là ; car, vous courrez risque d'être insulté. Vous ferez donc mieux, de main, derester à votre chambre."

Monsieur Crevier remercia bien poliment le bourgeois, mais ne lui promit rien.

Le lendemain matin, la cour du Fort était remplie ; les gens voulaient fêter et voir la bataille. Les deux premiers champions, qui devaient mesurer leurs forces étaient, un canadien, du nom de Ladébauche, et, un métis, du nom d'Olkan. Leur costume, pour la lutte, était bien simple : pantalon et ceinture, c'était à peu près tout ; leurs longs cheveux étaient retenus, en arrière de la tête, par un mouchoir de soie.

Quand ils parurent au milieu de l'arène ils furent salués comme autrefois les gladiateurs dans l'amphithéâtre romain. Le signal se donna, et les deux forts-à-bras s'élancèrent l'un sur l'autre, comme deux tigres.

Pendant ce temps là, M. Crevier avait vu de sa fenêtre tous ces préparatifs. C'était bien triste pour lui que d'être témoin d'un pareil scandale, sans pouvoir y porter remède.

Quoi ! lui missionnaire, venu de si loin, pour ramener des hommes à des sentiments chrétiens,

allait laisser commettre, tout un jour, sous ses yeux, des brutalités sans nom ? C'était trop fort ; Comme David, en face des Philistins, il ne pût supporter plus longtemps l'insulte fait au camp d'Israël.

Emporté par le zèle, il sort de sa chambre, en relevant les manches de sa soutane, passe hardiment au travers de la foule des commis et voyageurs, et marche droit aux deux combattants.

En le voyant passer, on n'eut que le temps de dire : " Qu'est-ce que va faire M. le curé ? Qu'est-ce que va faire M. le curé ?

Ils n'attendirent pas longtemps, pour savoir ce qu'il allait faire.

En arrivant auprès des lutteurs, il les saisit et les secouant au bout de ses bras, il leur dit : " Ah ! c'est votre manière de vous battre, vous autres, *boules* du Nord-Ouest, eh bien ? vous ne savez pas vous battre du tout ; vous n'êtes que des *vieilles*. Voilà la vraie manière de se battre," et en disant cela, il vous leur rapproche le visage, et se met à les frapper, l'un contre l'autre, comme s'ils eussent été des enfants, puis, après leur avoir fait faire cette gymnastique, quelques instants, écartant ses bras nerveux, il rua les deux hommes, à cinq ou

six pieds de lui. . "Maintenant, dit-il, si vous en avez de meilleurs que ces deux là, envoyez-les moi, je vais continuer la leçon."

On dit, que personne n'eut envie de se faire son écolier pour le moment. En quelques minutes, le Fort se vida et le calme se rétablit.

Tout ce récit est véridique, et le fait a eu lieu, tel qu'il est décrit ci-dessus.

Un M. Chantelan, qui en fut le témoin oculaire le racontait encore tout dernièrement, à un missionnaire, qui visitait les travailleurs, sur la ligne du chemin de fer.

FIN